



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5<sup>a</sup>-661

7-17

# MERCURE

*DE FRANCE,*

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

*JUILLET, 1771.*

PREMIER VOLUME.

---

*Mobilitate viget.* VIRGILE.

---



*A PARIS,*

Chez LACOMBE, Libraire, Rue  
Christine, près la rue Dauphine.

---

*Avec Approbation & Privilège du R.*

## AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire  
les Journaux suivans.*

- JOURNAL DES SÇAVANS**, in-4° ou in-12, 14 vol.  
par an à Paris, 16 liv.  
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- L'AVANTCOUREUR**, feuille qui paroît le Lundi  
de chaque semaine, & qui donne la notice  
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.  
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-  
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.
- JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE**, par M. l'Abbé Dic-  
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.  
En Province, port franc par la poste, 14 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**; il en  
paroît deux feuilles par semaine, port franc  
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,  
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE  
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.
- GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS**, dont il  
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit  
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-  
gères, rue de la Jussienne. 36 liv.
- L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES**, com-  
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-  
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier  
le 1<sup>r</sup>, & le 15 de chaque mois. Franc de  
port à Paris, 30 liv.  
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.
- EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN** ou Bibliothèque rai-  
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12.  
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.  
En Province, 24 liv.

A ij

*Nouveautés chez le même Libraire*

- HISTOIRE** de l'Ordre du St Esprit, par  
M. de St Foix, le 2<sup>e</sup>. vol. br. 2 l.
- Les douze Césars* de Suétone, traduits par  
M. de la Harpe, 2 vol. in-8°. brochés 8 l.
- L'Ecole Dramatique de l'Homme*, in-8°.  
broch. 3 l. 10 f.
- Histoire des Philosophes* anciens, avec leurs  
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.
- Dict. Lyrique*, 2 vol br. 15 l.
- Supplément à l' Dict. Lyrique*, 2 vol. br. 15 l.
- Tomes III & IVe. du Recueil philosophique*  
*de Bouillon*, in-12. br. 3 l. 12 f.
- Dictionnaire portatif de commerce*, 1770,  
4 vol. in 8°. gr. format rel. 20 l.
- Essai sur les erreurs & superstitions anciennes*  
*& modernes*, 2 vol. in-8°. br. 4 l.
- Le Mendiant boiteux*, 2 part. en un volume  
in-8°. br. 2 l. 10 f.
- Considérations sur les causes physiques*,  
in-8°. rel. 5 l.
- Satyres de Juvenal* ; par M. Dufaulx,  
in-8°. rel. 7 l.

G R A V U R E S.

- Sept Estampes de St Gregoire*, d'après Van-  
loo 24 l.
- Deux grands Paysages*, d'après Diétrici, 12 l.
- Le Roi de la Fête*, d'après Jordaens, 4 l.
- Le Jugement de Paris*, d'après le Trevi-  
sain, 1 l. 16 f.



# M E R C U R E

D E F R A N C E .

JUILLET, 1771.

---

*P I È C E S F U G I T I V E S*

EN VERS ET EN PROSE,

---

*LA P R É D I L E C T I O N . Ode.*

Q U E ton zèle te précipite,  
Muse, aux bords que baignent les eaux  
Du Phlégeton ou du Cocité,\*  
Va, cours y tremper tes pinceaux?  
Le style amer est légitime  
Contre les attentats d'un crime,

---

\* Fleuves des Enfers.

## 6 MERCURE DE FRANCE.

Monstre affreux trop peu combattu :  
Mettre au grand jour l'horreur des vices,  
C'est éloigner des précipices,  
Et rendre l'hommage à la vertu.

Naïssons-nous donc moins raisonnables  
Que les farouches animaux ?  
Envers leurs petits, équitables ;  
Ils ont pour eux des soins égaux.  
Humains, en usez-vous de même ?  
On hait celui-ci, l'autre on l'aime ;  
Gouverné par la passion ;  
Une Euménide t'a fait naître,  
Quelle autre eut pu te donner l'être,  
Barbare Prédilection ?

Ce feu sacré que la nature  
Allume en secret dans nos cœurs,  
Par toi se change en flamme impure,  
Couverte de noires vapeurs.  
Un seul enfant est ton idole ;  
Les autres, ta main les immole,  
De ta haine objets innocens.  
Ainsi sous les lois des Druides, (1)  
On vit des payens homicides,  
Brûler vifs leurs propres enfans. (2)

---

(1) Prêtres des faux dieux.

(2) En l'honneur du dieu Moloch. Achaz, Roi de Juda, lui immola plusieurs de ses enfans.

Encor, si d'une foible enfance,  
Saison d'ignorance & de pleurs,  
Ils passioient dans l'adolescence,  
A de moins sensibles douleurs !  
Plus mûrs, s'ils avancement en âge,  
C'est pour souffrir plus d'un outrage ;  
Injustement deshérités ;  
Etre arrêtés dans leur carrière,  
Sans pouvoir franchir la barrière,  
Qui conduisoit aux dignités.

L'on a vu plus d'une Medée,  
Pour mettre un fils au premier rang,  
De cette Aleçon possédée  
D'un second fils verser le sang.  
Hé ! quoi ! d'une troupe captive  
S'échape au loin la voix plaintive,  
Pourquoi ces clameurs & ces coups ?  
Un pédant au cœur insensible,  
Par état aux enfans terrible,  
Sur eux exerce son courroux.

Tels sous les voutes infernales,  
Les gémissemens douloureux  
Des Ixions & des Tantaïes,  
D'un peuple entier de malheureux.  
Telle la troupe infortunée  
Pour le moindre écart condamnée  
A subir le plus triste sort.

A iv

## 8      MERCURE DE FRANCE.

Sous cette affreuse tyrannie ,  
Faut-il s'étonner que la vie  
Leur soit plus dure que la mort.

Que n'ont-ils de rapides aîles  
Pour voler en d'autres climats !  
Pour fuir des peines si cruelles ,  
Grand Dieu ! que ne feroit-on pas !  
Frustrés de leurs droits légitimes ,  
Souvent on a vu ces victimes  
Errer au bout de l'Univers ;  
Outrés de douleur & de rage ,  
Mourir dans un, pays sauvage  
Ou périr dans le fond des mers.

Qu'entends-je , & que me vient-on dire !  
Pleine du don de piété ,  
Aux pieds des autels Radamire  
Va déposer sa liberté.  
J'y vole en hâte , & fends la presse ;  
Ciel , qu'apperçois-je ! une tristesse ,  
Qu'elle a peine à dissimuler !  
Fille d'une mere inhumaine ,  
Pour se dérober à sa haine ,  
Radamire ose s'immoler.

Dans cette retraite profonde ,  
Qui pour son cœur est sans attrait ;  
Combien de retours vers le monde ,  
D'enquis dévorans , de regrets !

Si la durée est importune ,  
D'une peine ou d'une infortune ,  
Qu'on espère de voir finir ;  
Quelle doit être la souffrance ,  
De n'avoir aucune espérance  
D'un plus favorable avenir !

Quoi ! ne jamais sortir d'un cloître ,  
Dit-elle , où tout me semble affreux !  
Funeste jour , qui me vit naître ,  
Pour un destin si rigoureux.  
De ses sens la douleur s'empare ,  
Sa raison succombe , s'égare ,  
Sourde à la voix de son devoir.  
Bientôt sa déplorable vie  
Dépérit de mélancolie  
Et finit dans le désespoir.

Plutôt que d'exposer vos filles  
A ce tourment toujours nouveau ,  
Tyrans de vos propres familles ,  
Etrouffez-les dès le berceau.  
De ce supplice qu'on abhorre ,  
Dont on ne peut parler encore ,  
Sans que nos cœurs soient attendris ;

A V

## 10 MERCURE DE FRANCE.

Il rappelle l'image horrible,  
Et peut-être est-il plus terrible  
Que le Taureau de Phalaris. \*

Reglons-nous sur l'Etre adorable,  
Bienfaiteur de tous les humains;  
Sur l'innocent & le coupable,  
Versant ses dons à pleines mains.  
Ceux qui tiennent de la nature  
La beauté, la noble figure,  
Devroient intéresser le moins :  
A ceux qu'elle semble proscrire,  
La vertu véritable inspire  
D'accorder les plus tendres soins.

Ne sont-ils pas assez à plaindre,  
Privés de graces, de talens,  
Sans avoir encor lieu de craindre  
L'aversion de leurs parens ?  
Que le plus juste amour répare  
Les tords d'une nature avare,  
Qu'avec douceur ils soient instruits.

---

\* Seigneur Sicilien. Il fit faire un taureau d'airain, dans lequel il faisoit enfermer des hommes, ensuite on allumoit du feu dessous. Il prenoit un singulier plaisir à entendre leurs cris, lesquels passant par le gosier de ce taureau, prenoient une forme de menagement qui le divertissoit beaucoup.  
*Hist. poët.*

Le tems, inestimable maître ,  
 Un jour, sur leurs aînés peut-être ,  
 Leur fera remporter le prix.

Quel malheur eut le grand Turenne ,  
 Modèle parfait des héros ?  
 Dans l'enfance sa langue à peine  
 Pouvoit bégayer quelques mots.  
 Heureux ! d'avoir un pere sage ,  
 Qui vit à travers ce nuage  
 De son esprit la profondeur.  
 Qu'on l'eût laissé dans l'ignorance ;  
 Auroit-il été de la France  
 Le bouelier & le vengeur ?

*Par M. de Monfieur , à Bayeux.*

### *LE CHIEN SAUTEUR. Fable.*

**R**IEN n'est si répandu que le goût des beaux arts ,  
 C'est un délassement digne d'un grand génie :  
 Mais lorsqu'il est outré , ce n'est qu'une manie  
 Qui fait faire à l'esprit de dangereux écarts.

Dès-lors qu'un homme cède  
 A la démangeaison d'afficher le savoir ,  
 Pour se livrer à ce goût qui l'obsède ,  
 Il quitte tout , son état, son devoir :  
 Et pour se contenter , bien souvent il excède

A vj

## 12 MERCURE DE FRANCE.

Son bien, sa santé, son pouvoir.  
J'en cite pour exemple une vieille anecdote,  
Traduite, mot pour mot, d'un ancien manuscrit;  
Qui, contre ce défaut serviroit d'antidote;  
Si contre le bon sens la mode n'eût prescrit.

Aux gages d'un Baron, seigneur à girouettes,  
Qui comptoit pour vassaux sa meure & ses chouettes,

Vivoit un chien fameux dans tous les environs;  
Vrai fléau des renards ainsi que des larrons,  
Héros sur-tout en fait de chasse;  
C'étoit de père en fils le métier de sa race.

Mais dom *Brulot*, sur les pas des Césars,  
Ne bernoit pas sa gloire à courir les hasards:  
Et parmi les héros quoiqu'il remplît sa place,  
Il s'exerçoit encor à cultiver les arts.  
Il est bon quelquefois de savoir plusieurs rôles.

J'entends les arts que les chiens du bon ton  
Ont soin d'apprendre en leurs écoles;  
Comme se tenir droit, faire cent caracoles,  
Passer dans un cerceau, sauter sur le bâton.

*Notabéné* que l'art des caprioles,  
Étoit dans ce tems-là, dit-on,  
Parmi le peuple chien la science à la mode.  
Chez eux comme chez nous c'est la même méthode;

C'est la mode ici bas qui décide de tout,  
C'est elle qui fixe le goût,

Tantôt pour les pantins , tantôt pour un pagode.

Selon qu'elle décidera ,

Coquilles & cristaux vont bientôt être en vogue ;

Vous aurez foule à l'opéra ,

Demain chez Ramponneau , tel autre & *cetera...*

On en feroit long catalogue.

A donc notre farceur s'escrimant de son mieux ,

Jouoit les plus adroits sous jambe ,

Tant il étoit ingambe ;

C'étoit à qui pourroit voir ses tours curieux.

On eut pris son chenil pour le cirque de Rome ;

A tant par tête il eut fait grosse somme.

Mais c'étoit pour l'honneur & non pour le métal.

Et d'applaudir vous pensez comme ;

De semblable monnoie on est fort libéral.

Tant & si bien qu'aux tours de passe passe ,

Notre amateur se livre tout entier.

Adieu gibier , adieu la chasse ;

Il quitte tout pour ce nouveau métier.

Plus de garde le jour au tour des palissades.

Maints écoliers & maints renards ,

Tandis qu'il faisoit ses gambades ,

● Croquoient les fruits , les poules , les canards.

Le maître du logis se fâche d'importance ;

Errille notre acteur : & par correction ,

Pour opérer prompt conversion ,

Lui fait faire diète en rognant sa pitance.

Maître *Brulot* , allant toujours son train ,

De porte en porte , étoit sans cesse en danse ,

## 14 MERCURE DE FRANCE.

On lui donnoit pour récompense ,  
Force applaudissemens , c'étoit tout son gain ;  
Mais pas un os, pas un morceau de pain.  
Notre *Esopus* , rêveur & triste ,  
Plus décharné qu'un alchimiste ,  
Baisse pourtant l'oreille & s'ennuie à la fin  
De ce rôle à crever de faim.  
Le plus chetif métier nourrit , dit-il , son maître ;  
Mais le mien seul conduit à l'hôpital.  
Quittons cet art maudit aux estomachs fatal ;  
Ce n'est pas pour sauter que le Ciel m'a fait naître.  
Laissons aux chiens de Dame , aux roquets opulens ,  
Le soin de cultiver ces futiles talens.  
On doit , *primo* pour son bien-être ,  
Mettre son tems & son art à profit ;  
C'est le grand point. Qui n'a pour hypothèque  
De sa marmite & son crédit ,  
Que les beaux arts ou sa bibliothèque ,  
Risque d'aller nud-pied , d'avoir grand appetit ;  
De tout tems un savant fut un gagne-petit.

*Par M. Guichellet , chanoine de Pontdevaux  
en Bresse , abonné au Mercure.*

---

*R O S E M O N D & Z O A.**Histoire Angloise.*

**V**ous pouvez vous rappeler, Madame, que dans nos conversations je vous ai souvent parlé d'un homme avec qui l'amitié la plus tendre & la plus constante m'avoit lié dès l'enfance. Sa fortune sans être brillante étoit honnête ; mais des malheurs successifs la dissipèrent & le réduisirent, quelques années avant sa mort, à une pension des plus modiques. Le chagrin que lui causa cette triste situation le conduisit au tombeau avant d'avoir pu établir trois enfans qu'il laissoit après lui. J'étois absent de Londres quand ce malheur arriva, & je trouvai à mon retour ces malheureux orphelins dans une extrême misère, privés du secours de parens auxquels le sentiment même d'humanité n'avoit pu inspirer la moindre commisération. Je ne sai jusqu'à quelle extrémité elle les eut réduits, si le souvenir de mon ami & l'intérêt que le sentiment nourrissoit dans mon cœur ne m'eût déterminé à m'en charger comme il n'eût

## 16 MERCURE DE FRANCE.

pas manqué de le faire s'il se fût trouvé dans la même position.

Mon premier soin fut d'étudier leur caractère pour me décider sur l'espèce de profession qui pouvoit leur convenir. L'aîné montra de l'inclination pour le militaire, je l'y plaçai. Le second, d'un caractère froid & réfléchi, me parut propre à courir la carrière des sciences, je l'envoyai à l'université où il fit de grands progrès. Je mis le troisième dans le commerce pour lequel je lui avois reconnu des talens distingués; & à la recommandation d'un directeur de la compagnie des Indes, il fut envoyé dans un de ses comptoirs. Naturellement doux & insinuant, il obtint du gouverneur & des principaux du pays l'accueil le plus favorable. Jeune encore, on ne lui confia que les premiers emplois du commerce, & lorsqu'il commença à travailler pour son compte, tout lui réussit au delà de ses espérances. Chaque vaisseau m'apportoit des nouvelles de ses premiers succès, & en moins de six années il se vit en possession de vingt mille livres sterling. Son intérêt étoit de demeurer dans un pays qui lui produisoit de si grands avantages, & j'étois fort éloigné de croire qu'il dût

prendre un autre parti quand je reçus la lettre suivante.

« Une aventure des plus extraordinaires m'oblige de retourner en Angleterre beaucoup plutôt que je ne l'avois résolu. Trouvez bon, Monsieur, que je me dispense de vous en faire part jusqu'à mon arrivée à Londres, où je brûle du desir de vous témoigner la plus vive reconnoissance dont une ame nourrie par vos bons exemples, puisse être susceptible. ROSEMOND. »

Cette lettre me causa autant de surprise que d'impatience d'être instruit d'un événement qui changeoit toutes mes idées sur son compte. Quelque égalité que j'eusse mis jusque-là dans mes soins pour les enfans de mon ami, j'avouerai que le caractère heureux de celui ci m'avoit inspiré un degré de sensibilité tel qu'il n'eût pas été plus fort pour mes propres enfans. Il arriva & reçut mes embrassemens avec des graces qu'on n'auroit pas dû se promettre d'un homme sortant d'un comptoir de marchand. Après les premières assurances de sa reconnoissance & de tendresse de ma part, je le questionnai sur les motifs de son retour, & il me répondit en ces termes.

A mon arrivée à Bombai, j'étois trop

jeune pour me lier avec des gens d'un certain âge , & naturellement peu enclin à goûter les amusemens du mien , j'employois le loisir que me laissoit le service de la compagnie à étudier la langue du pays , & en peu de tems j'y fis assez de progrès pour être en état de converser avec les naturels aussi - bien que si j'étois né parmi eux. J'eus lieu de m'applaudir de cet emploi de mon tems en me mettant au fait de la religion , des loix , des mœurs & du caractère d'une nation avec laquelle j'avois à vivre , conséquemment d'y être avec plus d'agrément. Ce ne fut pas le seul avantage que j'en tirai. L'obligation où se trouvoit la compagnie de se confier à un interprete Indien , le nôtre étant mort , lui fit jeter les yeux sur moi pour le remplacer. Je ne fus pas plutôt pourvû de cet office , qu'elle eut lieu de s'appercevoir des avantages qui résulteroient de son choix , en abolissant bien des abus & en contraignant les gens de mauvaise foi à réparer leurs torts envers les marchands. En moins de deux ans de tems , j'ai eu le secret de faire retrouver plus de 200 mille livres à la Compagnie. C'en étoit assez pour m'attirer la haine d'une nation naturellement infidèle , dont néanmoins jusqu'à ce moment

je n'avois eu lieu qu'à me louer. Quelques-uns d'eux conjurerent la perte d'un homme qui s'opposoit à leur brigandage par une conduite vraiment irréprochable. .

J'avois l'habitude de me promener le matin à cheval avant la chaleur du jour, & ne pouvant me méfier d'aucun mauvais dessein contre moi, j'étois souvent seul & je m'éloignois à plusieurs milles. Un jour qu'occupé d'une lecture intéressante je marchois négligemment près d'un bois fort épais, je me vis assaillir par cinq hommes qui, sans me rien dire, m'enleverent de dessus mon cheval, me lierent les mains & les pieds, & m'attachèrent sur un des leurs. Défarmé, sans défense je leur demandai quel étoit leur dessein, & comment j'avois pu m'attirer un pareil traitement de la part de leur maître ; car je les reconnus pour appartenir à un Banian de ma connoissance, dont je n'avois reçu jusque là que des marques d'amitié. Tel est le naturel perfide de ce peuple de chercher à vous nuire sous les dehors de la bienveillance, lorsqu'il y va de leurs intérêts. Mes ravisseurs ne me firent aucune réponse ; & quand je me vis emmener dans le plus épais du bois, je ne doutai plus qu'ils n'en voulussent à ma vie : mais leur ordre étoit de me conduire

## 20 MERCURE DE FRANCE.

dans la maison du Banian , où ils me jetterent dans un cachot qui ne recevoit de jour que par une lucarne fort élevée , où ils me laisserent lié comme je l'étois.

Il me seroit difficile de vous peindre l'abattement dans lequel je tombai en me voyant dans cette situation. Il n'est imaginable que pour ceux qui ont été dans le cas d'envisager une mort inévitable. Je ne perdis pas cependant tout-à fait le courage ni l'espérance de surmonter mon malheur. Mais comment me sauver, garroté comme je l'étois ? Comment échapper aux précautions d'un homme aussi intéressé à en assurer le succès ? Au moment où j'étois le plus occupé des moyens que mon imagination pouvoit me suggérer , j'aperçus à ma lucarne l'ombre de quelqu'un & le bruit d'une voix frappa mon oreille. Je démêlai que c'étoit celle d'une femme. Rosemond , me dit-elle , mon cœur est pénétré de honte & de douleur de la cruauté de mon père, dont le projet est de vous faire périr pour le service de sa patrie , & le moment de son retour à la ville où un de ses gens est allé l'avertir de votre emprisonnement , est celui qu'il a destiné à cette funeste exécution. L'élévation de sa voix , causée par des sanglots, l'obligea de s'interrompre.

J'avois souvent vu cette jeune personne dans la maison de son père ; & quoiqu'elle me parût aimable , l'envie ne m'étoit pas venue de faire une connoissance plus étroite avec elle. Mais l'extrême sensibilité qu'elle me marqua en cette occasion , redoubla l'opinion avantageuse que j'avois déjà conçue de ses qualités estimables , & j'allois lui exprimer toute ma reconnoissance quand elle m'interrompit ; je me flatte , dit - elle , qu'il est en mon pouvoir de vous sauver ; mais nous n'avons pas un instant à perdre. Avant tout, il faut que vous vous engagiez par un serment solennel à remplir trois conditions. Si vous y consentez , je compte vous conserver la vie , sinon de périr avec vous. Je l'assurai que j'étois prêt à lui faire ces sermens qui lui garantiroient ma fidélité , & que je me soumettois à toutes les lois qu'il lui plairoit de m'imposer , pourvu qu'elles n'intéressassent ni ma religion ni mon honneur. Eh ! croiez-vous , me dit cette charmante fille , que si je vous en soupçonnois capable je consentisse à courir les risques inséparables de l'entreprise que j'ai méditée ? Mais, ajouta-t-elle , pour vous rassurer, voici ce que j'exige de vous. Premièrement si j'ai le

## 22 MERCURE DE FRANCE.

bonheur de vous arracher à la barbarie de mon père, vous ne paroîtrez plus dans Bombai; & sûre de n'en jamais obtenir mon pardon, je me détermine à partager votre fuite. Secondement, pendant le voyage & en quelque lieu que vous fixiez votre demeure, vous respecterez ma vertu sans chercher à la corrompre ni par séduction, ni par force. Enfin vous renoncerez à vous venger de la perfidie de mon père en la publiant parmi ceux de votre nation; au contraire vous garderez un secret inviolable sur tout ce qui s'est passé. Je me sou mets d'autant plus aisément aux deux premiers articles, lui répondis-je, qu'ils sont conformes à mon caractère & à mes principes; mais j'avoue qu'il m'est difficile d'être aussi scrupuleux sur le dernier. Je ne balance cependant pas à garder le silence sur la conduite atroce du père en faveur du mérite & des obligations qui m'attachent à son aimable fille, & j'invoque le Dieu que nous adorons en Europe de mesurer ses bénédictions sur ma fidélité à remplir mes sermens. Je suis satisfaite, me dit-elle; elle me jeta un peu de paille allumée par la lucarne. N'en soiez point effraïé, me dit-elle, servez-vous-en à brûler les cordes qui vous lient

les mains & les pieds. Un peu d'écorchure est tout ce qui en peut résulter. J'ai de l'eau prête à éteindre le feu, s'il gagnoit à un certain point. Je ne vous cacherai point que ce moyen ne me parut un peu violent, & que la flamme, dans cette étroite caverne ne me causa quelque fraïeur; mais dans une position qui ne m'offroit que le désespoir, je n'avois pas à délibérer. Je me roulai vers l'endroit où étoit tombé le feu, qui s'attacha non-seulement aux cordes qui me lioient, mais encore à mes habits. Dès que mes mains furent libres, j'arrachai mon just-au-corps & j'étouffai la flâme sans avoir recours à l'eau que la belle Indienne avoit eu soin de répandre pour prévenir aucuns dangers. Ce n'étoit pas le plus grand que j'avois à surmonter, & le courage fut prêt à me manquer quand j'observai la hauteur que j'avois à franchir. Mais ma bienfaisante Indienne y avoit pourvu en attachant à un arbre une grosse corde avec des nœuds de distance en distance pour me servir d'échelle, qu'elle fit parvenir jusqu'au bas de mon cachot : ce ne fut pas sans souffrir des douleurs incroyables que j'arrivai jusqu'à elle; mes mains entamées par le feu avoient tellement ensanglanté la corde,

## 24 MERCURE DE FRANCE.

que Zoa, (c'étoit son nom) fut au moment de s'évanouir, tant elle fut attendrie d'un spectacle aussi digne de pitié. Mais n'étant pas en lieu de nous exprimer mutuellement l'agitation de nos ames, elle me fit signe de la suivre; ce que je fis non sans beaucoup de peine dans le bois le plus épais & le moins fréquenté. Là elle me fit cacher sous une broussaille, en me recommandant de m'y tapir sans remuer jusqu'à son retour.

Je vous épargnerai, continua Rosemond, les réflexions qui m'occupèrent pendant l'absence de Zoa. Ma fuite miraculeuse m'avoit mis l'esprit dans un tel désordre, que je ne pensai point aux actions de grace que je devois à la Providence, & à lui demander la continuation de ses faveurs. Je fus au moins trois heures dans l'attitude où m'avoit laissé Zoa, sans que nulle espèce de bruit m'annonçât l'arrivée d'aucune créature vivante. Enfin, un certain mouvement dans les broussailles me fit hasarder de lever la tête, non sans crainte qu'il ne fût causé par quelque bête sauvage; mais mes fraïeurs s'évanouirent quand je vis un Nègre avec un paquet sous son bras. Je me cachois de nouveau quand le prétendu Nègre m'appela par  
mon

mon nom, & cette douce voix me fit reconnoître ma chere protectrice. Rosemond, me dit-elle, croiez-vous que mon père puisse me reconnoître sous un pareil déguisement ? En effet, il eût été impossible de retrouver sous les traits d'un Nègre difforme ceux de la charmante Zoa. Moi-même j'eus peine à les démêler. Malgré les craintes que devoient lui inspirer une aussi périlleuse entreprise, elle ne put se défendre de sourire de l'étonnement où elle me vit ; mais enfin se croiant suffisamment déguisée, elle ouvrit son paquet, en tira des habits d'esclave, puis m'ayant noirci le visage avec une certaine préparation, elle fit de moi un habitant de Guinée. Alors bien sûre que j'étois méconnoissable, elle me dit que son père n'étoit pas encote revenu dans sa maison quand elle en étoit sortie, mais qu'on l'attendoit à tout moment & qu'il y avoit toute apparence que ma fuite étoit ignorée, puisque personne n'avoit approché de mon cachot. Cependant, ajouta-t-elle, il me paroît important que vous vous confiez à l'ami dont vous êtes le plus sûr, pour qu'il nous cache jusqu'au départ du premier vaisseau ; car vous devez sentir les risques que vous auriez à courir, si

vous retourniez dans votre maison. Je jettai les yeux sur un homme qui , dans toutes les occasions , m'avoit donné des preuves de la plus singuliere estime , & dont le caractere d'ailleurs pouvoit me répondre de la sûreté du secret que j'avois à lui confier. Le chemin dangereux & les douleurs occasionnées par mes brûlures n'étoient pas les moindres inconvéniens que j'avois à vaincre pour gagner la maison de mon ami. Le foible soutien de mon aimable compagne n'y eut pas suffi, si la Providence ne m'eut offert le cheval que je montois, errant la bride sur le col ; nous le montâmes tous les deux & nous nous rendîmes à une petite distance de la maison de mon ami , où j'allai seul frapper à sa porte. Le domestique , à mon aspect , fit difficulté de recevoir un inconnu, prétextant que son maître étoit en affaire. C'est de la part de Rosemond , lui dis je, pour la chose du monde la plus intéressante. Nous fumes introduits Zoa & moi, mais on l'a fit rester dans l'anti-chambre. Seul avec mon ami je me découvris en le prevenant que toute singuliere qu'étoit mon aventure , je le suppliois de ne pas exiger de moi que je la lui revelasse au moins de quelque sens ; qu'il m'étoit de

la plus grande conséquence de quitter Bombay, & de profiter du départ du premier vaisseau; que j'attendois, pour prouver de l'amitié qu'il m'avoit toujours témoignée, le service de donner asyle à un compagnon d'infortune que j'avois laissé dans son anti-chambre. Après m'avoir marqué sa surprise il m'assura que je pouvois disposer de lui & de tout ce qu'il possédoit. Mais, ajouta-t-il, si vous êtes tombé dans un cas reprochable par les loix, ma maison ne vous mettroit pas à l'abri de ses rigueurs, & vous pouvez vous ouvrir à moi avec confiance. Je jugeai qu'il me soupçonnoit d'avoir tué un homme ou de quelque délit de cette importance; mais je lui jurai que ni moi, ni la personne qui m'accompagnoit n'étoient coupables de rien qui pût nous exposer au plus léger reproche, & que c'étoit uniquement le crime des autres qui nous forçoit à quitter Bombay. Si le serment qui me lie, ajoutai-je, me permettoit de vous révéler notre secret, vous seriez bientôt convaincu, par le témoignage de mes associés, que votre amitié n'aura jamais à rougir des services que je vous demande, & que je n'ai à craindre le blâme public sur aucun objet. Après m'avoir fait des

## 28 MERCURE DE FRANCE.

excuses sur l'injustice de ses soupçons, il me dit que tous les jours le plus honnête homme pouvoit se trouver entraîné dans de malheureuses affaires sans que la probité y fût compromise.

Vous concevrez sans peine, Monsieur, l'effet que produisit mon absence. Après des recherches inutiles on ne douta plus que je n'eusse été assassiné. La douce satisfaction de me voir regretté universellement ne contribua pas peu à me faire supporter mes disgraces. Ma conduite mystérieuse avec un ami aussi digne de ma confiance, me coûtoit infiniment. La généreuse Zoa s'en apperçut, & inquiète des peines qu'en ressentoit mon cœur : Rosemond, me dit-elle, je serois fâchée que la vie que j'ai été assez heureuse de vous conserver fût agitée par des contradictions aussi importunes que chagrinantes. Vous pouvez confier notre histoire à votre ami, mais en engageant sa parole de n'en rien divulguer qui puisse nuire à mon père, ni le mettre à portée de se venger du mal qu'il a voulu vous faire.

La liberté d'ouvrir mon cœur sans réserve à mon ami, me causa la plus sensible joie. Je lui fis le détail de tout ce

qui m'étoit arrivé. Les procédés atroces du père mis en opposition avec les vertus de sa fille, partageront son ame entre l'indignation & une sensibilité pleine d'estime. Il lui fit les mêmes sermens qu'elle avoit exigés de moi. La vertueuse Zoa, par un mouvement naturel à une belle ame, s'efforça de rendre l'action de son père moins odieuse, en disant qu'il n'avoit personnellement aucune mauvaise volonté contre moi ; que le zèle mal entendu pour les intérêts de sa nation lui avoit fait regarder ma perte comme nécessaire ; qu'ayant heureusement découvert ce complot, & détestant une aussi horrible barbarie, elle avoit cherché les moyens de m'en instruire par une lettre ; mais que la crainte d'attirer sur lui la haine des Anglois, s'ils en eussent eu connoissance, lui avoit fait abandonner ce projet ; qu'enfin, sachant que j'étois pris & au moment de périr, elle s'étoit déterminée à quitter son père, à renoncer à sa fortune & à mes amis pour m'arracher au sort déplorable dont j'étois menacé. Mon ami, pénétré d'admiration pour la belle Indienne, ne se laissoit point de se rectifier sur l'héroïsme de sa conduite.

Après toutes les perquisitions faites par

### 30 MERCURE DE FRANCE

le gouverneur & ceux qui composoient la factorie, ma mort parut enfin constante, & en conséquence mes effets furent consignés entre les mains des principaux pour être remis à mes parens en Angleterre. Moncaini fut un de ceux que l'on chargea de cette commission. Instruit des détails de ma fortune, il fut en état de recueillir tous mes fonds.

Pendant le tems employé à cette opération, Zoé ne voulut point quitter son déguisement, & me fit conserver le mien. Nous étions tous les deux logés chez mon ami, chacun dans une chambre dont l'entrée étoit interdite à tout autre qu'au maître de la maison, tant elle craignoit que la moindre indiscretion ne découvrit un mystère si important à garder pour l'honneur & la vie de son père. On se pourvut avec précaution des habits-faits pour son sexe, & de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue traversée.

Ce ne fut qu'au bout de six semaines que mon ami traita avec un capitaine de vaisseau pour le passage de deux personnes dont on jugeoit à propos de taire les noms, en répondant que nulle raison fût-elle ne devoit l'empêcher de les recevoir sur son bord. Le jour pris pour notre

départ nous quittâmes la couleur noire & primes l'habillement anglois. Mon ami, en entrant dans la chambre de Zoa, fut ébloui de sa beauté, & il ne lui fallut pas moins que la persuasion où il étoit qu'une entreprise aussi couragenſe ne pouvoit être que l'effet d'un ſentiment paſſionné pour s'en tenir à la ſimple admiration. Il eſt vrai que ſa figure n'étoit pas moins raviſſante que ſon ame eſt parfaite. Sa mère étoit Européenne, & elle ne tient de la couleur de ſon père que ce qu'il en faut pour en faire une brune piquante. Ses yeux ſont grands & pleins de feu, les graces ſont répandues ſur ſa bouche, la douceur & la décence ſur toute ſa perſonne. Joſe me flatte, Monſieur, que ſi vous me permettez de vous la préſenter, votre jugement juſtifiera le mien.

Peut être ne verrai-je pas avec les mêmes yeux que vous, diſ-je à mon jeune marchand : le ton ſérieux & preſque ſévère dont je prononçai ce peu de mots, le déconcerta au point que j'eus peine à le raſſurer pour lui faire continuer ſon récit.

Dès que la nuit fut venue je m'enveloppai dans mon manteau & Zoa dans ſes coëſſes, & accompagné de notre digne

### 32 MERCURE DE FRANCE.

ami, nous nous rendîmes à bord du vaisseau qui étoit à l'ancre. Il voulut nous remettre lui même entre les mains du capitaine pour nous recommander à ses soins, & après les assurances de tendresse de sa part & de reconnoissance de la nôtre, il nous vit mettre à la voile.

Dans ce moment si désiré je ne vis plus de danger à me montrer au capitaine, dont j'étois fort connu. Jamais surprise ne fut égale à la sienne : il me croioit, ainsi que toute la colonie, hors de ce monde. Je lui présentai Zoa, & lui laissai croire que ma passion pour elle étoit l'unique motif de mon départ.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous apprendre sur cet objet. A l'égard de ce qui regarde ma fortune, mon ami s'est engagé à m'en envoyer le produit par le premier vaisseau qui partira de Bombay.

Il faut convenir, lui dis-je, que les circonstances dont vous venez de me faire part tiennent du miracle; mais j'ai observé que dans le cours de votre histoire vous m'avez parlé de cette belle Indienne avec une chaleur à me faire craindre que vous ne lui ayez pas tenu bien scrupuleusement vos promesses. Avouez-moi la vérité : quoique dans un âge peu suscep-

triste des impressions de l'amour, je ne laisse pas de concevoir les mouvemens impétueux auxquels la jeunesse est sujette. Je sens combien il est difficile de les modérer quand la beauté, l'amour & les occasions, dans un aussi long voyage, concourent contre les efforts de la vertu. Ah! Monsieur, s'écria-t-il, en se jettant à mes pieds, gardez-vous d'écouter des soupçons aussi injustes & aussi injurieux à la vertu de l'aimable Zoa. Je l'aime, il est vrai : mon amour est l'ouvrage de la reconnoissance; pouvois-je moins payer les soins qu'elle a pris de ma vie en exposant la sienne? J'ai osé lui déclarer ma passion, & j'ai eu le bonheur de la lui voir approuver. Je ne lui ai rien caché de mes affaires : elle sait que vous êtes mon protecteur, mon bienfaiteur & plus qu'un père, s'il est possible, de qui je dépends entièrement. Elle m'a paru touchée des sentimens que je vous ai voués, & ne m'a point caché que s'ils n'avoient pas été tels, je n'aurois jamais dû compter sur les siens. Ce sont là, Monsieur, dans la plus exacte vérité, les termes où nous en sommes. Quelque chère qu'elle me soit, j'y renonce sans votre avis. Mais si je suis assez malheureux pour que vous me la refusiez, je vous

B v

### 34. MERCURE DE FRANCE.

prieraï d'agréer que je partage ma fortune  
 avec la sienne. C'est un droit qu'elle s'est  
 justement acquise sur ma reconnaissance ;  
 & en effet, puis je moins faire pour qui a  
 tout fait pour moi.

Le ton de chaleur qu'il mit à ces der-  
 niers mots ne me prouva pas moins l'hon-  
 nêteté de son ame que la vivacité de sa  
 passion ; mais je ne voulus pas lui laisser  
 démêler ma façon de penser pour me ré-  
 server le droit de juger si une passion  
 aveugle ne lui exagéroit pas les perfec-  
 tions de sa jeune Indienne. Rosemond ,  
 lui dis-je , ne croiez pas que je prétende  
 m'être acquis d'autres droits sur vous que  
 ceux de l'amitié ; mais mon âge & mon ex-  
 périence doivent vous rendre mes avis inté-  
 ressans. Qu'elles qu'aient été les vues de  
 Zoa en vous procurant la liberté dans une  
 circonstance aussi critique , je conviens  
 que vous lui avez les plus grandes obli-  
 gations. Il seroit monstrueux de ne pas  
 dédommager une personne aussi estima-  
 ble du sacrifice qu'elle a fait pour la con-  
 servation de vos jours ; mais avant de  
 vous déterminer au lien étroit du maria-  
 ge , connoissez- vous bien sa famille , &  
 avez- vous bien réfléchi sur le caractère  
 perfide de sa nation ? A Dieu ne plaise

que je lui en attribue les défauts. Il est possible qu'elle ait l'ame aussi belle que votre amour vous représente sa figure. Je la verrai, & je vous ferai part ensuite de mes idées sur son compte.

Persuadé que je ne pourrois pas me défendre des mêmes impressions qu'il avoit éprouvées, il me quitta pour voler vers l'objet de sa tendresse, & reparut avec elle une demi-heure après. Au premier coup-d'œil je vis qu'il n'avoit point outré son éloge. Indépendamment de la régularité de ses traits, je fus frappé de son maintien noble & décent : mon accueil fit naître sa confiance, & peu de jours me suffirent pour développer les qualités aimables d'un heureux caractère. Le sentiment qui l'attachoit à mon cher Rosemond lui fit desirer d'embrasser sa religion dont il avoit pris soin de l'instruire, & mon premier soin fut de lui faire recevoir le baptême, auquel succéda bientôt la cérémonie du mariage. En unissant deux personnes que la nature sembloit avoir destinées l'une pour l'autre, je n'exigeai d'autres conditions que celle de me regarder comme leur père & de ne me quitter jamais.

**LE CURIEUX IMPERTINENT.***Nouvelle tirée de Don Quichotte.*

**U**N homme avoit une épouse charmante ;  
Jeune , jolie , & faite au tour ; -  
Un teint de rose , une fraîcheur piquante ,  
De grands yeux bleus où respiroit l'amour ,  
Un pied mignon , une taille céleste :  
Que de préjugés sur le reste !  
Je supprime un très-long détail ,  
Si la belle étoit prude ou fière ,  
D'humeur égale ou tracassière ,  
Sur le blanc & sur le corail ,  
Sur les bijoux , sur l'éventail ,  
Sur la coëffure & les manières ,  
Et sur ses graces minaudières  
Je n'instruirai point mon lecteur.  
Qu'on ait vanté son caractère ,  
Peu m'importe ; il suffit que son air enchanteur  
Eut effacé la reine de Cythère ;  
Que les Phrynés & les Laïs ,  
Les Corinnes & les Philis  
Moins vives & moins séduisantes ,  
N'eussent été que ses suivantes.  
Sur ce portrait vous croyez bien ,  
Que le possesseur d'un tel bien ,

Au sein de la plus douce ivresse ,  
 Savouroit les plaisirs que donne la tendresse ;  
 Quel sort étoit égal au sien ?  
 Le bonheur est-il fait pour l'humaine foiblesse ?  
 Ami lecteur , il n'en fut rien.

Anselme ( c'est ainsi que mon héros s'appelle )  
 Avoit un ami très-fidèle :

A ce cher confident , quand il connut l'amour ,  
 Il s'étoit ouvert sans détour.

Lothaire sage autant qu'habile ,  
 Par les ressorts d'une prudence utile ,  
 De son ami servit la passion.

La belle par ses soins s'étant montre facile  
 Bientôt l'hymen scella leur union.

Lothaire étoit chéri d'Anselme & de Camille :

Il goûtoit ce plaisir si doux  
 D'avoir fait le bonheur de deux charmans époux.

Après qu'il eut conclu ce mariage ,  
 Cet ami vertueux & sage ,

Comprit que le devoir lui dictoit d'autres loix :

Trop d'assiduités , des visites fréquentes ,

Auroient donné matière aux langues médisantes ;

Il vit donc son ami moins souvent qu'autrefois.

Anselme crut devoir s'en plaindre :

Son ami lui parut plus froid que enconspect ;

Le pauvre homme étoit loin de craindre ;

Lothaire n'étoit pas suspect.

Que croirai-je de votre absence ,

Du soin de visiter ma maison.

## 38 MERCURE DE FRANCE.

On alléguait la bien-séance ,  
Et l'époux fit semblant de goûter sa raison  
Un mois se passe : on est tranquille :  
Mes bons amis , goûter en paix  
Les jours heureux que la Parque vous file ,  
Vous serez moins gais désormais.  
Enfin cédant au mal qui le dévore ,  
Anselme tire à part son discret confident :  
Cher ami , lui dit-il , tu me crois fort content :  
Camille m'aime , je l'adore ;  
Je suis certain d'avoir son cœur ;  
Mais à quoi dois-je ce bonheur ?  
Au respect humain , à la crainte ?  
Le soin de ménager cet honneur si vanté ,  
N'est que l'effet de la contrainte ;  
C'est l'amour du devoir moins que la vanité.  
Sa vertu peut n'être que feinte :  
De ce sexe on connoît l'esprit.  
Qu'est-ce après tout que la sagesse ?  
Un voile séducteur sur lequel est écrit ;  
Pour éprouver notre foiblesse ,  
La moindre occasion suffit.  
Je veux connoître à fonds le cœur de ma Lucrèce ;  
Cher ami , fais-lui bien ta cour ,  
Dans tes yeux , tes regards exprime ta tendresse :  
Que tout annonce en toi le plus ardent amour.  
Pour triompher de sa constance ,  
Dispose de mon cœur fort ;

L'argent qui brille aux yeux excite un doux transport ;

Une belle au métal fait peu de résistance :

Tu la verras céder à la tentation ;

Mais si , contre toute apparence ,

Elle oppose un cœur ferme à la séduction ,

Je croirai , cher ami , que ma femme est l'unique

Que le Ciel exempta de la commune loi ,

Et qu'il prit soin exprès pour moi

De former cette ame héroïque.

A ces mots , Lothaire éclatant ,

Lui répondit en plaisantant ,

Cher Anselme , je doute encore

Que vous m'ayez tenu ce langage imprudent :

Qui ? moi ! vous prétendez que je vous deshonoré :

En vérité , le conseil est fort beau :

Pour rétablir votre cerveau

Abuse-t-on ainsi des droits de l'amitié ?

Allez , vous me faites pitié :

Il vous faut un grain d'ellébore.

A quoi peut aboutir cet examen futile ?

Vous éprouvez le sort le plus flatteur ,

Vous en troublez la douceur ,

Pour avoir été trop subtile.

Analyser l'amour , c'est ne pas le sentir :

Jouit-on du bonheur qu'on veut approfondir ?

Ce projet après tout ne seroit pas facile ;

Je serai peut vous plaire un lâche suborneur :

Que dira le Public ? que pensera Camille ?

40      **MERCURE DE FRANCE.**

Serai-je l'artisan de votre deshonneur,  
Et peut-être de son malheur?

Qui n'eut cru que tant d'éloquence  
Convertiroit Anselme? ayant un peu rêvé;  
Cher ami, lui dit-il, tu m'as très-bien prouvé  
Ta droiture & ta foi : mais ta rare prudence,  
Loin de guérir mes maux, aigrit leur violence.

Adieu, mon cher, assez d'autres sans toi,  
Se chargeront de cet emploi.

Arrêtez, ami téméraire,  
S'écria brusquement Lothaire,  
Prévoyant bien qu'en cet étrange accès  
Il pourroit se porter à de plus grands excès.

Il étoit question de feindre  
Et d'amuser cet époux indiscret :  
Car sans doute il étoit à craindre  
Qu'un autre qu'il en chargeroit,  
N'abusât enfin pour son compte  
Du pouvoir qu'on lui donneroit.

Mais voudroit-il tenter Camille? quelle honte!  
Séduire un objet si charmant!  
Et s'il se rendoit complaisant?

Un amour méprisé se convertit en rage,  
S'il refusoit Anselme? ... Et s'il y consentoit? ..  
En mille avis son esprit se partage.

Son ami cruel insistoit.

Enfin, je cède à vos poursuites;

Mais vous me répondrez des suites.

Anselme se croit trop heureux ;

Mille pardons à l'ami généreux,  
 De la peine qu'il alloit prendre.  
 Le pauvre Lothaire à son tour  
 Ne savoit trop comment déclarer son amour :  
 Un cœur novice encor ne sçait comment s'y prendre.

Il hésitoit, il n'osoit pas ;  
 Enfin il béguya tout bas  
 Quelques mots douxereux qu'on pût à peine entendre.

La belle n'en fit pas semblant ;  
 Le lendemain autre fleuriste :  
 Celle-ci parut indiscrete :  
 Camille de rougir... elle se tut pourtant ;  
 C'est le parti le plus prudent.

Bientôt on fut plus téméraire ;  
 On s'exprima d'un façon plus claire :  
 On dit que l'on aimoit, on le dit comme il faut,  
 Qu'entends-je, dit-elle aussi-tôt.

Est-ce bien vous ? ah ! vertueux Lothaire,  
 Osez-vous trahir votre ami ?

Mais Lothaire étoit perversi ;  
 Il avoit droit de tout enfreindre.  
 L'amour s'en mêloit quelque peu :  
 Il fit un quatrième aveu.

La belle honteuse de se plaindre,  
 En fit part à son cher époux :  
 Elle exagéra son courroux ;

## 42 MERCURE DE FRANCE.

Si du premier transport l'esprit n'eut été maître  
On eut dévisagé le traître.

Anselme, loin d'être jaloux,

Comme on croit bien, n'en fit que rire.

Camille s'y perdoit, & ne savoit que dire,

Ni que penser de cet air si serain :

Tant de sang froid lui parut un outrage ;

Mais composant tout-à-coup son visage,

Et n'affectant qu'un froid dedain,

Elle se promet bien de n'être plus sévère :

On plaignait ce pauvre Lothaire ;

On l'avoit un peu maltraité ;

Peut-être étoit-il rebuté ?

Il le tira bien-tôt de peine :

Il reparut : on fut moins inhumainet

On lui fit un touchant accueil :

Le dépit d'une femme étouffe son orgueil.

Mais devoit-on compter sur ses paroles ?

Les hommes sont si vains, si trompeurs, si frivoles !

Il jura ses grands dieux, fit un bon gros serment.

Ah ! vous me faites peur, ne jurez pas Lothaire :

On pouvoit soupçonner une flamme ordinaire ;

Mais on en croit un si parfait amant.

Mon cher lecteur, le reste est un mystère.

Anselme d'abord n'en sut rien ;

Mais il en tenoit bel & bien.

De tout il avoit été cause :

Quand il fut comme alloit la chose,  
 Un noir chagrin lui troubla le cerveau,  
 Et le conduisit au tombeau.  
 Ceci n'est pas un conte que j'invente  
 Je l'ai pris de Michel Cervante.  
 Je tiens pour sot, celui qui n'en rira,  
 Et pour un fou celui qui le croira.

---

## D I A L O G U E

Entre LAMOTHE & L'ABBÉ  
 TRUBLET.

L A M O T H E.

**L**E tems, qui sépare tout, se réserve  
 aussi le droit de tout rapprocher. Je retrouve  
 mon ancien ami.

L' A B B É T R U B L E T.

Et votre éternel admirateur.

L A M O T H E.

Peut-être portâtes-vous cette admiration trop loin. Je ne m'en apperçus pas ;  
 il est rare que l'encens prodigué à un au-  
 teur qui porte à la tête, si forte qu'en soit

#### 44 MERCURE DE FRANCE.

la dose. Le Public, d'ailleurs, sembloit être votre garant. Il me prodigua les suffrages, comme vous les éloges. Mais, en y réfléchissant mieux, j'ai cru m'appercevoir que vous, le Public & moi, nous nous étions tous trois mépris sur mon compte.

L' A B. T R U B L E T.

Je me garderai bien de le croire. Quoi ferois-je, moi-même, si vous n'étiez rien ? J'épiois sans cesse vos actions, vos discours, & même vos pensées : je fus le commentateur de ce que vous dites comme de ce que vous ne dites pas. Je m'attachai à vous, pour m'élever, comme le lierre s'attache au chêne ; mais si le chêne est un arbre nain, le lierre sera bien peu de chose.

L A M O T H E.

Je ne fus jamais un nain au Parnasse ; mais on eut tort de me croire un géant. Je fus trop à la mode, & comme elle sujet aux révolutions. J'eus des rivaux, meilleurs poètes que moi, & je laissai encore après moi de meilleurs prosateurs.

L' A B. T R U B L E T.

Au moins, découvrez-vous le pre-

mier quel est le vrai caractère de notre prose.

L A M O T H E.

Il faut en excepter Paschal. Il sentit que de longues phrases ne pouvoient que traîner dans un langage où l'inversion n'est point admise ; qu'on n'a si long-tems mal écrit en prose parmi nous , que pour avoir plus étudié une langue étrangère que le génie de la nôtre. J'admire la peine que se donnoient nos écrivains pour arrondir de longues périodes inintelligibles.

L' A B. T R U B L E T.

N'a-t-on pas un peu outré l'usage contraire ?

L A M O T H E.

On abuse de tout. Il est presque aussi difficile de ne point passer le but que d'y atteindre. Je le passai rarement ; mais je ne l'atteignis pas toujours. Le style doit être coupé & non haché. Il sera coupé , si chaque phrase renferme une ou plusieurs idées rendues avec une clarté précise , & si la succession des idées forme la liaison de chaque phrase. Il sera haché si , pour abréger la phrase , vous mutilez la pen-

46 MERCURE DE FRANCE.

sée, & sur-tout si vous négligez la connexion des idées qui précèdent ou qui suivent. Il sera traînant si vous l'embarassez de parenthèses, d'épithètes, de conjonctions & de circonlocutions. Je compare l'homme qui écrit bien à celui qui marche avec noblesse & sans embarras. Or, je veux qu'un homme marche & non pas qu'il saute ou qu'il se traîne.

L' A B. T R U B L E T.

J'ai bien du regret que vous ne m'avez dit ces choses qu'après votre mort; elles eussent été consignées dans mon recueil.

L A M O T H E.

J'ai bien du regret que vous ayez recueilli tout ce qui m'est échappé. On peut vanter les fruits du jardin de son ami; mais il ne faut en offrir pour essai que les meilleurs; c'est le seul moyen de donner une idée favorable du reste.

L A B. T R U B L E T.

Tout de votre part me sembloit admirable, & j'ai voulu que chacun parrageât cette admiration.

L A M O T H E.

Je conçois que vous n'y réussîtes pas.

J U I L L E T. 1771. 47

Votre suffrage n'étoit point assez sobre pour n'être pas suspecté. Il faut mieux connoître le Public. Toujours en garde contre les éloges qu'on prodigue à autrui, toujours prêt d'approuver la satire qu'on en peut faire, il accueille les sarcasmes lancés contre lui-même, plus que les louanges qu'on daigne lui donner. Il a plus d'une fois ressemblé à ces coursiers sauvages, qu'on effarouche quand on les flatte, & que la seule piquûre de l'éprou peut rendre dociles.

L' A B. T R U B L E T.

J'ai vu ce coursier si indocile maîtrisé par des mains plus hardies que robustes.

L A M O T H E.

Je le crois. Le Public a ses momens d'enthousiasme. Il cède alors sans examen, il suit une impulsion qui l'emporte trop loin; mais lorsqu'il s'en aperçoit, il rétrograde encore plus qu'il ne s'étoit avancé. Malheur à tout écrivain qu'il a trop accueilli. Il met bientôt plus d'activité à lui arracher ses couronnes qu'il n'en mit à les accumuler sur sa tête.

L' A B. T R U B L E T.

Hé bien! puisqu'il faut vous l'avouer,

48 **MERCURE DE FRANCE.**

cette révolution vous menaçoit, & ce fut pour la prévenir que je vous prodiguai tant d'éloges.

**L A M O T H E.**

Vos éloges l'ont-ils prévenue ?

**L' A B. T R U B L E T.**

Je n'ose vous en répondre. J'ai, du moins, eu la gloire de combattre pour la vôtre, & d'imiter un brave gouverneur qui périt sur la brèche.

**L A M O T H E.**

Une bonne capitulation vaut toujours mieux. Croyez-moi, il est un art de louer ses amis, sans lequel on ne les loue qu'à leur détriment. C'est le cas où l'amitié doit faire plus d'un sacrifice. Elle doit se relâcher sur les défauts pour appuyer sur les beautés. Chaque auteur d'un certain ordre a les siennes. Mais si vous lui prêtez celles qu'il n'a pas, on s'efforcera de méconnoître même celles qui sont à lui.

**L' A B. T R U B L E T.**

Rien n'est plus injuste, & rien n'est plus vrai. Je l'ai reconnu trop tard. Je cherchois à m'étayer de votre grand nom,  
&

J U I L L E T. 1771. 49  
& l'on a plus d'une fois cherché à l'abattre  
pour m'écraser.

L A M O T H E.

Voilà le cœur de l'homme ; c'en est  
encore mieux l'esprit. Peut-être aussi  
avoit-on deviné votre secret.

L' A B. T R U B L E T.

Un tel secret se devine toujours aisément. J'étois votre ami , & je voulois être auteur. Mes liaisons avec vous & avec un autre homme célèbre, que j'ai aussi trop loué, pouvoient me donner une consistance que ne m'eussent jamais donné mes seuls écrits. Je voulois former un triumvirat ; je n'y jouai que le rôle de Lépide.

L A M O T H E.

Comment Fontenelle reçut-il vos éloges ?

L' A B. T R U B L E T.

Comme il recevoit la critique ; sans y faire beaucoup d'attention.

L A M O T H E.

C'étoit un grand homme qu'on a trop loué & trop critiqué.

*I. Vol.*

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

**L' A B. T R U B L E T.**

J'ai eu la douleur d'assister au déclin de la réputation.

**L A M O T H E.**

Il eut le malheur de vivre un siècle ; c'est un tort que le Public pardonne difficilement à ceux qu'il a trop admirés. Il reprend en détail ce qu'il leur avoit donné en somme. C'est un maître impérieux qui finit souvent par dépouiller ses favoris. Il en usa un peu mieux avec Fontenelle qui n'étoit pas, en effet, du nombre de ces favoris qu'on doit dépouiller ; mais je soupçonne que vous l'avez trop loué sur des choses qu'il ne falloit pas même défendre,

**L' A B. T R U B L E T.**

Je ne connus point d'autre maniere de louer mes amis. Peut-être n'y ont-ils rien gagné ; mais je n'y ai rien perdu. Je frapais depuis trente ans aux portes de l'académie. Un beau jour ces portes s'ouvrirent & je m'y glissai.

**L A M O T H E.**

Je vous en félicite.

J U I L L E T. 1771. 51

L' A B. T R U B L E T.

Ma joie fut de courte durée. Je fus la victime d'un vers composé de deux mots.

L A M O T H E.

A quoi tiennent les réputations!

L' A B. T R U B L E T.

Ce malheureux vers, qu'on trouva trop heureux, & qui se replie sur lui-même comme un serpent, vint flétrir mes lauriers académiques.

L A M O T H E.

Je soupçonne que le mal vient de plus loin. Un vers satyrique, si ingénieux qu'il soit, n'a de force contre nous qu'autant que nous sommes foibles, de même qu'un éloge pompeux ne couvre pas long-tems cette foiblesse. Il est trop tard de vous en avertir, mais l'expérience a dû vous l'apprendre : un éloge outré nuit également & à celui qui le donne, & à celui qui le reçoit.

*Par M. de la Dixmerie.*

Cij

*LE LOGOGYPHE. Conte.*

UN Logogryphe est une belle chose.  
 D'honnêtes gens dont l'esprit se repose  
 En font par fois. Maint livre en est grossi.  
 Un procureur en voulut faire aussi.  
 Il prend, il tourne & retourne sa glose,  
 Tant & si bien qu'il réussit enfin.  
 Donner aux mots de l'amphibologie,  
 Brouiller, mêler & jouer au plus fin,  
 Du procureur c'étoit bien la partie :  
 Et le bon sens, si le fait n'est pas sûr,  
 Dit qu'un Caton de Basse Normandie  
 Fut l'inventeur du Logogryphe obscur.  
 Dans la vacance il n'avoit rien à faire ;  
 Le Logogryphe, en guise de procès,  
 Lui rappeloit les fraudes, le mystère,  
 Le labyrinthe & les tours du palais.

Tel Palamede au siège de Pergame  
 Dans son loisir inventa les échecs,  
 Ce jeu guerrier qui, recréant les Grecs,  
 Entretenoit la vigueur de leurs ames,  
 Et les flattoit par leurs propres travaux  
 Que retraçoit l'échiquier des héros,

Et tel encor dans un siècle gothique,  
 Temps fortuné, quoique moins héroïque;

Nos Paladins preux & bons chevaliers,  
 Gens f  raillieux & curieux des femmes,  
 Dans leur absence inventerent les Dames:  
 Et confondant le myrthe & les lauriers,  
 Songeoient    vaincre en même-tems qu'   plaire.  
 Les moindres jeux peignent le caractere,  
 L'âge & le goût. Un jeune polisson  
 Court    cheval monté sur un b  ton,  
 Lorsque sa sœur plus sage & plus gentille  
 Fait au logis la mere de famille.

Mais, reprenons notre moderne Sphinx!  
 Enveloppé dans les jeux de sa veine,  
 Pour y connoître il falloit être Linx.  
 On y voyoit cependant, & sans peine,  
 Que le bonhomme avoit perdu le sens.  
 Il lit ses vers    ses clercs qui glapissent,  
 Et comme oisons au canard applaudissent.  
 Le soir, gonflé de leurs encensemens,  
 Il en endort sa femme & ses enfans.  
 Le lendemain ce fut la même chose.  
 A tous venans notre homme le propose.  
 Aucune fois ne sort de sa maison  
 Qu'il n'ait d'abord le Logogryphe en poche.  
 A mille gens chaque jour il s'accroche.  
 Nul ne devine, & tous le trouvent bon.  
 On est d'avis qu'il l'envoie au Mercure.  
 Le vers est plat, la charpente en est dure.  
 Mais c'est beaucoup d'y trouver la raison.

#### 54. MERCURE DE FRANCE.

Dans ce dessein , il l'orne , il le décore ,  
Il le retouche & le retouche encore.  
Et les neuf sœurs & leur frere Apollon  
Sont dans l'étude avec tout le valon.

Mais , quel malheur ! laissé sur une table ;  
Le Logogryphe en un tas de chiffons ,  
Est confondu. — L'homme est inconsolable :  
Une plaideuse , avec ses vieux brouillons ,  
L'a dans son sac emporté par mégarde.  
Pour notre auteur jugez quelle nazarde ;  
Quand le desir de reciter ses vers  
Lui fait envain chercher son logogryphe :

S'en rappeler le sens , les tours divers ,  
Seroit pour lui le travail de Sisyphe.  
Le moindre mot qu'on y dérangeroit  
D'un tout si beau troubleroit l'harmonie ;  
Notez ceci comme chose inouïe :  
Dans un seul mot toute la gamme entroit ;

De son côté la plaideuse juroit ,  
Se lamentoit de l'air d'une Sibille  
Qui , voulant condre une prédiction ,  
Voit un feuillet qu'emporte un tourbillon.  
Jugez combien dut bouillonner sa bile ;  
Quand , visitant les pièces du procès ,  
Au lieu d'un acte utile à son succès ,  
Elle en vit un du moins fort inutile.  
Un Logogryphe. — Un auteur déclaré  
Qui voit à plat tomber sa tragédie ;

Une Philis qui, sans qu'on la marie,  
Passe trente ans ; un buveur altéré  
Qui laisse cheoir une bouteille pleine ;  
N'éprouvent pas le terrible dépit  
Qui de la vieille a comprimé l'haleine ;  
Sa main crochue en cherchant se roidir,  
Et de son front s'ensilent les grosses veines.

Mais, quel espoir, la rassurant sitôt,  
Suspend le cours de ses recherches vaines ?  
Du Logogryphe elle avoit eu l'assaut.  
Elle connoît le foible de son homme :  
Il tiendra lieu d'une fort grosse somme ;  
Sur le chiffon qui lui promet accès,  
Elle a fondé le gain de son procès,  
Et ne craint plus d'être congédiée.  
N'y voyant pas grand fruit pour le patron,  
Quoique d'ailleurs le procès fut très-bon,  
Le maître clerc l'avoit répudiée.  
En quatre sauts elle est chez son griffon :  
De son retour ignorant la raison,  
On ne l'a pas cette fois mieux reçue.  
Mais, ô pouvoir de l'amour paternel !  
Tiré du sac, cet ouvrage immortel,  
Le Logogryphe à peine est à la vue,  
Que de son siège aisément soulevé  
L'auteur accourt vers son fils retrouvé,  
A sa cliente offrant monts & merveilles.  
La modestie en vain fait quelque effort :

C iv

## 56 MERCURE DE FRANCE.

Un large rire exprime son transport ,  
Et fait toucher sa bouche & ses oreilles.

Notre plaideuse insiste en ce moment ,  
Du procureur presse le cœur content.  
Quoique fort laide il l'auroit embrassée :  
Elle n'avoit que sa cause en pensée.  
Maître Lambin s'y met rapidement ,  
Lui promettant de faire en deux journées  
Ce qui d'abord exigeoit deux années :  
Il prend son sac. — Bientôt , tout terminé ,  
Il le lui rend de lauriers couronné.

Ainsi l'on voit de la plus simple cause  
Un grand effet. — Revenons sur nos pas :  
Pour l'homme vain , dont on fait tant de cas ,  
Un logogryphe est-il si peu de chose.  
Combien de fois un mot qu'on n'entend pas ,  
A fait tourner les humaines cervelles !  
Un Logogryphe ! il vaut les bagatelles  
Qui font souvent le destin des états.

*Par M. Girard-Raigné.*

---



---

**L E P E T I T C O T O N ,**

*Histoire qui donne à penser.*

**S**I tout est grand chez les grands hommes, si l'histoire rehausse jusqu'à leurs *petitesse*s doublement petites en comparaison de leur grandeur, pourquoi ne célébreroit-on pas aussi les grandes choses qui se rencontrent quelquefois chez les *petits hommes* ? Ce qui se trouveroit de grand en eux auroit aussi un double droit à la famosité.

Cette considération vraiment philosophique m'invite à donner l'histoire merveilleuse du *petit Coton*. Elle n'offrira rien de petit, que sa taille, & cette même petitesse donnera encore plus de relief à son éloge académique.

Le *petit Coton* avoit à peu près, douze lignes de haut, en comprenant son bonnet en *pain de sucre* qui pouvoit le rehausser d'environ trois bonnes lignes.

Cette énorme petitesse ne doit choquer personne ; car dans la classe des infiniment petits, notre héros auroit encore pu passer pour un géant.

C v

## 58 MERCURE DE FRANCE.

.. Quoique les idées semblent devoir loger à l'étroit dans un petit *cerveau*, ce feroit pourtant une question de savoir, si elles gagnent davantage dans celui d'un géant? A-t-il des idées gigantesques comme sa taille? ... Je ne les en crois pas meilleures pour cela. Les idées *naines* du *petit Coton* décèlent au contraire une finesse sublime qui touche à la véritable grandeur, je vais mettre le lecteur à portée d'en juger. *Petit Coton* parloit peu, ce qui étoit la preuve d'un grand discernement; une phrase entière auroit épuisé son fragile individu, & des *volumes* de pensées sembloient au contraire fortifier son esprit.

Dans l'espace d'un jour, laissoit-il échaper un seul mot, ce mot étoit si sublime! si profond! qu'il y avoit de quoi donner à penser plus d'un an à nos génies du premier ordre.

Sans prétendre à l'air de parler, encore moins à celui de penser, il entretenoit de paroles & de pensées tous les êtres qui se vantent de ce céleste don qu'on appelle raison.

Personne assurément ne s'en feroit douté. L'histoire des grands événemens par les petites causes est pourtant l'histoire du *petit Coton*.

Ne vous désolerez point, Messieurs les fameux penseurs; jusqu'ici vous avez prétendu passer pour originaux, & vous y avez en partie réussi; mais le tems qui dévoile tout, va retirer son aile de dessus l'abîme ténébreux qui couvroit le germe de vos productions.

Loin de vous chagriner de cette découverte, elle ne peut que vous faire honneur, parce qu'il y a toujours du mérite à penser d'après les *génies*; c'est même dans la disette du siècle, le seul moyen de se rapprocher de ces êtres privilégiés.

*Quand on ne peut pas créer soi-même, il est beau de concourir à hâter le développement des germes créateurs.*

Le berceau des plus rares découvertes c'étoit le cerveau du petit Coton. Tout ce qui l'approchoit visoit au merveilleux, jusqu'à la pointe de son bonnet, dont on a pris l'idée des flèches de clocher; certains Bramines lui doivent la forme de leurs capuchons, & plusieurs manufactures celles des *pains de sucre*.

La géométrie, sans ce bonnet, n'auroit pas l'idée d'un *cone* parfait; la pharmacie, de la chausse d'Hypocrate; la distillation, d'un entonnoir, & la chymie d'un creuset. L'architecte décorateur cher-

## 60 MERCURE DE FRANCE.

cheroit vainement l'élégance de la pyramide & la taille de l'if majestueux. En un mot cette emblématique coëffure étoit la *flèche* électrique du feu céleste, non de ces foudres dévorans, mais de ces flammes animées dont Prométhée vivifia sa Pandore & Pigmalion sa Statue. D'après un bonnet si merveilleux, jugez un peu de la tête qu'il surmontoit.

*Petit Coton* rêvoit très-souvent, & lorsqu'après plusieurs heures de silence il disoit : j'ai rêvé, les sçavans de l'académie s'assembloient, & finissoient par se séparer. Alors chacun courtoit s'enfermer dans son cabinet d'étude, & après des méditations de plusieurs mois, quelquefois même de nombre d'années, on voyoit éclore ces systêmes admirables tenant presque du prodige. D'où ces *flots de lumière* sont-ils sortis ? une étincelle du génie de *petit Coton* est l'*Océan* qui les a produits.

Enfin il faudroit des volumes, si l'on entreprenoit de raconter tous les faits & gestes de *petit Coton* ; mais dans notre siècle on aime à deviner. Les volumes ne se lisent pas, & les *extraits* amusent, c'est pourquoi nous ne donnerons pas plus d'étendue à celui-ci.

J U I L L E T. 1771. 61

Or, donc je laisse aux lecteurs pénétrants  
à deviner le reste.

Plusieurs sçavans seront sans doute curieux de connoître l'horison fortuné où *cet astre* a brillé, qu'ils se disputent quelques années sur cet important objet, & je finirai par les mettre d'accord, en nommant la patrie du *petit Coton*; j'espère en même tems donner le catalogue raisonné de ses *pensées*. *O altitudo ! ô res stupenda !*

Par M. M\*\*.

---

E G L O G U E. *La Villageoise & le jeune  
Etranger égaré à la promenade.*

LE JEUNE ETRANGER.

B E R G E R E ; qui sur ce côneau  
Fais paître ce petit troupeau,  
Dis-moi, suis-je loin de la ville ?

C A T E A U.

Tu n'en es au plus qu'à deux mille ;  
Vois-tu ce bois de coudriers ?  
Suis-en les tortueux sentiers,  
Et prends d'abord par cette allée ;  
Quand tu seras sorti du bois,  
Tes yeux pourront dans la vallée,  
Des maisons découvrir les toits.

62 MERCURE DE FRANCE.

LE J. ETRANGER.

Je m'y perdrai ; voudrois-tu me conduire ?

CATEAU.

Oui ! te conduire au bois : que tu m'as l'air malin !

Mon bel ami , poursuis seul ton chemin.

O ! quels yeux tu me fais ? qu'as-tu donc ? tu soupire.

LE J. ETRANGER.

Quel est ton nom ?

CATEAU.

Cateau...

LE J. ETRANGER.

Cateau viens avec moi ;

Quitte ton village.

CATEAU.

Pourquoi ?

LE J. ETRANGER.

Viens , Cateau , viens goûter des plaisirs de la ville ;

Au lieu d'une chaumière vile ,

L'Amour t'offre un palais charmant.

Viens , viens de tes attraits embellir cet asyle ;

Viens y regner sur ton amant,

J U I L L E T. 1771. 63

C A T E A U.

Tu dis une chaumière vile ;  
Mais , mais vois donc son toit paré d'un gazon  
verd !

Vois auprès le tillon fertile  
Nous donner au midi l'agréable couvert ;  
Vois serpenter autour cette source d'eau vive ;  
Vois les riantes fleurs qui décorent sa rive ,  
Et tu nomme un séjour aussi rempli d'appas ,  
Une vile chaumière ! oh , tu n'y pense pas !

L E J. E T R A N G E R.

Crois-moi , laisse-là ta chaumière ,  
Laisse-là tes moutons , ô Cateau , sois plus fier ;  
Reine dans mon palais , au gré de tes desirs , \*  
Ah ! viens voir sur tes pas accourir les plaisirs ;  
On te servira sur ta table  
Les gibiers les plus fins , les plus succulens mets.

C A T E A U.

Je préfère à ces mets un repas agréable  
De fruits dont l'appetit fait seul tous les apprêts ;

L E J. E T R A N G E R.

Dans le plus pur cristal tu te verras versées  
Les liqueurs du Levant & les boissons glacées.

---

\* On s'appercevra que j'ai lu l'Eglogue du chasseur Eschile dans M. Gelsner,

64    **MERCURE DE FRANCE.**

**C A T E A U.**

Je bois lorsque j'ai soif de l'eau de ce ruisseau ;  
A tes poisons subtils je préfère cette eau.

**LE J. E T R A N G E R.**

De Gélote viens entendre  
La voix harmonieuse & tendre.

**C A T E A U.**

Viens entendre sous nos berceaux  
Les doux concerts de nos oiseaux.

**LE J. E T R A N G E R.**

Pour une plus riche parure  
Viens dépouiller ces vils habits ,  
Viens parer tes cheveux de l'éclatant rubis ;  
L'art te feroit bien , je te jure.

**C A T E A U.**

J'aime mieux ces habits dont ton luxe murmure.  
Aux plus beaux diamans je préfère les fleurs  
Dont la main de Colas orne ma chevelure  
Et nuance avec goût les diverses couleurs,  
C'est tout l'art que j'ajoute à la simple nature.

J U I L L E T. 1771. 65

L E J. E T R A N G E R.

Quoi ! ne suis-je donc pas de gentille figure ?  
Vois , de ce vêtement , la superbe beauté !  
Vois , vois de mes cheveux l'élégante structure !  
De mon teint blond , Cateau , ton goût n'est point  
flaté ?

C A T E A U.

Mon berger est beau de village ;  
Il n'a pas , comme toi , des habits éclatans ,  
Et ses noirs cheveux sont flottans ;  
Mais tiens , de bonne foi , je l'aime davantage ;  
Adieu , j'entends sa voix derrière ce verger !

L E J. E T R A N G E R.

Tu me méprises donc , ô bergere cruelle ?

C A T E A U.

Non , mais lorsque l'on aime on ne doit pas chan-  
ger.

Si tu devenois mon berger ,  
Voudrois-tu voir , dis-moi , ta bergere infidelle !

*Par M. Ch. de M.*

*ELOGE de M. Anfort de Mouy, lieutenant-général des armées du Roi, commandant de l'Ordre royal & militaire de St Louis, inspecteur-général du corps royal de l'artillerie, & membre de l'Académie d'Arras, mort en cette ville le 9 Mars 1771.*

**Q**U'UN lugubre appareil vient s'offrir à mes yeux !

Le peuple consterné leve les mains aux cieux ;  
Des guerriers, l'œil en pleurs, & la tête baissée ;  
Traînent, en soupirant, leur arme renversée :  
Couverts d'un voile épais, les tambours, les clairons

Répendent sourdement de lamentables sons.  
Puis-je voir, sans gémir, l'objet qui se présente  
Tristement décoré de la croix éclatante  
Où Louis attacha le prix le plus flatteur ;  
Qu'illustre le mérite & non pas la faveur,  
Chargé de cette épée encorè menaçante,  
Que croise le cordon du véritable honneur ;  
Un cercueil est porté dans une marche lente,  
Que précède, en flottant, l'étendard de la mort :  
Je vois briller auprès celui de la victoire.  
Hélas ! c'est donc MOUY qu'au milieu de sa gloire,

Nous ravit pour jamais l'impitoyable sort :  
 Son danger nous causa de trop justes alarmes.  
 O mes concitoyens , arrosons de nos larmes  
 Les lauriers immortels qui couvrent son tom-  
     beau.

Le voilà ce héros qui , du dieu de la guerre ,  
 Contre nos ennemis dirigeoit le tonnerre ,  
 Et par tant de talens se fit un nom si beau !  
 A défendre l'état il consacra sa vie :  
 On honore les dieux , en servant sa patrie ;  
 Favori de Minerve , il étendit les arts : \*  
 Servir ses envieux fut sa seule vengeance :  
 Sa bonté magnanime égalait sa vaillance ;  
 Et tandis que son bras foudroyoit les remparts ;  
 Sa grande ame , à la fois aussi tendre que fière ,  
 De l'ennemi vaincu relevoit la chaumière.  
 Dieu ! que d'infortunés bénissent ses bienfaits ;  
 Qu'à son souvenir même il tint toujours secrets !  
 A peine eut-il ouvert sa brillante carrière ,  
 Qu'il obtint du soldat le respect & l'amour ;  
 Trop tôt , malgré nos vœux , la Parque meur-  
     trière ,  
 Au sein de ses amis marqua son dernier jour.  
 Dans ce moment , terrible à l'ame la plus sainte ;

---

\* M. de Mouy a composé un traité sur les différentes opérations de l'artillerie. Plusieurs officiers en ont pris des copies : la cour , après sa mort , a demandé le manuscrit.

## 68 MERCURE DE FRANCE.

Où le seul avenir fixe notre coup-d'œil ,  
Pour la première fois il a senti la crainte...  
Mais hélas ! il n'est plus , & les vertus en deuil  
Célèbrent les exploits autour de son cercueil.

Que du Ciel aujourd'hui la double bienfaisance  
Puisse da moins aider à consoler ces lieux.  
Mouy , pour les orner , y reçut la naissance ;  
Et sa cendre est pour nous un dépôt glorieux.

Vous , élèves de Mars , vous , qui pouvez en-  
core ,  
Comme lui , vous former aux vertus , aux talens ,  
Si vous voulez qu'un jour la France vous hono-  
re ,

Hâtez-vous ; saisissez de précieux instans.  
Que votre ame rivale imite sa belle ame ;  
Soyez grands sans fierté , sensibles , valeureux ;  
Que le bonheur public sans cesse vous enflamme.  
N'être heureux que pour soi , c'est être malheu-  
reux.

Pour qui de la vertu craint de suivre les traces ,  
La noblesse du sang n'est qu'un titre honteux.  
Tout fidèle sujet dont le cœur généreux  
Mérita de son Roi des honneurs & des graces ,

Fut-il par la fortune aussi puissant qu'heureux,  
Tira-t il de César son origine illustre,  
Il a servi l'Erat, voilà son plus beau lustre.

*Par M. l'Abbé de la Borere, Principal  
du Collège d'Arras.*

---

*QUATRAIN du même, gravé sur le collier  
du chien de Mlle de Milly, pensionnaire  
à l'abbaye de Panthemont à Paris.*

J e ne promets point de largesse  
A celui qui me trouvera ;  
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,  
Pour récompense il la verra.

---

*A S. A. S. Mgr le Prince de Condé, qui  
a fait demander le Madrigal ci-dessus.*

D I E N E héritier du grand Condé,  
Quoi ! mon quatrain par toi vient d'être de-  
mandé.

Puisqu'il a mérité la gloire de te plaire,  
Je peux m'en applaudir, sans être téméraire ;  
Ton goût n'est pas moins sûr au temple des beaux  
arts,

Que ton coup-d'œil au champ de Mars.

---

*LE PROPRIÉTAIRE & LE FERMIER.**Fable.*

**V**os champs sont fort mal cultivés ; maître Ambroise , disoit un jour à son fermier un riche habitant de la ville qui se promenoit quelquefois autour de ses terres pour digérer. — Cela est vrai, Monsieur, lui répondit Ambroise, mais aujourd'hui qu'on ne fait plus rien sans argent, il en faut répandre sur la terre, & alors elle rapporte cent pour un. Il y a dix ans que je travaille ici pour vous & pour moi. Si vous m'aviez donné des secours les premières années de notre société (car nous sommes associés voyez-vous,) j'aurois augmenté considérablement nos produits.

Le Citadin vit bien que le bonhomme raisonnoit juste ; mais il avoit besoin d'argent pour payer ses valets, son sellier, & que fais-je ? & il exigea de l'argent du laboureur, à qui il auroit dû en avancer, c'est-à-dire qu'il tua la poule aux œufs d'or.

**L'**EXPLICATION du mot de la premiere Enigme du Mercure du mois de Juin 1771, est *Parole*; celui de la seconde est *Danse*; celui de la troisieme est *Verrouil*; celui de la quatrieme est *Bourgeon*. Le mot du premier Logogryphe est *Tombeau*, dans lequel on trouve *tombe, eau, baume, aube, ame, Août, Moue*; celui du second est *Pied*, dans lequel on trouve *pie, Dei*; celui du troisieme est *Cave*, dans lequel on trouve *ave, va, a-e, Eu & eu.*

## É N I G M E

**J**a suis une maison solide, mais mobile;  
 Qu'un architecte fort habile  
 Sans charpentier, maçon, couvreur, ni serrurier,  
 Tous les ans fait édifier.  
 Comme il est le propriétaire;  
 Il la bâtit à peu de frais;  
 Et pour éviter les procès  
 Que pourroit faire un locataire;  
 Il a soin de n'avoir dedans

## 72 MERCURE DE FRANCE.

Qu'un lit, sa femme & ses enfans.  
 Me voir pendant l'été n'est pas chose facile ;  
 En hiver rien n'est plus aisé.  
 Me tenir est chose inutile ,  
 Quand le ménage est délogé.  
 Des insultes de l'air j'ai souvent tout à craindre ;  
 L'eau pénètre souvent le toit qui me défend ;  
 Je peux souffrir beaucoup d'un soleil trop ardent :  
 Mes hôtes cependant m'habitent sans se plaindre ,  
 Et ne font jamais mieux. Ils bornent leurs desirs  
 Aux seuls besoins réels que la nature donne ;  
 Plus heureux mille fois que l'être qui raisonne ,  
 Dès qu'ils peuvent aimer, ils ont tous les plaisirs.

*Par M. Gelhay.*

## A U T R E.

DANS l'espace d'un pied j'offre plus de fenêtres  
 Que jamais on n'en vit au plus vaste palais.  
 Cependant quand je suis sur certains jolis êtres ,  
 Souvent l'œil curieux me trouve trop épais.

J'ai des parens d'une grandeur énorme  
 Qui s'en vont parcourant les terres & les mers  
 En tapinois, & qui, sans autre forme,

Arrêtent

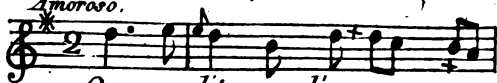
Pag. 70.

# *l'Heureuse Sécurité*

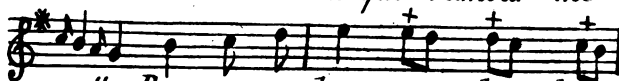
Par M.<sup>e</sup> la Comtesse de Vidampierre.

*Amoroso.*

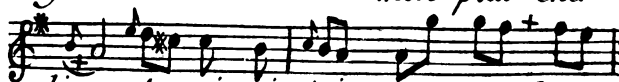
Juillet,  
1771.



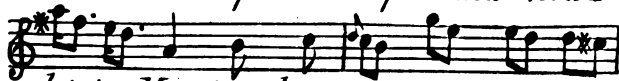
On me dit que l'amour me



quette, Pour me vo-ler mon plus cher



bien; A moi qui n'ai que ma hou-



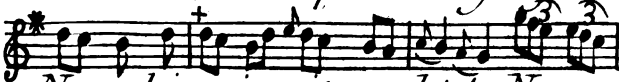
let-te Mes ten-dres a-gneaux et mon



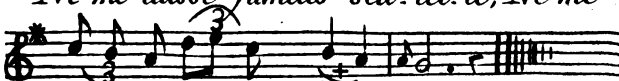
chien; Mais cet a-mour est un en-fant



Et mon Co-lin qui me def-fend



Ne me laisse jamais seu-let-te, Ne me



laisse jamais seu-let-te.

h  
L  
P  
L  
L  
C  
C  
Q  
F  
F

Arrêrent mille objets divers.

Le bel emploi ! j'aime mieux mon partage,

Puisque j'anis par un doux assemblage

L'agrément à l'utilité.

Lecteur, encore un mot, & puis je vais me taire.

On veut, sur-tout en moi, la régularité ;

Mais quand je ne l'ai pas, sans manquer d'équité,

On ne peut s'en prendre à mon pere ;

Car, quoiqu'il soit mince & léger,

Quoiqu'il ait comme un ver une souplesse extrême,

Il ne sçauroit se mouvoir par lui-même,

Et mon être est l'effet d'un pouvoir étranger.

*Par M. Nt.*

## A U T R E.

**L**A divinité la plus chere

Ne seroit, ne peut rien sans moi,

Elle auroit beau courir l'un & l'autre hémisphère ?

Sans moi rempliroit-elle un si terrible emploi ?

Qu'eussent fait, dans l'ancienne loi,

Les prêtres & la synagogue

Sans mon secours ; son divin pédagogue

Le leur prêta d'une double façon !

Secours que le grand Salomon

*I. Vol.*

**D**

## 74 MERCURE DE FRANCE.

Ne tarda point d'augmenter à l'extrême !  
On me vit moi deux cent millième.  
Au Sanctuaire , ou dans maint escadron ;  
Mon origine est alors , vers cet âge ;  
Utile aux conquérans , comme dans les sabbats ,  
Je fus également d'usage  
Dans le temple & dans les combats ;  
Je le serai jusqu'à la nuit obscure !  
C'est moi qui viendrai tout finir ,  
Tout préparer , tout recueillir ,  
Rassembler l'Univers , réunir la nature !  
Voilà mon terme ! à vous , votre avenir.

*Par M. de Bouffanelle , Brigadier des armées  
du Roi , ancien Capitaine au régiment du  
Commissaire - Général de la Cavalerie.*

---

## LOGOGYPHE.

**L**ECTEUR , avec six pieds je soutiens ta maison ;  
Mes trois premiers , souvent , causent déman-  
geaison ;  
Mais si tu me coupe la tête ,  
Je deviens la peau d'une bête ;  
Et je renferme dans mon sein  
De l'huile en France ; en Espagne du vin.

*Par M. Houllier de St Remi ,  
de Sezanne.*

## A U T R E.

CINQ objets différens me partagent ensemble ;  
 Sans que de tous les cinq aucun me désassemble.  
 Tantôt , fils de la nuit , je procure aux mortels  
 Ce qui suspend leurs maux , même les plus cruels ;  
 Tantôt , si tu le veux , je suis une rivière ;  
 L'ouvrage d'un docteur que l'église révère ;  
 Employé chez Plutus , ce qui n'est rien de soi ,  
 Décuple mon avoir en s'unissant à moi ;  
 Encore un changement : l'animal qui me porte  
 Succombe sous mon poids lorsque je suis trop  
 forte.

*Par M. H\*\*\*, commis des finances ;  
 abonné au Mercure.*

## A U T R E.

TANTÔT soigneusement je me vois renfermer,  
 Ici pour repeupler la terre ,  
 Là pour servir à mesurer ;  
 Tantôt dans les forêts levant ma tête altière ,  
 Je vois mes compagnons sous la hache expirer ;  
 D'autre fois , tant j'aime à changer ,  
 Je représente un édifice

D ij

76      MERCURE DE FRANCE.

Que ne font les maçons , mais bien les charpen-  
tiers ;

Est-ce tout ? , Non , lecteur ; du fort vois le ca-  
price ,

Mon chef ôté , soudain je me trouve à tes pieds.

*Par le même.*

---

A U T R E.

**J**e suis très-commode en voyage ,

De moi l'on se sert à tout âge ,

A veiller je ne brille pas

Et je n'en ai que plus d'appas.

Heureux l'époux qui me possède ,

Dans ce moment seul je lui cède ;

Sur huit pieds cependant

Je marche très-souvent ;

Mais , cher lecteur , de ma structure ,

En faisant ma dissection ,

Vous trouverez , je vous le jure ,

L'objet de votre ambition.

Un arbre , une cité très-belle ;

Ce qui renferme une maison ;

La femme sûrement fidelle ;

Un fruit de l'arriere saison ;

Ce qu'on trouve avec adresse ;

Une riviere , un excrément ;

Mais c'en est trop enfin je cesse ;

Car vous me tenez sûrement.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Lettres Athéniennes* extraites du portefeuille d'Alcibiade ; 4 vol. in - 12. A Londres, chez Pierre Elmsy, Southampton Street ; & à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

**P**LUSIEURS Ecrivains moralistes , pour nous donner une idée du caractère des Athéniens , ont observé qu'ils avoient beaucoup de traits de ressemblance avec les Parisiens. On s'en convaincra encore davantage en lisant ces lettres. On pourra même soupçonner l'ingénieux écrivain qui les a dictées d'avoir eu principalement en vue ce que l'on appelle à Paris la bonne compagnie. Comme son objet a

## 78 MERCURE DE FRANCE.

été de plaire à nos agréables petits-maîtres, de les intéresser & en même-tems de les corriger par des peintures vives & délicates de leurs ridicules, il leur présente ici Alcibiade non comme un élève de Socrates ou un général des Athéniens, mais comme un aimable freluquet qui fait consister le suprême mérite à faire sa cour aux femmes, à s'occuper d'intrigues, à ne parler que des boufons, des danseurs ou des baladins qui peuvent le divertir. Heureux encore nos Alcibiades modernes quand ils n'ont point perdu toute retenue, tous principes, tout amour du bien public, & qu'ils ne deshonorent point leur vie par un attachement honteux pour des courtisannes; c'est le reproche que fait Périclès à son pupile dans cette lettre adressée à Diodote : « Je ne sçais, lui » écrit-il, si tout ce que j'ai fait pour Alcibiade, depuis que la mort de son père » l'a livré à mes soins, a pu me concilier » son estime; mais je ne sçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas en moi, » plus de confiance, & je sens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas » qu'il paroît faire de mes conseils, que » chaque jour il me prouve plus à quel » point ils lui seroient nécessaires. Vous

« ne serez point surpris du chagrin que  
 « me cause sa conduite , quand vous fau-  
 « rez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand,  
 « de prendre Glycérie, cette courtesane si  
 « fameuse qui est depuis peu de tems à  
 « Athènes ; & qu'il vit avec elle , plus  
 « indécemment encore qu'il ne l'a prise.  
 « Je crois avoir prouvé par la douceur  
 « avec laquelle je lui passe la puerile &  
 « méprisable ambition de séduire , & de  
 « tromper les femmes, que je n'ai jamais  
 « prétendu qu'il n'amusât point sa jeu-  
 « nesse ; mais je voudrois, s'il se pouvoit,  
 « qu'il ne la deshonorât pas ; & que, fait  
 « par sa naissance, pour aspirer aux plus  
 « grandes places , plus fait encore par les  
 « rares talens qu'il annonce, pour les bien  
 « remplir, il ne commençât point sa car-  
 « rière par donner de ses mœurs, une  
 « idée qu'un jour, peut-être, il voudra  
 « vainement effacer. De notre tems ,  
 « Diodote, le scandale ne nous sembloit  
 « devoir rien ajouter aux plaisirs ; &  
 « croire, ainsi qu'on le fait aujourd'hui,  
 « qu'il les augmente, me paroît le com-  
 « ble de l'extravagance & de la corrup-  
 « tion. On ne doit, pour quelque cause  
 « que ce puisse être, manquer à ce qu'on  
 « doit à soi-même, & cet Alcibiade qui

D iv

### 30 MERCURE DE FRANCE.

» méprise si hautement cette maxime, se  
» repentira, plutôt qu'il ne pense, de ne  
» l'avoir pas respectée. Quoiqu'il en soit,  
» j'ose vous assurer qu'on ne peut plus  
» légèrement immoler de si grandes cho-  
» ses ; & que, de plus, personne ne pou-  
» voit être moins digne que cette fille,  
» de tout ce qu'il lui sacrifie. L'impu-  
» dence la plus outrée, une impertinence  
» sans bornes, la folie poussée jusqu'à la  
» frénésie, le luxe le plus insolent, un peu  
» de beauté, une jeunesse déjà flétrie ;  
» voilà quel est, dans la plus exacte véri-  
» té, l'objet pour lequel il se donne de si  
» grands ridicules, & la noble conquête  
» qui remplit aujourd'hui tous les vœux  
» de l'homme du monde qui, peut-être,  
» a de lui-même la plus haute opinion.  
» Ce n'est pas, cependant, que je le con-  
» noisse assez peu, pour croire que, quand  
» il aimeroit Glycerie aussi follement  
» que, sans doute, pour en indisposer  
» davantage l'esprit de ses concitoyens,  
» il affecte de le faire, la vanité & la lé-  
» gereté naturelle lui permettent de s'y  
» fixer. Je n'ignore pas non plus toute la  
» différence qu'il y a entre un travers &  
» une passion ; mais je n'en crois pas  
» moins avoir à craindre qu'il ne se sente

» tout le reste de sa vie, du ton qu'il aura  
 » pris auprès d'elle, & qu'il n'en conser-  
 » ve ce goût pour les plaisirs faciles, que  
 » j'ai toujours vu conduire à la plus hon-  
 » teuse débauche, & par conséquent, au  
 » dernier mépris, tous ceux qui en étoient  
 » infectés. Ne me dites pas qu'autant par  
 » l'excès de son amour-propre, que par  
 » la hauteur de son ame, j'ai de quoi me  
 » rassurer sur ce malheur. J'ai vu, mon  
 » cher Diodore, des hommes qui pou-  
 » voient avec justice, présumer d'eux-  
 » mêmes aussi-bien qu'il présume de lui,  
 » perdre dans ces avilissantes liaisons,  
 » toute leur dignité, & finir par être avec  
 » justice l'opprobre de leur famille & de  
 » leur patrie. Je ne vous parle pas ici de  
 » l'énormité de ses profusions : je ne puis  
 » mieux vous la peindre qu'en vous di-  
 » sant, qu'elles égalent celles des Satrapes  
 » mêmes; & qu'il n'y a personne qui ne  
 » soit blessé d'un luxe si indiscret : les  
 » grands, parce qu'ils en sont éclipsés;  
 » les petits, parce qu'ils en sentent plus  
 » vivement leur misère. Sa maison, rem-  
 » plie des plus impudens adulateurs &  
 » des plus vils parasites que notre ville  
 » puisse fournir, n'est plus fréquentée des  
 » honnêtes gens, soit que dans la crainte

## 82 MERCURE DE FRANCE.

» pour passer complices de ses défordres,  
» d'eux-mêmes ils s'en soient écartés, ou  
» que trop gêné par leurs vertus, ce soit  
» lui qui les en ait bannis. On ne le voit  
» plus paroître qu'avec un cortège odieux  
» qui, autant par l'excès que par la natu-  
» re des éloges que les misérables qui le  
» composent, lui prodiguent, acheve de  
» corrompre sa jeunesse, & d'éloigner de  
» lui tous ceux qui, par leurs conseils ou  
» leur exemple pourroient opposer une  
» digue à tant d'imprudence & de dére-  
» glement. Quelqu'assuré que je fusse déjà  
» du peu d'empire que j'ai sur son esprit,  
» j'ai cru devoir encore lui parler, non  
» sur le ton d'un tuteur de qui, depuis  
» long-tems, il ne reconnoît plus l'auto-  
» rité, mais comme l'ami le plus sincère  
» & le plus tendre; & l'air d'inattention,  
» d'ennui, de raillerie même dont il m'a  
» écouté, a surpassé encore tout ce que je  
» craignois & de son obstination à se per-  
» dre, & du peu d'égards qu'il conserve  
» pour moi, &c. »

On s'est beaucoup moins attaché dans ces lettres à nous donner la vie politique d'Alcibiade que sa vie privée. Ces lettres pour cette raison, intéresseront le plus grand nombre des lecteurs. Ils aimeront

à y retrouver la peinture de ces ridicules que l'on a reproché aux Athéniens, & dont nous ne sommes pas exempts. Alcibiade, tel qu'il est ici représenté, connoissoit les femmes en praticien. Un grand usage du monde, une imagination enjouée, un doux penchant pour la volupté avoient embelli cette connoissance.

*Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au regne de Louis XIV*; par M. Garnier, inspecteur du collège royal, professeur d'histoire & de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres; tomes XXI & XXII<sup>e</sup>; prix, 3 liv. le volume relié. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean-de Beauvais; & Veuve Dessaint, rue du Foin St Jacques.

Ces deux volumes comprennent l'histoire de Louis XII, Père du Peuple, & ne feront par moins d'honneur que les précédens à l'habile continuateur de cet ouvrage intéressant, où l'on trouve non-seulement les annales de la nation, mais encore le tableau de ses mœurs, de ses loix, de son goût & de ses connoissances. Voici les principaux traits par lesquels l'écrivain

D. vj

#### 84 MERCURE DE FRANCE.

caractérise ce Roi, dont il donne l'histoire.

« Tandis que Louis XII se dispoſoit à paſſer encore une fois les Alpes, & qu'en attendant le retour du printems il oublioit dans les bras d'une jeune épouſe ſon âge & ſes longues infirmités, il fut atteint d'une dyſſenterie qui, en peu de jours, le conduiſit au tombeau; il expira le 1<sup>r</sup> de Janvier 1515, âgé de 53 ans.

Louis ne fut point auſſi généralement regretté que ſes qualités perſonnelles & la douceur de ſon regne ſembloient l'annoncer : les vieux courtiſans, les valets & toute cette claſſe d'hommes accoutumés ſous les regnes précédens à trafiquer de la faveur, à dévorer la ſubſtance du peuple, & à ſ'engraiſſer du ſang des malheureux, ne pouvoient goûter un Prince qui ne donnoit les places qu'au mérite, qui ſe regardoit comme le vengeur des foibles contre l'oppreſſion des puiffans, ſous lequel on ne voyoit ni mariages forcés, ni conſiſcations au profit des délateurs, ni diſtributions de domaines, ni augmentations de gages. Ils regrettoient le tems de Louis XI, « parloient inceſſamment de » lui, de ſes faits, de ſes diſts & le haut » louoient juſques aux Cieux; diſant qu'il

» avoir été le plus sage , le plus puissant ,  
 » le plus libéral , le plus vaillant & le plus  
 » heureux monarque qui jamais fut en  
 » France. » Par la même raison ils dépri-  
 » moient Louis XII, s'efforçant de faire  
 passer sa vigilance & son économie pour  
 une petitesse d'esprit & une avarice sor-  
 dide. Ils ne se donnoient pas même la  
 peine de cacher leurs sentimens ; « car les  
 » François, observe Seissel, ont toujours  
 » eu licence & liberté de parler à leur vo-  
 » lonté de toutes sortes de gens & même  
 » de leurs Princes, non pas après leur  
 » mort tant seulement, mais encore en  
 » leur vivant & en leur présence. » Ne  
 pouvant l'entamer par leurs plaintes, ils  
 firent usage du ridicule, arme toujours  
 puissante sur l'esprit de la nation ; après  
 cette dangereuse maladie qui avoit me-  
 nacé les jours de Louis, & qui avoit causé  
 des alarmes si vives, une tristesse si pro-  
 fonde à tous les vrais François; des comé-  
 diens oferent le produire sur la scène,  
 pâle & défiguré, la tête enveloppée de  
 serviettes, & entouré de médecins qui  
 consultoient entr'eux sur la nature de son  
 mal. S'étant accordés à lui faire avaler  
 de l'or portable, le malade se redressoit  
 sur ses pieds, & patoissoit ne plus ressen-

## 86 MERCURE DE FRANCE.

tir d'autre infirmité qu'une soif ardente. Informé du succès de cette farce, Louis dit froidement : « J'aime beaucoup mieux » faire rire les courtisans de mon avarice » que de faire pleurer mon peuple de mes » profusions. » On l'exhortoit à punir des comédiens insolens : « Non, dit-il, ils » peuvent nous apprendre des vérités » utiles, laissons-les se divertir, pourvu » qu'ils respectent l'honneur des Da- » mes. » Tant que Louis fut heureux, la médisance & l'envie gardèrent des mesures ou n'exciterent que l'indignation publique ; mais lorsque la fortune lui tourna le dos, elles haussèrent la voix & acquirent des partisans. Au lieu d'admirer la généreuse fermeté d'un Monarque que l'adversité ne pouvoit abattre, que l'exemple de ses voisins n'écarta jamais du chemin de l'honneur, bien des gens insultoient à sa crédulité & à son étroite parcimonie, qui laissoit, disoient-ils, la justice sans chancelier, l'armée sans connétable ; qui éteignoit l'émulation dans le cœur des guerriers, & glaçoit tous les courages. Ils faisoient hautement des vœux pour le comte d'Angoulême, dont la dissipation, la pétulance & la prodigalité leur offroient une perspective beau-

coup plus agréable. La mort de deux fils auxquels Anne de Bretagne avoit donné le jour dans les dernières années de sa vie, celle du Monarque enfin leur parurent d'heureuses nouvelles : ils se crurent soulagés d'un pesant fardeau , & se firent une forte violence pour contenir leur joie.

Cette frénésie ne peut être reprochée à la nation ; elle ne fut le crime que de quelques particuliers. Lorsque les crieurs publics annoncerent dans les rues de Paris : « Le bon Roi Louis, Père du Peuple, » est mort. » Mille accens de douleur se firent entendre, des torrens de larmes coulerent de tous les yeux. La désolation de la capitale n'approcha point encore de celle des provinces, & sur-tout des campagnes ; car c'étoit là que Louis étoit véritablement adoré. Lorsqu'il traversoit une province, les payfans abandonnant leurs travaux, bordoient les chemins, les couvroient de verdure, & faisoient ressentir l'air d'acclamation ; après l'avoir vu dans un endroit ils couroient, à perte haleine, pour le mieux contempler une seconde fois : dans les villes où il séjournait, il étoit réduit, pendant plusieurs heures, à ne pouvoir sortir de son appartement, tant la foule étoit grande devant

## 88 MERCURE DE FRANCE.

la maison. Ceux qui pouvoient parvenir à toucher sa mule, sa robe, ses bottes, baisoient leurs mains d'aussi grande dévotion que s'ils eussent touché quelque sainte relique. Ceux, au contraire, qui ne marquoient pas le même empressement, étoient accablés par les autres de malédictions : « C'est lui, s'écrioient-ils, qui fait » régner la justice parmi nous, qui fé- » conde nos moissons, qui nous a présen- » vés des pilleries des gens d'armes, & » qui, le premier, nous a fait goûter les » douceurs de la paix & de la concorde. » En effet le changement arrivé pendant la courte durée de son regne, paroîtroit incroyable s'il n'étoit attesté par les auteurs contemporains.

Cet accroissement subit & prodigieux de population, de culture, de commerce & de richesses, étoit dû non-seulement aux sages réglemens dont nous avons rendu compte au commencement de ce regne, mais encore à l'attention du Monarque à les faire observer, & au choix des hommes à qui il en confioit l'exécution. Il avoit continuellement sous les yeux deux tableaux ; l'un, de tous les offices & bénéfices du royaume ; l'autre, de tous les hommes distingués par leurs talens ou par leurs services : des personnes de confian-

te, répandues dans les provinces, étoient chargées de l'avertir de ce qui venoit à vaquer dans son district; il consultoit ses listes, & conféroit ordinairement l'office ou le bénéfice à celui qu'il en jugeoit le plus digne, sans attendre qu'on le sollicitât, excluant même, à mérite égal, ceux qui cherchoient à s'appuyer de la protection des ministres ou des grands. Telle étoit la conduite qu'il croyoit devoir garder dans la collation des offices ou des bénéfices qui étoient purement à sa nomination. Quant aux autres, il permettoit l'élection, à moins que le titulaire ne se demît entre ses mains : dans ce dernier cas il ne trouvoit point mauvais que celui qu'il nommoit fût rejeté par la compagnie, si dans l'examen qu'elle lui faisoit subir sur la doctrine & les mœurs, il se trouvoit incapable ou diffamé. Quelques recherches que j'aie faites, je n'ai trouvé que deux exemples de vente d'offices de judicature sous toute la durée de ce regne. Le premier est l'office de prévôt de Paris, acheté cinq mille écus, par Gabriel d'Alegre, après la mort de Jacques de Coligni, seigneur de Châtillon. Le second, est une charge de maître des requêtes, payée de même cinq mille écus, par Antoine le Viste, qui s'étoit acquitté

## 90 MERCURE DE FRANCE.

avec succès de quelques négociations dans les cours d'Allemagne. Louis, en les adressant au parlement pour y faire enregistrer leurs provisions, voulut qu'on les dispensât du serment ordinaire, « qu'ils » n'avoient ni donné ni promis argent ou » chose équivalente à argent; » déclarant lui-même la somme qu'ils avoient donnée. Si quelque chose pouvoit excuser cette transgression, c'étoient les conjonctures où se trouvoit le royaume en 1513, après la perte du Milanès & l'invasion de la Navarre. Non content d'apporter toutes les précautions imaginables pour ne faire que de bons choix, Louis vouloit s'assurer par lui-même de la manière dont la justice étoit rendue; ainsi toutes les fois qu'il séjournoit à Paris, il se rendoit familièrement au palais, monté sur la petite mule, sans suite & sans s'être fait annoncer; il prenoit place parmi les juges, écoutoit les plaidoyers & assistoit à toutes les délibérations. Deux choses le désoloient, la prolixité des avocats & l'avidité industrie des procureurs; on vantoit en sa présence les talens oratoires de deux fameux légistes: « Oui, sans doute, » répondit-il, ce sont d'habiles gens, je » suis seulement fâché qu'ils fassent com- » me les mauvais cordonniers, qui allon-

« gent le cuir avec les dents. » On lui demandoit ce qui offensoit le plus la vue; « C'est, répondit-il, la rencontre d'un » procureur chargé de ses sacs. »

Tout le tems qu'il pouvoit dérober aux affaires publiques, il le passoit volontiers dans l'entretien des sçavans ou dans l'étude des précieux monumens de l'antiquité; il avoit attiré en France les hommes de lettres les plus célèbres de l'Italie, auxquels il payoit de fortes pensions jusqu'à ce qu'il les eût pourvus de bénéfices ou d'emplois honorables; quelques-uns furent chargés d'ambassades, d'autres restèrent attachés à la cour en qualité de maîtres de requêtes; enfin il parvint à en fixer quelques-uns dans l'Université de Paris. On commença, sous ce regne, à enseigner le grec dans cette école célèbre; on y fit même des progrès assez rapides, puisqu'on y expliquoit déjà les dialogues de Platon. Quant aux bons ouvrages de l'antiquité, il en avoit fait la plus riche collection que l'on connût alors en Europe: outre les bibliothèques des Rois de Naples & des Ducs de Milan, qui étoient venues se fondre dans celle de Blois, il avoit acheté le précieux cabinet de Louis de la Gruthuse, & chargeoit ses ministres

## 92 MERCURE DE FRANCE.

dans les cours étrangères, de lui ramasser ce qu'ils découvriraient de plus rare & de meilleur. Ce n'étoit certainement ni par ostentation ni par caprice qu'il rassembloit tant de livres; il les recherchoit pour son propre usage; & les consultoit souvent; il en jugeoit même ordinairement assez bien, quoiqu'il ne les connût que par des traductions informes: il disoit « que les Grecs n'avoient fait que » des exploits médiocres; mais qu'ils » avoient eu un merveilleux talent pour » les embellir; que les Romains avoient » fait de grandes choses, & les avoient » dignement écrites; que les François en » avoient fait d'aussi grandes que l'un & » l'autre peuple, mais qu'ils avoient tous » jours manqué d'écrivains: » il voulut, s'il étoit possible, effacer cette tache, en occupant les plumes les plus célèbres à débrouiller le cahos de nos antiquités; il chargea spécialement de ce travail Paul Emile, illustre Véronois, qu'il avoit attiré en France, & Robert Gaguin, général de Mathurins; il choisit, avec moins de discernement, Jean d'Auton, pour écrire l'histoire particulière de son règne; car quoiqu'il lui eût conféré plusieurs bénéfices, qu'il le fît ordinairement voyage à la

suite de l'armée, qu'il s'entreteînt familièrement avec lui, & qu'il ordonnât à ses ministres & à ses généraux de ne lui rien céler de tout ce qui méritoit d'être transmis à la postérité, il fut moins heureux, à cet égard, qu'un grand nombre de ses prédécesseurs. Auton n'est qu'un froid bel-esprit, fastidieux dans le détail des petits faits, stérile ou aveugle dans le développement des causes.

Parmi les grands hommes de l'antiquité, Louis donnoit la préférence à Trajan, qu'il avoit pris pour son modèle; & parmi les grands écrivains, à Cicéron sur-tout dans ses traités des devoirs de la Vieillesse & de l'Amitié. Il méditoit ces excellens ouvrages; il en recueilloit les plus belles maximes; il s'en nourrissoit, & tâchoit de les inculquer à François d'Angoulême, son gendre & son successeur. Il chérissoit ce jeune prince comme s'il eût été son fils; il aimoit en lui une noble candeur, une bravoute à toute épreuve; il excusoit un goût trop vif pour les plaisirs; mais il auroit voulu le guérir d'une prodigalité ruineuse: affligé du peu de fruit de ses leçons, il disoit, en soupirant : *Hélas ! nous travaillons envain, ce gros garçon gâtera tout.*

*Les Tableaux*, suivis de l'histoire de Mlle de Syane & du Comte de Marcy. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Française.

Un observateur sensible & éclairé saisit en voyageant plusieurs scènes champêtres ou voluptueuses ou pathétiques dont il forme des sujets de tableaux qu'il propose à nos grands maîtres. Tel est le plan de cet ouvrage qui contient quatorze différens tableaux. Nous en citerons un dont le sujet est très-véritable, pour l'honneur de l'humanité.

« L'Adige étoit débordé à la fonte des  
 » neiges. Ses flots grossis avoient emporté  
 » un des trois ponts qu'il traverse dans  
 » Vérone ; l'arche seule du milieu avoit  
 » résisté au torrent. Sur cette arche étoit  
 » bâtie une maison, & dans cette maison  
 » étoit demeurée une famille entière,  
 » n'attendant plus que la mort. Un con-  
 » cours immense bordoit le rivage ; mais  
 » le danger devenant personnel pour qui-  
 » conque eut tenté de porter du secours,  
 » personne ne s'empressoit d'en donner.  
 » Cependant chaque vague entraîne avec  
 » elle un nouveau débris. L'arche isolée  
 » se décompose. Chaque instant fait sen-

» tir à ces malheureux toutes les angoisses  
 » de la mort dans leurs gradations les  
 » plus multipliées. Quel peintre ne voit  
 » pas ces victimes suspendues au - dessus  
 » des flots qui vont les engloutir ? Là une  
 » sœur baignant de larmes un frere qu'elle  
 » aime ; ici un vieillard arrachant ses  
 » cheveux blanchis ; & plus loin la mere  
 » *déchirant de ses ongles* le sein qui nour-  
 » rit l'enfant que ses bras serrent encore ?  
 » Que celui qui ne voit pas tous ces ob-  
 » jets se garde de peindre , & que celui  
 » qui les voit d'un œil sec s'en garde en-  
 » core plus.

» Au milieu du tumulte le comte de  
 » Spolvérini s'avance & propose une som-  
 » me considérable à qui osera tâcher de  
 » conduire un bateau pour recevoir ces  
 » infortunés. Ce n'est point là la belle  
 » action ; c'en est une bonne & voilà tout.  
 » L'offre est sans effet. La rapidité du  
 » fleuve , la crainte de se briser contre  
 » l'arche même ou de périr sous des dé-  
 » bris , glacent le courage ; l'effroi fait  
 » taire l'avarice. Un laboureur passe , la  
 » foule l'attire. Instruit du danger , de  
 » l'objet & du prix , il est à l'eau. Les ra-  
 » mes agitées par ses bras nerveux brisent  
 » les vagues ; il est à l'arche. Une corde  
 » attachée à la triste demeure semble une

## 96 MERCURE DE FRANCE.

» issue facile à ces êtres qui allaient mou-  
 » rir. Tous se précipitent, & la pâleur de  
 » la mort quitte leur visage avant même  
 » que leur salut soit sûr. Tous ces mal-  
 » heureux retrouvent bientôt des forces  
 » pour secourir à leur tour leur libérateur.  
 » La crainte du trépas leur ouvre un che-  
 » min à la vie. Le fleuve est vaincu, la  
 » barque est à bord & des millions de cris  
 » se reproduisent jusqu'aux échos des Al-  
 » pes. Alors le Comte s'avance vers l'hom-  
 » me généreux dont les historiens qui  
 » nous ont transmis ce trait auroient dû  
 » se croire obligés de moins taire le nom  
 » que celui du Comte. On offre l'argent  
 » à l'homme champêtre. Il le refuse. Il  
 » ne veut pas d'un salaire aussi fort au-  
 » dessous du danger qu'il a couru, que le  
 » danger est au - dessus de la joie de son  
 » ame. Il refuse l'argent pour lui, & avant  
 » de retourner à sa cabane, le voit, à sa  
 » demande, distribué à la famille pauvre  
 » dont il s'est fait père. »

Peut-être tous les peintres ne seront-ils pas de l'avis de l'auteur sur l'idée de représenter la mère *déchirant son sein de ses ongles*, tandis qu'elle *nourrit son enfant*. Ces deux circonstances réunies semblent un peu contradictoires dans un désespoir qui n'est fondé que sur la crainte,

&

& qui doit être plus touchant qu'horrible.

L'histoire de Mlle de Syane est écrite & conçue avec beaucoup d'intérêt.

*Traduction en prose de Catulle, Tibulle & Gallus ; par l'auteur des Soirées Helvétiennes & des tableaux. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Delalain , libraire , rue & à côté de la Comédie Française.*

« Je ne connois point , ( dit l'auteur  
 » dans son discours préliminaire ) d'autre  
 » traduction de Catulle & de Tibulle que  
 » celle de l'Abbé de Marolles & une es-  
 » pèce de roman , intitulé leurs *Amours*.  
 » La traduction de l'Abbé de Marolles  
 » est telle que celui même qui en donne  
 » une autre a le droit de la mépriser &  
 » d'en dire du mal. Un M. de la Cha-  
 » pelle est auteur du roman ; il a ramassé,  
 » entassé , altéré plusieurs anecdotes his-  
 » toriques , & a cousu le tout ensemble.  
 » Dans ce tissu il fait successivement pas-  
 » ser nos deux poètes dans des situations  
 » propres à leur inspirer les vers qu'ils  
 » nous ont laissés. Il faut rendre justice à  
 » l'idée. Elle étoit agréable. Son exécu-  
 » tion comme roman n'est pas même ab-

*I. Vol.*

E

## 98 MERCURE DE FRANCE.

» solument dénuée d'intérêt. La traduc-  
 » tion ou imitation en vers des Elégies  
 » de Tibulle & des petites pièces de Ca-  
 » tulle m'a paru moins heureuse. »

Une des plus jolies pièces de Catulle est celle-ci, que tous les amateurs savent par cœur, *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus*, &c. Voici la traduction nouvelle.

« Vivons, faisons l'amour, Lesbie. Moc-  
 » quons nous des rumeurs de nos vieillards  
 » chagrins. Les soleils finissent & peuvent  
 » recommencer leur cours; mais nous,  
 » quand une fois ce jour rapide nous est ra-  
 » vi, la nuit qui les remplace hélas! est éter-  
 » nelle. Donne-moi mille baisers, en-  
 » core cent; mille encore; cent autres,  
 » un autre mille & puis cent; je te prie,  
 » à présent que tant de mille baisers sont  
 » à moi, ah! brouillons-les si bien que leur  
 » nombre, Lesbie, soit inconnu pour les  
 » jaloux & pour nous-mêmes. »

L'auteur rapporte dans ses notes trois imitations en vers de ce madrigal voluptueux, l'une de M. Dorat, l'autre de M. Rigolei de Juvigni, la troisième de Pelliflon. Comme on aime à voir des vers rendus en vers, nous allons transcrire ces trois pièces.

## M. D O R A T.

Aimons-nous , ame de ma vie ,  
 Proférons bien de l'âge des amours.

De la vieillesse & de l'envie

Que nous importent les discours ?

On voit mourir & renaître les jours ;

Mais dès que la lumière hélas ! nous est ravie ,

Songes y bien , c'est pour toujours.

Jette-toi dans mes bras ; je brûle , je t'adore.

Viens. Au desir laissons-nous emporter.

Baisons-nous mille fois & mille fois encore ,

Puis encor mille fois... pour ne nous plus quit-  
 ter.

Soyons sers , ô Thais ! du nœud qui nous rassem-  
 ble ;

Mais confondons si bien tous nos baisers ensem-  
 ble

Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

Il y auroit beaucoup à observer sur cet-  
 te pièce ; mais on a quelque regret de  
 s'appesantir sur les finesse du goût & les  
 délicatesses de la sensibilité. Il semble que  
 l'on n'aime pas à prouver ce que tout le  
 monde devoit sentir. Nous remarque-  
 rons seulement combien il étoit peu con-  
 venable de substituer le nom de Thais ,  
 qui rappelle des idées de débauche à celui

E ij

100 MERCURE DE FRANCE.

de Lesbie, qui semble consacré à la galanterie & à la tendresse; combien *ame de ma vie* est moins intéressant que *mea Lesbia*, ô, *ma Lesbie* ! (le nom de ce qu'on aime est plus doux à prononcer que toutes les métaphores possibles, & se présente toujours au premier vers;) enfin combien ce vers

Soions fiers, ô Thaïs ! du nœud qui nous rassemble,

est peu analogue au caractère de la pièce qui doit respirer le plus tendre abandon & la plus douce négligence; il n'est point là question d'être *fier de ses nœuds*, paroles d'opéra.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Ne vivans que pour nous aimer,  
Et laissons murmurer la vieille ennemie.  
Occupons-nous sans cesse, ô ma chère Lesbie !  
Du bonheur de nous enflammer.

L'astre qui répand la lumière  
Finit & recommence également son cours,  
Et quand la mort nous frappe, hélas ! c'est pour  
toujours  
Qu'elle nous ferme la paupière;

Profitions du jour qui nous luit.  
Donne-moi cent baisers, donne-m'en mille en-  
core.

Confondons-les ensemb'e, & que l'envie ignore  
Le charme heureux qui nous séduit.

Qu'un impénétrable mystere  
Jete sur nos plaisirs un voile officieux.  
Ils doivent à l'amour leur prix délicieux,  
Que son flambeau seul les éclaire.

Dans nos tendres embrassemens  
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire.  
Jaloux de nos baisers, un témoin peut nous nuire  
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie!  
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais;  
Et donnons à l'amour jaloux de ses bnfaits,  
Tous les momens de notre vie.

On voit que ces stances sont plutôt une  
paraphrase qu'une imitation.

P E L I S S O N.

Aimons-nous, aimable Lesbie,  
Et laissons murmurer l'envie  
Contre notre innocent amour;  
Ces momens de vie & de joie,  
Qu'on les perde ou qu'on les emploie;  
Passent sans espoir de retour.

E iij

## 102 MERCURE DE FRANCE.

Les bois qui parent nos montagnes ,  
 Les près , les jardins , les campagnes  
 Se renouvellent tous les ans ;  
 Nous n'avons pas même avantage ,  
 Et jamais le cours de notre âge  
 N'a qu'un hiver & qu'un printems.

Le soleil se couche & se leve ;  
 Sa première course s'acheve ,  
 Et bientôt une autre la suit ;  
 Mais quand la fière destinée  
 Finit notre courte journée ,  
 C'est par une éternelle nuit.

Le sévère Pélisson n'a voulu imiter que la partie morale du madrigal latin ; mais quelle facilité douce & rapide ! & combien l'uniformité du rythme s'accorde avec l'enchaînement des idées & le caractère touchant de la pièce ! comme tout se ressent du bon siècle !

On connoît le fameux morceau des amours d'Ariane dans l'épithalame de Thétis & Pélée , dont Virgile paroît avoir emprunté quelques idées dans le quatrième livre de l'Enéide. Voici la traduction des plaintes d'Ariane abandonnée. « Thé-  
 » sée perfide ! après m'avoir enlevée de  
 » chez mon père , tu m'as donc laissée sur  
 » ce rivage ! perfide , c'est donc ainsi qu'ou-

« trageant les dieux, tu pars après le des-  
 « honneur de ma race & remportes chez  
 « toi tes trompeurs sermens ? Rien n'a  
 « donc pû toucher ton cœur ? Barbaro ! la  
 « pitié étrangere à ton ame ne t'a donc  
 « rien dit pour moi ? Thésée, sont-ce là  
 « tes promesses ? Tu ne m'ordonnois pas  
 « d'attendre un sort si misérable. Des no-  
 « ces joyeuses, des amours fortunées,  
 « voilà ce que Thésée m'avoit promis.  
 « Ces sermens, les vents *moins légers*  
 « *qu'eux* les emportent. Ah ! qu'à l'avenir  
 « jamais femme ne croie aux sermens  
 « d'un homme. Sermens des hommes,  
 « vous êtes tous d'affreux parjures. Quand  
 « le desir leur parle, les cruels, qu'ils sont  
 « prodigues de ~~les~~ sermens, de ces pro-  
 « messes empoisonnées ! leurs vœux sont-  
 « ils remplis ! leurs desirs satisfaits ! qu'ils  
 « sont prodigues de trahisons & de par-  
 « jures ! lâche ! sans Ariane, qui t'eut sau-  
 « vé, quand tu te débattois dans l'abîme  
 « du trépas ? Pour toi, lâche, j'ai bravé  
 « jusqu'aux reproches des mânes irrités  
 « de mon frere. Devenir la proie des  
 « monstres féroces, la pâture des oiseaux  
 « voraces, mourir sans sépulture sur la  
 « rive, Thésée, voilà donc ma récom-  
 « pense ? Dans quel antre es-tu né ? Quel-

104 MERCURE DE FRANCE.

» le tigresse t'allaita ? Quel *abîme* t'a vo-  
 » mi parmi ses écumes ? Est-ce le Syrte ou  
 » Caribde ou la dévorante Scilla, qui t'ap-  
 » prirent à payer d'un tel prix l'amante  
 » qui sauva tes jours ? Si ton horreur pour  
 » les maximes sanglantes de mon père te  
 » rendoit la main d'Ariane moins chère ,  
 » au moins ne pouvois - tu pas me con-  
 » duire dans ta patrie ? là qu'il m'eut été  
 » doux, Thésée, de te servir comme une  
 » esclave fidele ! Ariane eut arrosé tes  
 » pieds de l'eau pure des fontaines ; &  
 » ma main seule eût revêtu ta couche de  
 » son tapis pourpré.

» Insensée que je suis ! pourquoi suc-  
 » combant sous mes maux , adresser aux  
 » vents mes inutiles *plaintes* ? les airs  
 » sont sourds ; ils n'ont ni oreilles pour  
 » m'entendre ni bouche pour me conso-  
 » ler. . . Que mon perfide est déjà loin !  
 » & pas un objet sensible ne s'offre à moi  
 » sur cette plage déserte. Le sort barbare,  
 » pour m'insulter encore , refuse jusqu'à  
 » des témoins à ma douleur. Plût aux  
 » dieux que jamais les flotes d'Athènes  
 » n'eussent touché nos bords ! Plût aux  
 » dieux que jamais la Crète n'eut ouvert  
 » ses ports au perfide , apportant la san-  
 » glante *rançon* du taureau terrible ! Ju-

„ pîter, devois-tu permettre que ce vil  
 „ étranger, cëlant la barbarie du cœur  
 „ sous des dehors si doux, vînt implorer  
 „ les secours d'Ariane ! où fuirai-je ? A  
 „ quel espoir m'attacher dans mon nau-  
 „ frage ? M'enfoncerai-je dans les monts  
 „ Idomenéens ? Hélas ! ... est-ce de vous,  
 „ mon père, que j'attendrai du secours ?  
 „ De vous que j'abandonnai pour un  
 „ homme encore souillé du sang de votre  
 „ fils ? Sera-ce l'amour fidèle d'un époux  
 „ qui me consolera, quand cet époux in-  
 „ grat trouve les rames trop lentes pour  
 „ me fuir ? Dans cette île par-tout envi-  
 „ ronnée de la mer, point d'issue pour la  
 „ fuite, point d'abri pour le séjour. La  
 „ fuite & l'espérance, tout m'est ôté ; tout  
 „ est muet ; tout est désert, & par-tout  
 „ l'image de la mort est seule sous mes  
 „ yeux. Ils ne se fermeront point ces  
 „ yeux, mon ame ne s'échappera pas de  
 „ mon corps affaîlé, sans que j'implore  
 „ à ma dernière heure la justice du Ciel ;  
 „ sans que j'atteste la foi, l'amour, les  
 „ dieux, & que je leur demande à tous  
 „ vengeance. Furies, qui châtiez les cri-  
 „ mes, Furies, dont de tortueux serpens  
 „ sont la chevelure, Euménides, dont le  
 „ front peint l'orage, Euménides, accou-

E v

« rez, entendez mes plaintes, ces plaintes que, dans mon désespoir, j'arrache douloureusement du plus profond de ma poitrine. Tu m'y forces, Thésée; elles sont justes ces plaintes; ô! déesse! ne les rendez pas vaines. Affreuses déesses, puisse Thésée, puisse le barbare faire souffrir aux siens & à lui même tout ce qu'il me fait souffrir. »

Ceux qui feront une comparaison sévère du texte avec la version pourront faire quelques reproches au traducteur; mais il faut savoir gré de ce travail à un homme du monde qui peut-être a plus consulté son goût pour des auteurs charmans que la difficulté de les traduire, & dont l'ouvrage prouve certainement des connoissances, de la sensibilité & du talent.

*Ma Philosophie ; la Déclamation théâtrale ; les Baisers ; mes Fantaisies ; Recueil de Contes & de Poèmes ;* par M. D\*\*, ancien Mousquetaire, &c. A la Haye; & se trouvent à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

\* De ces cinq ouvrages de M. D\*\*,

*Les deux derniers articles, & celui-ci, sont de M. de la Harpe.*

le premier seul est nouveau ; les autres sont réimprimés. Nous jetterons un coup-d'œil rapide sur toutes ces nouvelles éditions, & nous finirons par dire un mot de cette brochure que l'auteur appelle *sa Philosophie*.

La Déclamation théâtrale qui paroît aujourd'hui en quatre chants n'avoit été dans son origine qu'un essai très-concis sur la déclamation tragique. L'auteur, en étendant ses idées & réunissant dans son sujet la comédie, l'opéra, & cette partie de l'opéra la plus parfaite & la plus voluptueuse, la danse, est parvenu à en faire un poëme didactique dont tous les chants publiés successivement, se trouvent rassemblés pour la première fois dans une édition très-soignée. Cet ouvrage est certainement de tous ceux que l'auteur a composés, celui qui lui fait le plus d'honneur, & que les gens de lettres ont distingué. On y trouve des préceptes exprimés avec précision & élégance, des idées judicieuses sur l'art, & qui peuvent être utiles, des tableaux agréables & rians, des morceaux bien écrits en différens genres, & même des vers heureux. Nous allons citer quelques endroits de ce poëme qui justifieront nos éloges, & autoriseront les

## 108 MERCURE DE FRANCE.

remarques que nous nous permettrons de faire sur ce qui nous a paru trop défectueux. L'auteur dit dans son avertissement qu'il a corrigé son ouvrage ; mais il corrige comme il compose , avec beaucoup trop de négligence , & nous croyons que son poëme demande encore & mérite de nouveaux soins.

Le changement nécessaire qui s'est fait sur notre théâtre depuis que les banquettes n'y sont plus , paroît très-bien rendu dans ces vers.

Le Public ne voit plus , borné dans ses regards ,  
Nos Marquis y briller sur de triples remparts.  
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane ;  
Zaïre sans témoins entretient Orosmane.  
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs  
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.  
On ne les entend plus du fond de la coulisse ,  
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice ,  
Persister Mithridate , & sans respect du nom  
Apostropher César & tutoyer Néron.

Le portrait des foyers n'est pas moins heureusement tracé.

Il est un lieu charmant & toujours fréquenté  
Par ce folâtre essain qui poursuit la beauté.  
Là dans les jours brillans l'habitude rassemble

Tous les états surpris de se trouver ensemble.  
 Un plumet étourdi de lui-même content,  
 Se montre, disparoît, revient au même instant  
 Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,  
 Le grave magistrat se rengorge & s'étale,  
 Et l'heureux financier, dispensé des soupirs,  
 Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.

Nous citerons ces vers sur la tragédie de Macbet, quoiqu'un peu foibles en général, mais parmi lesquels il y en a deux de remarquables.

Contemplés de Macbet l'épouse criminelle,  
 Sous ces murs où son Roi *sur égorgé par elle*.  
 Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,  
 Et vient en sommeillant *expier ses fureurs*.  
 L'inflexible remords dont elle est la victime,  
 Agite son sommeil des horreurs de son crime.  
 Ses bras sont teints de sang *qu'elle détache en vain*;  
 Sous la main qui l'efface il reparoît soudain.

On ne dit point *détacher du sang* ; *sut égorgé par elle* est une construction dure ; & cette expression vague *vient expier ses fureurs* dit mal ce que les deux vers suivans disent supérieurement. Ces deux vers que nous voulions remarquer, sont d'une tournure ferme & précise. Le mérite de ces sortes de vers où la combinaï-

**110 MERCURE DE FRANCE.**

son des mots appartient à l'auteur, se rencontre à tout moment dans les bons ouvrages, & trop rarement dans ceux de M. D \* \*. Cirons encore quelques morceaux où ce mérite de l'expression se fait appercevoir de tems en tems. L'auteur dit en parlant de l'amour qui peut ajouter au talent ;

Ce n'est point cet amour qui fait rougir les grâces,  
 Que le morne Plutus enchaîne sur ses traces,  
 Ou qu'on voit secouant deux torches dans ses  
 mains

Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins,  
C'est ce dieu-délicat qu'embellit la décence,  
Que l'aimable mystère accompagne en silence,  
Qui, sans effaroucher les timides desirs,  
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.

Ces idées peuvent être fort communes, mais elles sont rendues avec grace, & les vers sont bien tournés.

**Le chant de la comédie offre des leçons très-sages.**

**Pour les rôles d'amant si l'instinct vous décide  
Servez-vous à vous-même & de juge & de guide.  
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs sont par-  
faits.**

**Adorés sur la scène, il leur faut des attraits,**

Un abord séduisant, un regard vif & tendre,  
 Un silence qui parle & qui se fasse entendre,  
 Le son de voix touchant, le maintien gracieux,  
 L'art de flatter l'oreille & de charmer les yeux.  
 Savez-vous ce que peut un éloquent sourire ?  
 Tous ces riens de l'amour savez-vous bien les  
 dire ?

Pour le représenter, avez-vous ses appas ?  
 Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Le dernier vers est très-heureux. Voici  
 d'autres vers du chant de l'opéra, où l'on  
 étoit retrouver la manière de Boileau, en  
 exceptant les deux premiers.

*Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,*  
*Le genre de vos voix peut vous servir de guide.*  
 Des sons frêles & doux seroient choquans & faux  
 Dans la bouche du dieu qui gourmande les fleurs.  
 Ces organes sont faits pour briller dans les fêtes.  
 C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tem-  
 pêtes.

Quand les vents déchaînés mugissent une fois,  
 Ils ne s'apaisent point avec des ports de voix ;  
 Et Jupiter lui-même armé de son tonnerre,  
 Se verroit dans sa gloire insulté du parterre,  
 S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,  
 Prononcer en fausset les arrêts du destin.

Il est bien vrai que le genre de voix ne peut

## 112 MERCURE DE FRANCE.

pas servir de guide pour rendre les traits ; & que l'auteur n'a pas dit ce qu'il vouloit dire ; que *ses organes*, lorsqu'on n'a parlé que de *sons frêles*, n'est pas juste, &c. mais les quatre derniers vers sont excellens. Plus ce que nous venons de transcrire prouve en général de talent & de facilité, plus on est fâché de rencontrer une foule de vers sans idée & sans expression, des tirades vagues & décousues, trop peu d'art dans les transitions, & dans les comparaisons trop peu de justesse, un vernis monotone que l'on prend pour du coloris, & qui n'est que de l'enluminure, des images rebattues, toujours empruntées des mêmes objets, les mots génériques de *nature* & d'*art* prodigués dans beaucoup d'endroits où il falloit des expressions directes ; & en général un style trop dénué d'ame & de substance. Voyez, sans aller plus loin, le début du poëme.

Peintre de la raison, toi, qui sur le parnasse  
Es l'oracle du goût & le rival d'Horace,  
Dans l'art brillant des vers ta voix fut nous for-

mer ;

Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Cet exorde n'est-il pas trop sec & trop pauvre ? Est-ce la peine de parler de Des-

préaux pour nous dire , après cent autres , qu'il est *l'oracle du goût & le rival d'Horace* ? Ne sont - ce pas là de ces phrases usées qu'on se permet lorsqu'on n'a rien pensé ? Ne falloit-il pas quelques expressions plus caractérisées ? Et cette opposition de *ta voix & de ma main* n'est - elle pas un peu mesquine ? Nous nous en rapportons au goût du lecteur. Après cette apostrophe à Boileau , suit sans aucune liaison une apostrophe aux actrices.

Vous , qui voulez enfin sortir de vos ténèbres ,  
Et cueillir le laurier des actrices célèbres , &c.

Est-ce ainsi que le style doit procéder ? & ces figures entassées peuvent elles suppléer à l'enchaînement naturel des idées qui doivent naître les unes des autres ? Qu'il y a loin du talent de faire quelques vers à l'art du style & au talent de faire un ouvrage ?

Quand l'auteur parle de Zaïre , qui croiroit que ce drame enchanteur , le chef-d'œuvre du sentiment , ne lui inspire que ces quatre vers ?

Sans ces charmes touchans que d'abord l'œil admire ,  
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre ,

## 114 MERCURE DE FRANCE.

Qui, d'un ~~culte~~ nouveau, craignant l'austérité,  
Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté.

Quoi! Zaire *crain*t l'austérité d'un culte nouveau! Zaire a *quitté* son amant! C'est là ce que l'auteur a vu dans Zaire! & de tous les écrivains modernes M. D\* \* est peut-être celui qui parle le plus souvent de *sensibilité*, d'*ame*, de *chaleur*, de *flamme*, de *sentiment*, de *coloris brûlant*, de *style brûlant*, de *cœur brûlant*, &c. Ne vaudroit-il pas mieux être moins *brûlant*, avoir un peu de *sensibilité* & le faire voir sans en rien dire? Ne nous laissons point d'observer combien la véritable *sensibilité*, celle qu'avoit Racine qui n'en a jamais parlé, est loin de la prétendue *chaleur* de quelques énergumènes qui s'échauffent à produire des ouvrages froids.

M. D\* \* qui, comme on le voit, n'a pas trop bien senti le mérite de Zaire, n'apprécie pas beaucoup mieux celui de Sémiramis & de l'acteur sublime dont l'ame s'est profondément pénétrée de tous les mouvemens pathétiques qui animent les chefs-d'œuvre de M. de Voltaire, & nous les rend sur la scène avec autant de chaleur qu'ils ont été conçus.

Tel l'illustre le Kain dans sa fougue sublime  
S'empare de notre ame & ravit notre estime.

Au lieu de l'épithète d'*illustre* n'en falloit-il pas une plus caractéristique ? & quand on a dit qu'il *s'empare de notre ame*, peut-on dire qu'il *ravit notre estime* ? Est-il question d'*estime*, quand il s'agit des effets du théâtre ? Est-ce ainsi qu'on écrit lorsqu'on a senti ? Ce ne sont point là des négligences ; ce sont de ces fautes qui tuent le style & que le goût défend d'excuser.

Je crois toujours le voir échévélé, tremblant,  
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant,  
Pousser du désespoir les cris sourds & funèbres, &c.

Mêmes défauts. Comment *s'élancer* & on en *tremblant* ? Et si l'auteur a vu le cinquième acte de Sémiramis, s'il a vu Ninias chanceler sur les marches du tombeau de Ninus, tomber éperdu sur une colonne, une épée sanglante à la main, poursuivi par les gémissemens de sa victime & se retournant vers le lieu d'où ils partent, tandis que les éclairs, au milieu de la nuit qui regne sur le théâtre, jettent une lueur affreuse sur son visage & laissent voir dans tous ses traits la terreur

## 116 MERCURE DE FRANCE.

& l'égarement, s'il a vu & saisi ce tableau, peut-il nous dire que Ninias s'é-  
*lance*, & *qu'il pousse les cris du désespoir*,  
 lorsqu'il ne crie point, qu'il ne doit point  
 crier, qu'il n'est point *désespéré*, qu'il n'est  
 que frappé d'une horreur involontaire?  
 Où est la justesse? où est la vérité? Toutes  
 ces critiques sont malheureusement trop  
 évidentes, & il est évident aussi que l'au-  
 teur n'étant tombé dans toutes ces fautes  
 que par le défaut de réflexion, nous devons  
 à l'intérêt des lettres & au sien, de mettre  
 sous ses yeux ces méprises & ces erreurs de  
 goût; il y a peu de mérite à les relever; il y  
 en aura beaucoup à les faire disparaître.

Quant aux comparaisons, en voici une  
 tirée du chant de la comédie. L'auteur  
 conseille au comédien d'aller dans la so-  
 ciété en étudier les travers & les ridicules;  
 & il ajoute :

C'est ainsi que l'abeille aux approches du jour  
 Vole dans les jardins & les prés d'alentour,  
 Et disputant la rose au jeune amant de Flore,  
 Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,  
 Revient dans son asyle obscur & parfumé,  
 Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

D'abord quel rapport y a-t-il entre les  
 ridicules de la société & le suc des fleurs?

entre un homme qui observe & une abeille qui voltige ? N'est-ce pas dénaturer les objets ? N'est-ce pas d'ailleurs redire dans une phrase traînante & mal construite ce que l'on a dit beaucoup mieux & beaucoup plus à-propos ?

Papillon du parnasse & semblable à l'abeille  
Qui, des fleurs du printemps, compose la cor-  
beille,

Je suis chose légère & vais de fleur en fleur, &c,

LAFONTAINE.

Et semblable à l'abeille en nos jardins éclosé,  
De différentes fleurs j'assemble & je compose  
Le miel que je produis.

ROUSSEAU.

Répéter ces idées & les affoiblir, ce n'est pas avoir de l'imagination, c'est se servir mal de l'imagination d'autrui. On voudroit ne pas trouver sans cesse dans les vers de M. D\*\* ces images de l'ancienne poésie, qui étoient dans le siècle passé des embellissemens, & qui ne sont aujourd'hui que des redites évitées avec soin par tous les écrivains qui ont un style à eux. M. D\*\* semble avoir voulu épui-  
ser toutes les manières de parler des roses

### 113 MERCURE DE FRANCE.

& des zéphirs. Il auroit dû se rappeler ces vers de M. de Voltaire.

N'offrez point à mes sens de mollesse accablés ,  
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

Les pièces légères qui demandent moins de plan & de méthode, moins de force & de solidité que les ouvrages sérieux, semblent plus conformes au caractère d'esprit de M. D . . & dans le volume intitulé *mes Fantaisies*, on en trouve de très-jolies; mais elles sont presque toutes trop longues & d'un goût trop inégal. Souvent ce qui devrait avoir de la grace n'a que de l'affectation, ce qui devrait être naturel est précieux, ce qui devrait être rapide & précis est vague & prolix. La plaisanterie qui devrait être dans les idées n'est que dans un certain jargon aujourd'hui vieilli, & qui n'a fait fortune dans quelques romans que parce qu'il y est tourné en ridicule. Ce jargon est un *perflage* de mots, & ce n'est pas celui des gens d'esprit. En voici des exemples qui peuvent préserver les jeunes gens de ce mauvais ton d'autant plus contagieux qu'il est plus facile à prendre, & que des gens faits pour louer tout, hors ce qui est bon, l'ont appelé de la gaieté.

J U I L L E T. 1771. 119

L'auteur dit, en parlant du manège d'une coquette :

A cet acte d'hostilité  
J'oppose une autre batterie.  
J'encourage ta perfidie  
Par un désespoir imité.  
Bientôt mon air d'indifférence  
Arme l'orgueil de tes appas.  
Nouvelle attaque, autres combats ;  
Nous déployons notre science.  
C'est à qui sera le plus faux.  
De l'art *épuisant les chefs-d'œuvre* ;  
Je déconcerte tes manœuvres.  
Et contremine tes travaux.  
Ta prudence en vain se ménage  
*Des chemins couverts & mêlés* ;  
Dans les plus sombres défilés  
Je suis toujours sur ton passage.

Ces vers sont incontestablement de la très-mauvaise prose ; il est nécessaire de le dire. Grace au respect de convention que l'on a pour la médiocrité & le faux goût, les étrangers croiroient qu'un pareil baladinage est approuvé par cette même nation qui a tant de modèles de vraie gaieté & de bonne plaisanterie ; ils croiroient que le naturel de Chaulieu, la rapidité,

piquante & ingénieuse de M. de Voltaire, la richesse de Gresset, les graces de Bernard, tant de pièces charmantes de MM. de St Lambert, Desmahis, du C. de B., du chev. de B\* \* ont perdu leurs droits sur nous. Peut-être doit-on savoir quelque gré à un homme de lettres qui n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, qui ne mandie point les louanges & qui méprise les satyres, d'observer ce que tous les connoisseurs pensent, & ce que nul ne démentira; & quand la critique est portée à ce degré d'évidence, dire qu'il falloit la faire, c'est manquer de respect au Public & prétendre qu'on a dû le tromper.

Une épître à Mlle D\*, commence ainsi :

C'en est donc fait; plus de barriere  
 Qui sépare Thémire & moi.  
 Les ris délogent avec toi,  
 Et courent tous après leur mere.  
 Bien faits pour les épouvanter,  
 Les commis *suspectant leur bande*,  
 Espéroient en vain les traiter  
 Comme *des ris de contrebande*.

*Des ris de contrebande* sont absolument  
 dans le goût *du carrosse amaranthe & de*  
*l'ingrate*

J U I L I E T. 1771. 121  
*l'ingrate de fièvre dont Moliere s'est moqué.*

Jeune & folâtre Alexandrine ;  
Je sentoïis *mon heure venir.*  
Je touchois presque à ma ruine ;  
J'allois , oui , j'allois m'attendrir ;  
Grace à ta friponne de mine.  
J'ai pris la poste pour te fuir.  
Je me suis abusé sans doute ;  
Je n'en ai pas plus de repos.  
*Change-t on de cœur sur la route ;*  
*Comme l'on change de chevaux ?*

*Changer de cœur comme de chevaux vaut bien les ris de contrebande ; & que diroit le Misantrope , s'il entendoit ces vers ?*

Tes yeux sont deux foyers ardents  
Où j'ai failli brûler mes aîles ,  
Et d'où partent mille étincelles  
Sur le salpêtre de mes sens.

Toujours le même ton & le même goût.  
Ce n'est pas là de la poésie légère. La poésie légère est la conversation d'un homme de beaucoup d'esprit & de très - bonne compagnie, qui parle avec aisance & avec grace , ne se permet pas tout & ne se répète jamais.

*I. Vol.*

*F*

## 122 MERCURE DE FRANCE.

Nous nous arrêterons peu sur le recueil de Contes. La qualité la plus nécessaire dans une narration, c'est le naturel, & c'est précisément celle dont l'auteur paroît le plus éloigné. D'ailleurs, ce sont presque toujours les idées & les expressions d'autrui affoiblies par celui qui les emprunte.

S'il fait parler l'amour, il lui fait dire ;

Vois-tu le tems qui moissonne les fleurs ?

Il t'avertit d'en semer son passage.

C'est la chanson si connue de M. de Moncrif ;

Et si la vie est un passage ,

Sur ce passage au moins sèmons des fleurs :

C'est une idée gracieuse qu'il ne falloit pas prendre.

L'invention est un présent céleste.

Oh . j'en conviens ; je suis admirateur

De tout esprit fertile & créateur.

Mais *ce lot manque* ; un autre encor nous reste.

*Ce lot manque*. A qui ?

Eh ! quel est-il ? c'est , *puisque'il faut opter* ,

Celui qu'avoit ce bon Jean Lafontaine , &c.

*Puisqu'il faut opter* est un contresens.

De deux lots lorsque l'un manque & qu'il n'en reste qu'un, il est clair qu'il n'y a pas à opter.

*Original*, lorsqu'il n'est que copie ;

Sur les larcins il *souffle son génie*.

*Original & copie* ne sont pas fort neufs ; mais *souffler son génie sur des larcins* l'est beaucoup trop.

*Ma Philosophie* est une pièce fort peu philosophique, excessivement longue, où l'auteur parle presque toujours de lui. L'égoïsme est une chose très-délicate. Il ne faut guère parler de soi que très-noblement ou très-plaisamment. Le style en est d'ailleurs beaucoup plus vicieux que tout ce que nous venons de rapporter.

Dans la carrière polémique

L'autre élané du premier bond

Vient se ruer en furibond

Contre mon œuvre didactique ;

Brûlé d'une bile caustique

Et d'une fièvre archicritique

Cet Attila ravage tout ;

Mais c'est en l'honneur du bon goût

Qu'à ce joli genre il s'applique.

Voilà votre gloire absorbée ,

F ij

## 124 MERCURE DE FRANCE.

Et je vois en un seul moment  
Votre immortalité flambée.

Sages , orateurs & poètes,  
Demeurez tous les bras croisés  
Pour apprendre à vivre aux comètes , &c.

*Apprendre à vivre aux comètes* est une chose rare. Suit un *réponse badine à de graves observations*. Et cette réponse qui est très-*chagrine* se borne à dire qu'on a corrigé tout ce que l'observateur avoit critiqué, ce qui n'est pas foudroyant pour l'observateur. Il ne faut point dire qu'on est *badin* ; il faut l'être. Il ne faut point dire qu'on est *gai*, lorsqu'on a de l'humeur. Il vaudroit mieux en avoir ouvertement & de bonne foi ; car, comme a dit Nicolas Boileau ;

Chacun pris dans son air est agréable en soi ;  
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en  
moi.

*Histoire de l'Empire Ottoman*, depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade en 1740 ; par M. Mignot, Abbé de Sullieres, conseiller honoraire au grand Conseil ; 4 vol. in-12, reliés, 12 liv.

J U I L L E T. 1771. 125

ou un vol. *in-4°*. relié, 15 liv. A Paris, chez Leclerc, libraire, quai des Augustins.

Cette histoire de la monarchie des Ottomans est précédée d'un discours historique sur Mahomet & les Califes ses successeurs. La religion musulmane & l'opinion des peuples, qui regardoient ces princes comme les vicaires de leur prétendu prophète, avoient réuni en leur personne les droits du glaive & de l'autel. Mais cette énorme puissance s'affoiblit par la nonchalance de ceux qui en étoient revêtus, dégénéra en vains titres & à la fin s'anéantit. Lorsque l'opinion eut cédé à la force, les Princes Turcs usurperent le sceptre qui n'avoit jamais été séparé de l'Alcoran. Vers l'an 1300 de J. C. & 700 de l'hégire, Othman ou Ottoman, l'un des émirs du dernier sultan d'Iconium, dont la monarchie avoit été détruite par les Mogols, conçut le hardi projet d'en ériger une nouvelle sur les ruines de l'ancienne. Il se fit, à l'exemple de Mahomet, général d'armée, pontife & prophète, pour réunir dans ses mains toutes les espèces de pouvoir. L'enthousiasme & la plus sévère discipline,

F iij

## 126 MERCURE DE FRANCE.

mis à la place de l'amour, de la gloire & de la patrie fonderent l'autorité du nouveau monarque, & éleverent ses soldats aux actions du plus sublime courage.

Ceux qui, non - contents d'étudier des faits historiques veulent observer les différences que la religion, le climat, les lieux, le gouvernement peuvent avoir introduit parmi les hommes, liront cette histoire avec une sorte d'intérêt. L'historien, quoiqu'étranger aux langues orientales, a sçu se procurer de nouvelles lumières sur plusieurs objets importants de son histoire. Il a consulté des traductions manuscrites des annalistes Turcs les plus recommandables. Plusieurs autres instructions lui ont été communiquées. La correspondance de tous les Ambassadeurs de France à la Porte, qui est consignée dans le dépôt des affaires étrangères & qu'il a eu la permission de consulter, contribue encore à donner un nouveau degré d'utilité & d'intérêt à cette histoire. Parmi les Ambassadeurs de France qui ont soutenu avec le plus de hardiesse & de courage l'honneur de la nation à la Porte Ottomane, on distinguera M. de Feriolles. Il venoit d'être nommé en 1696, ambassadeur en cette cour à la place de M. de

Châteauneuf. Arrivé à Constantinople il demanda jour pour être admis à l'audience du Grand Seigneur , & pour lui porter sa lettre de créance & ses présens. Cette cérémonie se fait avec plus de pompe pour les Ambassadeurs de France que pour ceux des autres couronnes , à cause de l'ancienne amitié qui unit la Porte & cette Cour. Un Aga des Janissaires & le corps des Chiaoux s'étant rendus au palais de France pour honorer la marche de l'Ambassadeur ; celui-ci monté sur un superbe cheval , précédé de toute sa maison richement vêtue , & du cortège que les Turcs y avoient ajouté , suivi de tous les négocians qui composent la Nation Française à Constantinople , se rendit du palais qu'il habitoit à Pera , au ferrail où il devoit être admis à l'audience de Sa Hautesse. On portoit autour de lui les présens destinés au Grand Seigneur , qui consistoient en pièces d'horlogerie & d'orfèvrerie , en miroirs de grand prix & autres raretés dont les Turcs , qui sont très-magnifiques , mais peu industrieux , font beaucoup de cas. Une loi , presque aussi ancienne que la Monarchie Ottomane , défend d'admettre aucun giaur ou infidèle , armé de quelque façon que ce puisse être ,

F iv

## 128 MERCURE DE FRANCE.

en présence de Sa Hauteſſe. Les Muſulmans eux-mêmes n'y paroifſent avec des armes qu'en tems de guerre & lors que la campagne eſt ouverte. M. de Feriolles avoit lu dans le compte que ſon prédéceſſeur avoit rendu de ſon ambassade , qu'il n'avoit point quitté ſon épée lors qu'il avoit été admis devant le trône du Grand Seigneur. Le nouvel Ambassadeur ne douta point que cet honneur , juſqu'alors inoui dans l'Empire Ottoman , n'eût été accordé à la grande conſidération que les Turcs avoient toujours marquée à la France ; conſidération qui étoit augmentée de jour en jour par le beſoin que la Porte pouvoit avoir de cette couronne , à cauſe de ſes différends avec la Cour de Vienne. M. de Feriolles , réſolu de jouir des mêmes honneurs que ſon prédéceſſeur , porta à ſon audience une épée très-longue & très-re-marquable par l'excellence du travail. Arrivé à la ſalle du Divan , il trouva le nouveau grand Viſir Huſſain qui le reçut avec les honneurs accoutumés , & fit ſelon l'uſage diſtribuer , en préſence de l'Ambassadeur , la paie aux Janiſſaires & aux Boſtangis du ſerrail ; puis on ſervit le grand Viſir & M. de Feriolles à une table où ils mangerent ſeuls ; & les principaux

de la suite de l'Ambassadeur à des tables différentes, à chacune desquelles des officiers du serrail mangerent avec eux, & leur firent les honneurs. Le repas fini, on apporta des cafetans, espèce de robes que le Grand Seigneur & le grand Visir donnent toujours aux étrangers de marque lors de leur audience, & que ceux-ci revêtent avant que d'y paroître. Le nombre de ces robes est proportionné à l'estime que la Porte fait de l'Ambassadeur ou du Prince qu'elle reçoit. Trente cafetans furent distribués à l'ambassadeur de France & à 29 de ses suivans; c'étoit le plus grand nombre qu'on eut accordé jusqu'alors. Comme les François qui devoient entrer dans la salle du trône, revêtoient ces cafetans par-dessus leurs habits, le chiaoux Pachi, qui avoit averti chacun de quitter son épée, s'aperçut que l'Ambassadeur affectoit de garder la sienne. Il avertit une seconde fois M. de Feriolles par le ministère du premier interprete Mauro Cordato, qui avoit été Ambassadeur à Vienne. Sur le refus que M. de Feriolles fit avec assez de hauteur, Mauro Cordato l'assura que sa prétention étoit indifférente à la dignité de son maître, & ne tendoit absolument qu'à transgresser les loix de la

## 130. MERCURE DE FRANCE.

Porte , puisque , de mémoire d'homme , personne n'étoit entré armé dans la salle du trône en présence du Grand Seigneur. M. de Feriolles répondit que M. de Châteauneuf, lors de son audience , n'avoit point quitté son épée ; Mauro Cordato & les anciens officiers du ferrail nierent le fait avec vivacité, assurant à leur tour que, loin que M. de Châteauneuf eut porté une épée devant le Grand Seigneur, il n'en avoit point lorsqu'il étoit sorti de son palais ni pendant sa marche. (1) Comme la querelle s'échauffoit entre le chiaoux Pachi & l'Ambassadeur (car le grand Visir étoit entré dans la salle du trône) Mauro Cordato, qui faisoit profession d'être attaché à la France, prit l'Ambassadeur à part & le conjura vivement de renoncer à une prétention qui n'étoit pas fondée, & qui pouvoit brouiller deux Puissances amies depuis plusieurs siècles, lui remon-

---

(1) M. de Châteauneuf ayant écrit dans son compte rendu, & ayant assuré depuis qu'il ne s'étoit jamais séparé de son épée lors de son audience, il est probable, ajoute en note l'historien, que comme les François portoient dans ce tems des couteaux fort courts, M. de Châteauneuf avoit caché une de ces armes dans les plis de son habit & sous son cafetan.

stant que le devoir des Ambassadeurs étoit de surmonter ou d'éluder les difficultés, non de les faire naître. M. de Feriolles répondit très-haut à cette exhortation pathétique, qu'il n'étoit point venu pour faire naître des difficultés, mais qu'il vouloit encore moins avilir son caractère & sa nation; que quand il ne seroit pas ambassadeur, il savoit qu'un gentilhomme François ne devoit quitter son épée que par ordre de son maître; qu'au reste le compte rendu à Louis XIV par son prédécesseur étoit dans ses instructions; qu'il avoit ordre de s'y conformer, & qu'il ne pouvoit pas désobéir à son maître. Le chiaoux Pachi, sur qui le grand Visir s'étoit reposé de tout, n'osoit ni introduire l'ambassadeur dans la salle du trône, ni lui en interdire l'entrée. Il fit appeler le grand Visir pour lui apprendre ce qui se passoit. Le Sultan étoit placé sur son estrade depuis plus d'une demi-heure, environné des Pachas du banc, du Mufti, des Mol-lacs, de tous les Agas du ferrail, enfin de toute la pompe que la Porte ne manque pas d'étaler en pareille occasion. Le grand Visir exhorta M. de Feriolles à quitter son épée, par les mêmes raisons que Mauro Cordato lui avoient dites; mais il ne ga-

gna pas plus que l'interprete. Comme il étoit prêt à lui déclarer qu'il ne seroit point admis à l'audience du grand Seigneur, le Chiaoux Pachi prit le premier ministre en particulier, & conféra avec lui quelques momens, après lesquels le grand Visir étant rentré dans la salle du trône, sans parler à l'Ambassadeur, le Chiaoux Pachi lui dit qu'il alloit avoir audience, & qu'il falloit se mettre en marche. M. de Feriolles crut avoir obtenu par sa constance ce que les officiers de la Porte avoient tenté de lui refuser, il se plaça fierement entre les deux Cappigis Pachis qui devoient marcher à ses côtés pendant toute la cérémonie. Ceux de sa suite qui devoient entrer après lui dans la salle du trône, s'étant rangés par ordre, on marcha entre deux haies de Bostangis, de Cappigis & d'Eunuques blancs, qui tenoient depuis la salle du divan jusqu'à celle du trône. Comme on en ouvroit les portes, M. de Feriolles voyant déjà l'estrade du Grand Seigneur, sentit une main qui s'efforçoit de lui arracher son épée, il y porta la sienne avec vivacité, & reculant quelques pas : « Est-ce à mon » maître ou à moi qu'on en veut, s'écria- » t-il, & que prétend-on par cette violence.

« ce? » Ces paroles prononcées très haut furent entendues du Grand Seigneur qui, quoiqu'il ne les comprît pas, se douta de ce qui se passoit. Il envoya le Capi Aga, ou chef des Eunuques blancs, défendre qu'on employât aucune violence. Le grand Visir suivit de près le chef des Eunuques, il trouva M. de Feriolles déjà retourné dans le lieu d'où il étoit parti, & qui lui porta des plaintes très-amerces de l'insulte qui lui avoit été faite. Le grand Visir lui dit que c'étoit contre l'ordre du Grand Seigneur & contre le sien qu'on avoit porté la main sur sa personne, & qu'il devoit être assuré que cela n'étoit arrivé que par mégarde, à cause de la foule qui environnoit la porte & sans aucun dessein de lui ôter son épée; mais il lui dit aussi qu'il ne paroîtroit point devant Mustafa qu'il ne l'eut quittée volontairement. M. de Feriolles, pour toute réponse, se dépouilla de son cafetan, ordonna à sa suite de l'imiter, & à son écuyer de faire avancer ses chevaux. Les cafetans furent mis en piles sur des sofas, de peur que les Turcs n'accusassent les officiers de l'Ambassadeur de les avoir rejetées avec mépris; & M. de Feriolles remonta à cheval, sans être accompagné que de sa maison & des Jannissaires attachés

## 134 MERCURE DE FRANCE.

à sa personne. On crut quelque tems que cette affaire auroit des suites. Les Turcs avoient souvent manqué au droit des gens dans des occasions de moindre importance ; mais l'abattement dans lequel étoit alors la Porte ne permit pas à Mustafa de montrer le moindre ressentiment. Les présens qui devoient être offerts furent renvoyés le jour même au palais de l'Ambassadeur , & le grand Visir parut oublier cette affaire pour ne s'occuper que de différends plus importants de la Porte avec la Cour de Vienne.

Cette histoire ottomane , dans laquelle l'historien s'est attaché principalement à mettre beaucoup d'exactitude, le premier mérite de toute histoire en général , est suivie d'un discours sur la nature des finances & du gouvernement de l'Empire Ottoman. Ce discours est extrait d'un mémoire composé en 1687 par M. de Girardin, pour lors Ambassadeur de France à la Porte , sur la demande qui lui en avoit été faite par M. le Marquis de Seignelai, secrétaire d'état au département de la marine.

*Entretiens d'une Ame pénitente avec son Créateur , mêlés de réflexions & de prières relatives aux divers événemens.*

**J U I L L E T. 1771. 135.**  
de la vie, dédiés à la Reine & à Madame Louise ; nouvelle édition ; 2 vol. in-12. A Lille, chez J. B. Henry, imprimeur-libraire ; & à Paris, chez Durand, neveu, & de Hansy le jeune, rue St Jacques ; Delalain, rue de la Comédie Française, & Costard, rue St Jean-de-Beauvais.

Les vérités consolantes de l'Évangile , les maximes les plus intéressantes de la morale , & les préceptes les plus utiles de conduite remplissent ces entretiens & les rendent propres aux personnes de l'un & de l'autre sexe , à celles sur-tout qui desireront une lecture qui rechauffe leur piété & élève leur cœur à Dieu. Le pieux auteur, nourri des écrits des plus célèbres sermo- naires , en a fait passer l'aimable onction dans son ouvrage qui a mérité l'approba- tion des Princesses vertueuses & l'accueil de tous les lecteurs amis de la religion & de la morale.

*Coutumes générales d'Artois , redigées dans un ordre didactique & méthodique , pour en faciliter l'intelligence , l'étude & l'usage ; avec des notes & observations importantes , & décisions récentes ; dédiées à Mgr le Comte*

## 136 MERCURE DE FRANCE.

d'Artois, par M. Roussel de Bourer ; avocat en parlement & commis au bureau des affaires contentieuses du contrôle général des finances ; 2 vol. in 12. Prix, 5 liv. relié. A Arras, chez Nicolas, imprimeur du Roi, & chez Laureau, libraire ; à St Omer, chez Boubiers, imprimeur ; à Paris, chez Chenault, imprimeur, rue de la Vieille Draperie & au Palais.

Le texte des coutumes générales d'Artois a été rédigé en 1544 ; mais quelque soin que l'on ait pris pour la rédaction de ces coutumes, il s'en faut de beaucoup que les rédacteurs aient prévu toutes les matières & toutes les questions qui se présentent. Les dispositions mêmes que ces coutumes contiennent ont besoin souvent d'interprétation. Le texte d'ailleurs de ces coutumes est écrit dans un style si suranné, que l'on y rencontre beaucoup de termes, d'expressions & même de tours de phrase qui ne s'entendent plus aujourd'hui ou que très-difficilement. C'étoit donc un service à rendre à ceux qui sont obligés de consulter ces coutumes ou de les étudier, soit par devoir, soit par état, de les ranger dans un ordre plus clair, plus commode, plus méthodique ; d'en corriger le

J U I L L E T. 1771. 137

style & de choisir dans les différens commentaires de ces coutumes les maximes les plus sûres, & les plus propres à éclaircir les difficultés & à décider les questions qui se présentent ordinairement. M. Roussel a ajouté à ces maximes plusieurs décisions récentes du barreau qu'il a suivi pendant douze années en qualité d'avocat au conseil d'Artois. Il discute aussi plusieurs questions & les résout avec sagesse & clarté, ce qui rend son ouvrage utile à ceux-mêmes qui ne sont pas familiarisés avec le langage souvent obscur des loix.

*Principes contre l'incrédulité, à l'occasion du système de la Nature ;* Par M. Camuset ; vol. in-12. Prix, 40 sols br. A Paris, chez Pillot, libraire, rue St Jacques ; & Edme, libraire, quai des Augustins.

Cet ouvrage est une espèce de recueil de pensées détachées, rangées néanmoins par ordre de matières. L'auteur y présente plusieurs vérités bien propres à détruire le dangereux système du fatalisme.

*Manuel de la Jeunesse, ou Instructions familières en dialogues, sur les prin-*

### 138 MERCURE DE FRANCE.

cipaux points de la Religion ; ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la première communion , & qui peut faire suite au *Magasin des Adoléscentes* de Mde le Prince de Beaumont ; 2 vol. in-12. A Paris, chez Fournier , libraire , à l'entrée du quai des Augustins , près le pont St Michel.

Ce Manuel contient , sous une forme familière & dont les succès sont prouvés , des instructions utiles , nécessaires , agréables même à la jeunesse qui se rebute aisément de tout ce qui a l'air de gêne & de contrainte. C'est même pour repandre encore plus d'agrément dans ces instructions , que l'estimable auteur les a entremêlées , non d'histoires dont la jeunesse n'est pas toujours capable de faire une juste application , mais de détails de mœurs & de conduite , amenés à-propos & sans affectation , dans lesquels on expose ce qui se pratique ou plutôt ce qui doit se pratiquer dans une famille chrétienne proposée pour modèle.

J U I L L E T. 1771. 139

*Tableau chronologique de l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV le Bien-Aimé, avec cette épigraphe :*

Non idem affectus , non impetus idem  
Rebus ab auditis conspicuisque venir.

OVID. DE PONTE.

par M. Viard , fils.

*Epoques les plus intéressantes de l'histoire de France servant d'explication au tableau chronologique de cette histoire ;* par le même. A Paris , chez la Veuve Desaint , libraire , rue du Foin ; Delalain , libraire , rue & à côté de la Comédie Françoisse , avec approbation & privilège du Roi , 1771.

Ce n'est point à l'excellence des méthodes dont on se sert pour enseigner les diverses parties de nos connoissances qu'on doit attribuer le plus ou le moins de progrès que font les jeunes gens dans le cours de leurs études , ce sont les dispositions toutes seules de la nature qui ouvrent l'ame aux leçons du maître : elles seules développent l'esprit ou le tiennent plus ou moins resserré. On ne peut ce-

pendant s'empêcher de convenir que plus une méthode emploie de moyens pour réussir, plus elle offre de secours, plus elle est assurée de son effet. L'ouvrage que nous annonçons & qui est destiné à faciliter l'étude de l'histoire de France est dans ce cas. L'auteur y a mis en usage tous les petits ressorts qui peuvent exciter la curiosité & renouveler continuellement ses recherches inquietes dans un tableau qui est gravé en taille - douce & imprimé sur une feuille de papier grand-aigle. M. Viard a rendu, pour ainsi dire, l'histoire parlante, parce qu'il a fait dépendre ses indications historiques de petites représentations très-variées de figures, de symboles, de caractères hiéroglyphiques d'une intelligence très-aisée. Rien n'est plus facile que d'y distinguer la succession des Rois & la place que chacun a pris dans la durée des tems.

*Les époques les plus intéressantes de l'histoire de France* qui accompagnent ce tableau & qui en dépendent nécessairement, sont un volume in-12. rempli d'anecdotes & de faits remarquables, d'institutions civiles & religieuses qui méritent le moins d'être ignorées. Par époques, l'auteur entend des événemens plus frap-

pans qui servent, pour ainsi dire, d'appui & de points de repos à la mémoire, & d'où l'on peut compter l'éloignement des faits qui les précèdent ou qui les suivent. Ce volume nous a paru avoir par-tout le même intérêt, offrir du commencement jusqu'à la fin un fond très-riche d'instruction. C'est une excellente acquisition pour la jeunesse à laquelle on ne doit présenter d'abord qu'un choix bien raisonné d'événemens & point du tout un corps suivi d'histoire. Tout l'art des transitions ne sauve pas de l'ennui que font nécessairement éprouver les ouvrages d'une certaine étendue. On s'amuse toujours au contraire beaucoup à voir des cadres légers où les révolutions sont peintes en raccourci.

*Pièces détachées* ou Recueil de jolis contes. A Londres; & à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française,

Les pièces que contient ce recueil sont au nombre de cinq, ce sont des contes intitulés les *Oraisons d'Hylas*, *l'Homme ruiné*, *le Placet*, *le Galant malheureux*, *l'Inconstance*; nous n'avons rien à dire sur ces contes. Puisque l'auteur ou l'éditeur assure qu'ils sont *jolis*, il faut l'en

croire sur sa parole & le Public en jugera.

*Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts, avec des Planches en taille-douce, dédiées à Mgr le Comte d'Artois, par M. l'Abbé Rozier, de l'académie royale de Villefranche, de la société impériale de physique & de botanique de Florence, de la société économique de Berne, des sociétés royales d'agriculture de Lyon, de Limoges, d'Orléans; ancien directeur de l'école royale de médecine vétérinaire de Lyon.*

*Proposées par souscription.*

Le Public éclairé verra avec plaisir l'ouvrage périodique de M. l'Abbé Rozier, dont les travaux ont toujours tendu à l'utilité publique.

Son but est de faire connoître les ouvrages de physique, d'histoire naturelle, d'agriculture, de médecine, de chymie, des arts & métiers qui paroîtront en France; mais il s'occupera plus particulièrement de ceux qui seront écrits en langues étrangères. Une correspondance très-étendue lui facilite les moyens de donner un ouvrage, dont nous manquions, & qui est

**J U I L L E T. 1771. 143**  
nécessaire pour le progrès des sciences ;  
de sorte que ce sera moins un journal  
qu'un recueil intéressant des découvertes  
en physique , histoire naturelle , &c. qui  
se feront dans les contrées sçavantes de  
l'Europe. Ce livre renfermera des gravures  
utiles pour l'intelligence des matieres.

Il en paroîtra un volume tous les mois.

Le prix de la souscription est de 30 liv.  
pour Paris , & de 36 liv. pour la province,  
franc de port.

On s'abonne à Paris , chez l'auteur, rue  
St Honoré , maison de M. Guislain , près  
la rue d'Orléans ; & chez *Lejay* , libraire  
rue St Jacques.

*La fausse Statue* , comédie en un acte ;  
par M. le Chevalier de Laurés. A Pa-  
ris , chez *Lejay* , libraire , rue St Jac-  
ques , au grand Corneille.

Cette pièce a été représentée à Berny ,  
pour l'amusement de S. A. S. Mgr le  
Comte de Clermont , Prince du Sang.  
Le théâtre représente un bosquet des jar-  
dins d'Idamas , où est une statue de l'A-  
mour. Aglaé , fille de Timon le Mis-an-  
trophe , tenant des tablettes , lit ces vers,

Fuyons l'Amour , dans son empire ,  
Si Zéphire

## 144 MERCURE DE FRANCE.

Fait éclore des fleurs ;

Bientôt l'orage

Les ravage

Et fait couler nos pleurs.

Mais que ces paroles s'accordent peu avec les sentimens qu'elle éprouve à la vue d'une statue de l'Amour. Elle la contemple sans cesse. Zélie, sa jeune amie, lui en marque son étonnement. « J'ai de » la peine, lui répond Aglaé, à concilier » les effets terribles qu'on lui attribue, » avec ces traits naïfs, cet air tendre, en- » gageant & cet âge qui est celui de l'in- » nocence : il est vrai que ses mains sont » armées de flèches; mais quel mal peu- » vent-elles faire lancées par des bras si » foibles ?

» ZÉLIE. Voilà des sentimens auxquels » je ne m'attendois pas, & qui m'annon- » cent que la fille de Timon commence à » dépouiller cette haine contre les hom- » mes qu'il a tâché de lui inspirer, & » dont elle sembloit avoir hérité.

» AGLAÉ. Tu es bien dans l'erreur, je » t'assure : quoique je ne puisse compren- » dre qu'un enfant soit si redoutable, je » ne m'en défie pas moins. Je me rappelle » sans cesse les recits effrayans que l'on » m'a

« m'a faits de la perfidie des hommes ,  
 « & je suis bien décidée à ne jamais me  
 « priver du bien inestimable de la li-  
 « berté. »

Mais cette liberté lui sera bientôt ravie par le jeune Phais, frere de Zélie. Cet amant, de concert avec sa sœur & avec Idamas, tuteur d'Aglaé, s'est déguisé en statue d'Endimion pour mieux surprendre le cœur de cette jeune Athénienne dont il n'est point connu. La fable nous dit que Pigmalion parvint à animer l'ouvrage sorti de son ciseau & à le rendre sensible; mais ici c'est une statue, du moins aux yeux d'Aglaé, qui donne une nouvelle ame à cette fille de Timon & fait naître dans ce cœur naïf & pur les premières étincelles de l'amour. Le nouvel Endimion s'est placé sur un pied-d'estal. Aglaé qui se promene, tenant un nid d'oiseaux, ne l'appërçoit point encore. « J'ai trouvé  
 » ce nid de tourterelles, se dit-elle à elle-  
 » même, je vais le placer sous les ailes  
 » de l'amour : ce n'est point pour elles,  
 » hélas ! ce n'est que pour nous qu'il est à  
 » craindre ; il leur prodigue ses faveurs.  
 » La liberté du choix, un penchant mu-  
 » tuel, une égale & constante tendresse  
 » leur font ignorer les maux auxquels

## 146 MERCURE DE FRANCE.

„ nous sommes toujours exposées. (*Ap-*  
 „ *percevant la Statue.*) Que vois-je ! une  
 „ nouvelle Statue ? Par quel hasard est-elle  
 „ ici ? Ce sera Idamas qui aura voulu me  
 „ donner le plaisir de la surprise. Mais pour-  
 „ quoi a-t-il choisi l'image d'un de ces en-  
 „ nemis de mon sexe ? . Que l'art est ingé-  
 „ nieux... Mais sans doute que cet objet est  
 „ flatté, jamais rien de si beau ne s'est offert  
 „ à ma vue... Plus je compare cette statue  
 „ avec celle de l'amour, plus je suis frappée  
 „ de leur différence. Celle-là n'a qu'une  
 „ expression, encore est elle bien impar-  
 „ faite ; quel feu dans les traits de celle-  
 „ ci, quel sentiment ! quelle variété ! c'est  
 „ l'incarnat, c'est la fraîcheur, c'est le  
 „ souffle de la nature.... Quelle flamme  
 „ brille dans ses yeux ! (*Aglæe marche*)  
 „ Ses regards semblent me suivre. Quelle  
 „ est donc cette Statue ! .. Elle m'étonne..  
 „ Je ne fais quel intérêt... Je devrois  
 „ peut-être par prudence... Mais non,  
 „ ma crainte est ridicule ; je puis sans  
 „ danger me livrer au plaisir de la voir.  
 „ Je veux l'embellir encore de mes mains ;  
 „ Je vais cueillir des fleurs pour en orner  
 „ la belle statue. „

Pendant cet intervalle Phais est des-  
 cendu de son pied-d'estal, Aglaé revient :

elle ne voit plus sa chere statue. Quelle  
 main jalouse la lui a enlevée. Elle la cher-  
 che de bosquets en bosquets. Zélie, sa  
 jeune amie, feint de la chercher avec elle.  
 Phais s'est remis sur le pied d'estal. « Ah!  
 » je la revois, je respire... s'écrie Aglaé..  
 » O Zélie, que tu m'es chere ! je ne m'ex-  
 » poserai plus au même malheur, je ne  
 » la perdrai pas de vue... Dans quel  
 » étonnement elle me jette ! à chaque  
 » instant elle paroît s'embellir ; on diroit  
 » qu'elle m'entend, qu'elle veut me ré-  
 » pondre ; il semble que la joie éclate sur  
 » son visage, que ses regards s'enflament,  
 » s'attendrissent... Avançons ; admirons  
 » de plus près ce chef-d'œuvre de l'art..  
 » O Ciel ! quelle voix secrette m'arrête !  
 » Je desire & je crains d'en approcher...  
 » D'où naît donc cet intérêt si pressant,  
 » ce trouble inconnu, ce desir inquiet  
 » qui m'agite & m'alarme ? Ah ! Timon,  
 » vous ne me trompiez pas ; les hommes  
 » doivent être bien dangereux, puisque  
 » leur image seule fait tant d'impression  
 » sur mon ame... N'importe, orçons-la  
 » de cette guirlande. Que ne puis-je aussi  
 » lui donner la vie ! (*Elle s'avance.*) Ma  
 » main tremble ; mon cœur est dans une  
 » agitation ! Malheureuse Aglaé, peux-tu

## 148 MERCURE DE FRANCE.

» te dissimuler ta foiblesse insensée ! O  
 » Pigmalion, j'éprouve tes feux : tu te  
 » venges ; Amour ; mais serois-tu inexo-  
 » rable. » (*A peine Aglaé a passé la guir-  
 lante dans les bras de la statue , qu'elle  
 commence à s'animer : Aglaé recule toute  
 effrayée en s'écriant*) « Ah ! quel prodige !  
 » l'amour m'auroit-il entendue ! elle s'a-  
 » nime ; le plaisir éclate dans ses yeux ;  
 » elle me tend les bras ; elle marche ; elle  
 » vient à moi. »

Ceci donne lieu à plusieurs situations fort naïves ; mais l'on conçoit que ces situations , telles que M. le Chevalier de Laurès les a représentées, demandent pour produire leur effet à la simple lecture, qu'on se prête un peu à l'illusion , & que l'on se figure ce que le jeu d'un acteur sensible & intelligent peut ajouter au modèle posé par l'auteur dramatique. Ce petit drame cependant plaira dans le silence du cabinet, parce qu'il est écrit avec pureté, avec élégance, & qu'il est rempli de ces traits qui peignent un cœur simple, ingenu, & qui n'est pas encore souillé de ce vernis d'hypocrisie que l'on contracte dans la société.

---

*LETTRE à l'Auteur du Mercure.*

Je me trouve cité, Monsieur, je ne sçais pour-  
quoi dans une lettre écrite à M. Palissot qui vient  
de la publier.

« Je l'ai fait lire (dit l'écrivain, en parlant de  
« la *Dunciade*) à plusieurs gens de lettres, à M. le  
« Marquis de Ximenez entre autres qui n'est pas  
« des plus aisés & qui en est enchanté. Ce terme  
« n'est pas trop fort, »

Il importe peu au Public de savoir si la *Dun-  
ciade* m'enchanté ou m'ennuie; mais il m'importe  
que plusieurs écrivains que j'honore & que j'aime  
sachent que je suis loin d'applaudir aux traits ma-  
lins dont on a voulu les percer; que je n'ai pré-  
tendu approuver aucun des jugemens portés par  
M. Palissot, & que Boileau même me paroît inex-  
cusable d'avoir déshonoré des écrivains qui ne l'a-  
voient point offensé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE XIMENEZ.

*A Paris, ce 16 Juin 1771.*

## O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de musique a donné, le mardi 18 Juin, la première représentation des *FRAGMENS*, composés du *Prologue de Dardanus*, paroles de la Bruere, musique de Rameau, de l'acte d'*Alphée & Aréthuse*, paroles de Danchet avec quelques changemens, musique de M. d'Auvergne, surintendant de la musique du Roi & directeur de l'académie royale; & de la *Fête de Flore*, pastorale en un acte représentée pour la première fois devant Sa Majesté à Fontainebleau, le 15 Novembre dernier, paroles de M. de St Marc, musique de M. Trial, directeur de l'académie royale & de la musique de S. A. S. Mgr le Prince de Conti.

Le Prologue de Dardanus présente le tableau allégorique de l'Amour, de ses peines & de ses plaisirs. Les plaisirs sont inquiétés par la jalousie. L'Amour & Vénus veulent enchaîner les troubles, les soupçons; mais aussi tôt les plaisirs languissent, & l'Amour s'endort. Vénus rappelle la jalousie & sa suite comme nécessaires à son empire. Elle leur dit :

Troubles cruels, soupçons injurieux,  
 Vous, que l'orgueil nourrit, que le caprice guide,  
 Qui rendez & l'amant & l'amour odieux,  
 Devenez une ardeur délicate & timide  
 Dont le respect épure & modère les feux :  
 Inspirés par l'amour, guidés par sa lumière,  
 N'entrez dans les cœurs amoureux  
 Que pour y réveiller l'empressement de plaire.

Les rôles de Vénus & de l'Amour ont été chantés par Mlles Duranci & Châteauneuf, & celui de la Jalousie par M. Cassaignade. Le baler, de la composition de M. d'Auberval, est très-ingénieusement lié à l'action, & a été bien reçu du Public.

L'acte d'Alphée & Aréthuse étoit déjà connu avantageusement par la belle expression de la musique. Aréthuse, nymphe de Diane, a été conduite par cette déesse dans un palais de Neptune pour la soustraire aux poursuites d'Alphée, jeune chasseur; mais le dieu des mers célèbre la naissance de Vénus qui vient elle-même embellir la fête. Alphée paroît sous les auspices de l'Amour; Aréthuse veut en vain résister aux charmes de ce dieu; Vénus la soumet à sa puissance. *Neptune à Aréthuse :*

G iv

## 174 MERÇURE DE FRANCE.

Embellissez désormais ce séjour

Qu'Alphée, ainsi que vous, prenne rang à ma  
cour ;

Le destin vous rend immortelle.

D'une gloire si belle

Il fait part à l'amant charmé de vos attraits.

En vous faisant vivre à jamais,

Il veut que vous brûliez d'une flamme éternelle.

Les deux principaux rôles, celui d'Aréthuse & celui d'Alphée ont été rendus & chantés avec cette ame sensible, cet intérêt vif & cette belle expression qui caractérisent le jeu & les talens de Mlle Arnould & de M. l'Arrivé, M. Durand, représentant Neptune, a reçu des spectateurs les témoignages de satisfaction que méritent la beauté de son organe & sa manière de chanter. Mlle Dupuis a été bien accueillie dans le rôle de Vénus. M. Gardel, auteur du ballet de cet acte, a mis dans sa composition la noblesse & les grâces convevables pour une fête de Vénus & de Neptune. Il a coupé le divertissement avec autant d'esprit que d'agrément. Les entrées de cet habile danseur ont eu le succès dû à la précision, à la fierté & à l'élégance de son exécution.

M. Simonin & Mlle Duperex ont été

Fort applaudis dans leur pas de deux.

*La Fête de Flore* est le début de M. de St Marc dans le genre lyrique. On verra incessamment plusieurs opéra de cet auteur, entr'autres *Adel de Ponthieux*, ballet héroïque en trois actes où il rappelle & met sous les yeux les usages, les mœurs & la pompe galante de l'ancienne chevalerie.

La fable de la fête de Flore est simple & ingénieuse. *Cephise*, jeune bergère coquette, se plaît à donner de la jalousie & à troubler les plaisirs des amans. Elle peint son caractère dans ces vers qui commencent la pastorale.

Amour, amour, prête-moi tous tes charmes,  
Lance par moi tes traits vainqueurs,  
Sans éprouver ton trouble & tes vives alarmes  
Que je les porte au fond des cœurs.  
Avec plus d'art l'heureuse indifférence  
Use des moyens de charmer :  
C'est pour mieux sentir ta puissance  
Que je ne veux jamais aimer.

Cette bergère dérange les guirlandes offertes à l'Amour; elle unit sa guirlande avec celle d'Hylas, amant d'Eucharis, & celle d'Eucharis avec la guirlande de Daphnis qu'Eucharis n'aime pas. On cé-

G. v

154 MERCURE DE FRANCE.  
lèbre la fête de Flore. Le Chœur chante  
ces vers :

Rivale de la jeune Aurore ;  
Fille riante du Printems ,  
Reçois de nous , charmante Flore ,  
L'hommage pur de tes présens.  
Il n'est point de plus doux encens  
Que les fleurs que tu fais éclore.

*EUCHARIS, Prêtresse de Flore.*

Un Dieu bienfaisant  
Forma la nature :  
La terre , en naissant ,  
Te dût sa parure.  
L'amant de Thétis ;  
Au sortir de l'onde ,  
Eclaire le monde  
Et tu l'embellis.

Eucharis est alarmée de voir la guir-  
lande d'Hylas jointe à celle d'une autre  
bergere. Céphisé profite de cet instant  
pour la rendre volage. Elle lui dit :

De la fleur la plus belle  
Voyez le destin.  
Chaque matin ,  
Une rose nouvelle  
Pare notre sein.  
Le plaisir , comme elle ,

J U I L L E T. 1771. 135

Au gré des amours ,  
Change tous les jours  
De ce bien suprême  
Sachons-nous saisir ;  
Qu'importe qu'il soit le même ;  
Si c'est un plaisir.

E U C H A R I S.

L'amour léger & volage  
N'a que de trompeurs attraits ;  
Pour plaire aux cœurs qu'il engage ,  
Du bonheur il offre l'image ,  
Mais ne le donne jamais.

Cephise veut engager également Hy-  
las à changer. Les deux amans trompés  
par les refus de Cephise se reprochent  
leur inconstance mutuelle. Mais Flore  
descend dans son char , dissipe leur er-  
reur , & ranime leur amour. Cet acte  
se termine par la fête à l'honneur de  
Flore. M. de St. Marc a le sentiment &  
le *faire* d'une poésie douce , facile & pro-  
pre à la musique. M. Trial , déjà connu par  
d'autres succès (1) , n'a rien eu à désirer  
sur la réussite de cette pastorale , qui a été

---

(1) Ce musicien estimable par son bon esprit au-  
tant que par ses talens , vient d'être enlevé par  
une mort subite le 24 Juin.

## 396 MERCURE DE FRANCE.

universellement applaudie. Sa musique est d'un style pais & qui lui est particulier. Il joint à cet avantage un génie chaud & fécond, que le goût dirige d'une manière toujours agréable. On a loué dans la partie du chant des airs dont les motifs sont ingénieux, & d'une modulation charmante. On a remarqué une belle déclamation dans le récitatif, de grands effets d'harmonie dans les chœurs, & une agréable variété qui fait heureusement contraster les scènes, & qui marie l'intérêt de l'action avec la vivacité & la galanterie des divertissemens.

Le rôle de Flore a été bien chanté par Mlle Châteauneuf. On a applaudi Mlle Beaumesnil dans celui d'Eucharis. Madame Latrivée qui porte à la perfection l'art du chant, & dont l'organe est si brillant, a rendu le rôle de Céphise avec autant de goût que d'agrément. Le rôle d'Hylas, berger amant d'Eucharis, a mérité à M. Legros des applaudissemens réitérés, principalement dans une arriette accompagnée du cor-de-chasse par M. Rodolphe, qui s'étant retiré de l'Opéra depuis quelque temps, a bien voulu dans cette occasion donner à M. Trial une marque d'amitié, que le public partage avec délices.

Les deux divertissemens de cette pastorale sont de la composition de M. Vestris pour la partie des Bergers, & de M. Dauberval pour celle des Pâtres. Soit que le zèle & l'amitié aient ajouté à la supériorité de leurs talens, soit que les airs de danse qui sont peut-être la partie où M. Trial excelle, leur aient donné les moyens de se surpasser, on peut dire que depuis long-temps on n'a vu un ballet composé & exécuté avec plus de chaleur & de variété. Rien de si agréable que le pas de deux, dansé par M. Vestris & Mlle. Guimard au premier divertissement. M. Dauberval qui depuis six mois n'avoit pas dansé sur ce théâtre, a été reçu avec des applaudissemens qui ne doivent lui laisser aucun doute sur le sentiment du public enchanté de ses talens. Il suffit de dire que Milles Allard & Pellin dansent dans ce ballet, pour leur tenir lieu du plus grand éloge.

M. Beauvalet, jeune homme âgé de 18 ans, a débuté il y a environ deux mois, par des airs de basse-taille. Il a l'organe agréable & facile; & l'on a remarqué depuis, dans les rôles qui lui ont été confiés, des progrès dans l'art du chant, & de l'intelligence dans le jeu de la scène.

## 158 MERCURE DE FRANCE.

Mlle Therelet, danseuse de l'Opéra de Londres, étant venue à Paris pour prendre des leçons de M. Gardel, a débuté avec beaucoup de succès dans les airs que dançoit Mlle Asselin dans l'acte de la Vue.

---

### COMÉDIE FRANÇOISE.

**L**ES Comédiens François ont donné le samedi 8 Juin, la première représentation de la reprise du *Marchand de Smyrne*, comédie charmante en un acte, de M. Champfort, dans laquelle M. Preville joue avec autant de finesse que de vérité.

Le mercredi onze Juin, on a joué *Nicomède*, tragédie de Corneille, remise au théâtre. « Cette pièce, dit Monsieur de Voltaire, est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille, & l'on ne doit pas être étonné de l'affection qu'il avoit pour elle. Mais ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce.

J U I L L E T. 1771. 159

L'admiration n'émeut guères l'ame, ne la trouble point. C'est de tous les sentimens celui qui se refroidit le plutôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre.»

Si quelqu'acteur pouvoit donner de l'éclat au rôle de Nicomède, c'est M. le Kain qui a fait ressortir par son jeu les traits de ce caractère, qui a donné de la dignité au langage presque toujours ironique de Nicomède, qui a mis de la chaleur dans son indignation, & une sorte de noblesse dans son mépris. Cet acteur a été applaudi avec transport dans ce rôle qui met le sceau à sa réputation. M<sup>de</sup> Vestris s'est distinguée dans le rôle de Laodice. On a donné aussi des éloges à M<sup>lle</sup> Sainval dans le rôle d'Arfinoé. M. Dastinval a représenté Prusias; M. Dauberval, Flaminius, & M. Montvel, Attale.

---

## COMÉDIE ITALIENNE.

**L**ES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont donné sur leur théâtre le lundi 17 Juin, la première représentation de la *Buona Figliuola*, opéra comique en trois

actes , parodie françoise sur la musique du célèbre Piccini.

Avant la première représentation de cet opéra comique , M. Carlin qui avoit joué son rôle d'Arlequin dans une pièce Italienne , vint *annoncer* suivant l'usage. Puis restant sur le théâtre d'un air inquiet , & regardant autour de lui avec beaucoup de mystère , il fit des lazzi qui exciterent les ris & la curiosité , & fixerent l'attention des spectateurs. Ensuite s'avancant sur le bord de la scène , & s'inclinant vers le parterre , il lui dit en grande confidence son secret à-peu-près de cette manière.

Messieurs..... on va vous donner la *Buona Figliuola* , ou la *Bonne Enfant*.... Mes camarades veulent vous persuader que c'est une pièce nouvelle... N'en croyez rien.— Je ne veux pas qu'on vous trompe.— Je suis trop honnête.— Il y a dix ans que la pièce est faite...— Bon... Elle a couru l'Italie , l'Allemagne , l'Angleterre... Elle y a été courue qui plus est... Peste ! je le crois bien... Une Bonne Enfant est quelque chose de si rare !... Vous vous appercevrez sans doute qu'elle a un air de physionomie avec Nanine... Je sais bien pourquoi... Elles sont sœurs... Elles ne sont pas du même pere... mais de la

même mere... Elles descendent en droite ligne de cette Madame Pampela qui a fait tant de bruit.

Encore un mot, Messieurs... (je crains toujours d'être surpris par mes camarades) : La *Buona Figliuola* est Italienne... Vous lui trouverez un maintien... une démarche étrangère... Ne faites pas semblant de vous en appercevoir... vous la déconcerteriez : .... D'ailleurs, nous avons été obligés de ne faire que bien peu de changemens à sa marche ; exprès pour vous ménager le plaisir de la voir aller en cadence sur une musique qui a été faite exprès pour elle : Eh ! quelle musique ! Sanguidemi ! Pour moi je la trouve bonne, si vous êtes de mon avis, elle sera excellente.

M. Carlin, qui met tant de finesse & de naturel dans son jeu, semble s'être surpassé par la manière ingénieuse & vraie dont il a fait ce récit, qui devoit nécessairement prévenir les spectateurs de la ressemblance de la *Buona Figliuola* avec *Nanine*, & les autres pièces imitées du roman de Pamela.

Cette confidence débitée avec beaucoup de gaieté & de naïveté, fut très-applaudie, & prépara les spectateurs à

## 162 MERCURE DE FRANCE.

écouter cet opéra comique, dont voici le sujet.

Rosette jeune orpheline, abandonnée par ses parens, est élevée dans la maison d'une Comtesse, fiere de sa noblesse. Elle s'occupe du soin de cultiver des fleurs ; Simonin, jardinier, amoureux de Rosette, la préfère aux autres filles du village, à Annette & à Martron, femme-de-chambre de la Comtesse, qui le recherchent pour mari. Rosette apprend à Simonin qu'elle ne peut lui offrir que l'amitié que ses sœurs & ses parens ont pour lui. Rosette aime en secret le Marquis, neveu de la Comtesse, qui est lui-même épris de ses appas, de ses sentimens & de ses vertus. Il n'ose lui déclarer sa passion. Il en fait confidence à Annette, espérant qu'elle en parlera bientôt à Rosette. La Comtesse surprend son neveu avec la jeune jardinière. Annette, jalouse de sa rivale, lui donne des soupçons, & l'anime contre l'orpheline. La Comtesse veut la renvoyer : Rosette en pleurs lui dit ;

Une fille délaissée

Sans parens, sans protecteur ;

Est maltraitée,

Est rejetée ;

Ah! c'est trop de rigueur.

Vous déchirez mon ame ;

Mais, Madame ,

Je m'éloignerai d'ici

Puisque vous l'ordonnez ainsi.

La malheureuse Rosette ,

Toute en larmes , toute inquiète ,

Pourra trouver quelqu'appui.

Oui , Rosette ,

Le Ciel est le protecteur

De l'innocence & de l'honneur.

La Comtesse attendrie , prend la résolution secrète de mettre la jeune orpheline dans un couvent. Annette & Marton se félicitent de sa disgrâce , & viennent lui en marquer leur joie. Simonin veut la consoler , mais les deux rivales l'indisposent contre elle , en lui apprenant les amours du Marquis ; ce dernier survient & la prend sous sa protection. Annette & Marton parviennent encore à l'animer contre elle , en lui disant qu'elle vouloit fuir avec Simonin. Rosette ne peut se justifier , & ne fait que se plaindre du sort affreux qui la poursuit.

Cette scène est en chant & dialoguée. Elle termine le premier acte.

Le Marquis se reproche d'avoir ajouté

foi aux discours de deux femmes jalouses. Cependant Simonin, armé d'une faucille, a enlevé Rosette des mains de ses ravisseurs & la ramène. Il s'écarte un moment. Rosette, effrayée, se laisse aller dans les bras du Marquis qui l'emmène. Simonin se désole de se voir ravir sa maîtresse, & veut se tuer. Arrive à propos Taille-fer, soldat Suisse, qui l'arrête, & lui propose de venir à la guerre, dont il lui fait cette description.

L'y afoir tambour, l'y afoir trompettes ;

L'y afoir guittare & clatinettes ;

L'y afoir beaucoup assez d'instrumens :

Et puis filles beaucoup charmant,

Se glissir la nuit dans le camp.

L'ennemi l'y être loin... trinque-vin,

Payfan.

L'ennemi l'y être plus proche :

Tout bas, tout bas, on s'approche

Pour le bien frotir.

Vainqueurs ! nous l'ame contente,

Retourner dessous la tente

Pour trainquïr

Et pour dansir

Lir, lir, lir, lir.

La guerre est un grand plaisir.

Taille-fer demande des nouvelles d'une fillette qui a nom Wilhelmine, qui a été laissée toute jeune à un paysan, & Rosette est cette Wilhelmine. Simonin court la chercher. Annette & Marton, entendant du bruit dans le salon, y regardent par le trou de la serrure; elles apperçoivent Rosette & le Marquis. Elles se retirent. Le Marquis lui jure amour & respect. Taillefer raconte au Marquis que son colonel passant, il y a environ quinze ans, avec sa femme & un enfant très-malade, eut une dispute avec un officier, dont il se vengea, & qu'étant obligé de fuir il laissa son enfant chez un paysan; que son colonel n'est de retour en France que depuis peu de jours, & qu'il cherche sa fille de tout côté; enfin que son colonel est dans la terre voisine du marquis de St Preux. Le Marquis se réjouit de voir une illustre origine à sa maîtresse. Rosette, ignorant encore son bonheur, se laisse aller à sa douteur & au sommeil. Taillefer l'admire. Annette & Marton croient que c'est un amant; à leurs cris Rosette se réveille effrayée. Taillefer essaie en vain de lès

faire taire. Le Marquis survient. Les deux femmes jalouses veulent encore lui donner des soupçons. Rosette se justifie. Le Marquis, instruit, se moque d'Annette & de Marton. Il en témoigne plus d'amour à Rosette. Cette dernière scène de ce second acte est en chant & dialoguée.

Le colonel, pere de Rosette , ne se fait pas d'abord connoître en venant voir sa fille , pour mieux se convaincre des sentimens que le Marquis a pour elle. Simonin promet d'épouser Annette par désespoir , s'il ne peut obtenir Rosette. La coquette accepte toujours , sauf à se venger quand elle sera mariée. Taillefer fait au Marquis l'éloge de son colonel , pere de Rosette. Le Marquis ne peut plus cacher sa joie en voyant Rosette ; il lui fait part de son mariage avec la belle Wilhelmine : Rosette , ignorant encore son nom , laisse échapper sa douleur & son amour devant son amant qui l'en aime davantage , & qui ne lui fait plus mystere de sa naissance & de sa passion. Rosette y répond avec tendresse. Le colonel reconnoît sa fille & l'embrasse. Il fait le bonheur des amans. La Comtesse applaudit aussi aux inclinations de son neveu, depuis que Rosette est fille de qualité.

Cette comédie a été arrangée par M. Cailhava d'Estandoux pour les paroles, & par M. Baccelli, compositeur italien pour la musique. Elle a du succès & le mieux mérité, La scène est intéressante ; il y a des situations heureuses & d'un bon comique. La musique de M. Piccini est sur-tout admirable dans toutes les formes qu'elle prend pour exprimer la passion & le sentiment, pour parler le langage du cœur, & de ses différentes affections, pour peindre à l'imagination & pour saisir toujours la nature dans ses effets. Quelle noblesse d'expression dans la manière dont le musicien rend ce trait ;

Le Ciel est le protecteur

De l'innocence & de l'honneur,

Comme les motifs de son chant, presque toujours pris de la déclamation, sont justes, heureux, dialogués avec art & soutenus avec économie par des accompagnemens qui ajoutent à l'expression, & la fortifient sans la détourner ni la découper. C'est un ensemble parfait où toutes les parties sont à leur place & jouent leur rôle sans jamais s'en écarter. Un tel chef-d'œuvre rend raison de l'estime que les

## 168 MERCURE DE FRANCE.

ames sensibles de toutes les nations lui donnent, & c'est un excellent modèle pour nos jeunes compositeurs.

Le rôle de Rosette a été supérieurement joué & chanté par Madame la Ruette, dont l'organe est si flatteur & le sentiment si délicat. Celui du Marquis a fait honneur à M. Julien, qui a développé ses talens pour la scène & qui met beaucoup d'ame, d'adresse & de goût dans son chant. Il a d'ailleurs un organe flexible & brillant qui se prête aisément aux souplesses de la musique italienne. M. la Ruette a mis dans le rôle du soldat Suisse le feu, l'expression & l'intelligence qui caractérisent ses talens. Les autres rôles ont été remplis avec succès; sçavoir, l'officier Suisse, par M. Suin; Simonin, par M. Nainville; la Comtesse, par Mlle Desglands; Annette, par Mlle Menard, & Marton, par Mde Moulinghen. \*

---

\* Cette Comédie est imprimée & se vend à Paris, chez Didot l'aîné, libraire & imprimeur, rue Pavée près du quai des Augustins; prix, 30 sols. L'auteur y a joint un extrait de la pièce italienne de M. Goldoni, & les raisons des changemens qu'il a faits.

## ACADÉMIES.

## A C A D É M I E S.

## I.

*Séance publique de la Société littéraire  
d'Arras, tenue le 13 Avril 1771.*

CETTE séance commença par la lecture, que fit le secrétaire, d'un mémoire de M. le Marquis de Béthune Hesdigneul, directeur en exercice alors absent, à qui le Roi vient d'accorder un guidon dans la compagnie des Gendarmes de la Garde. Le mémoire dont il s'agit roule sur l'origine & les prérogatives de la charge de Maréchal de France, & doit servir de préface à un recueil historique de tous ceux qui, jusqu'à présent, sont parvenus à cette dignité. M. l'Abbé Breuvart, professeur de rhétorique au collège d'Arras, chancelier de la société, lut ensuite une explication du Pseaume VIII, *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est*, &c. selon les règles de la poésie lyrique. A ce morceau succéda une dissertation de M. Denis le jeune, avocat, dans laquelle il prouve, contre beaucoup d'écrivains, que l'Artois n'a pas été érigé en comté l'an

I. Vol.

H

## 170. MERCURE DE FRANCE:

1195 par Philippe-Auguste en faveur de son fils Louis VIII, ni l'an 1237 par St Louis en faveur de Robert 1<sup>er</sup> son frère, M. l'Abbé de la Borere, principal du collège, lut un éloge funèbre de M. Anfort de Mouy, inspecteur-général du corps royal de l'Artillerie, &c. l'un des associés ordinaires. Ce discours fort étendu fut divisé en deux parties, où l'orateur montra que M. de Mouy réunissoit toutes les connoissances & les belles qualités relatives à son état, & qu'il possédoit également toutes les vertus du vrai citoyen. M. le Comte de Couturelle, chevalier de St Louis, aide-major-général chargé du détail de l'armée françoise à la conquête de Minorque, chambellan de S. A. S. Electorale Palatine, recita un poëme sur le même sujet. M. l'Abbé Jacquemont termina la séance par la lecture d'une idylle en prose, intitulée *le Juste mourant*.

### I I.

#### *De la Rochelle,*

L'académie royale des belles-lettres de la Rochelle tint son assemblée publique le 17 Avril dernier.

M. Arcère, supérieur de l'Oratoire :

J U I L L E T. 1771. 171  
ouvrit la séance par des *Observations sur  
l'origine des usages & réglemens du com-  
merce actuel.*

M. Delaire, négociant, lut des *Ré-  
flexions sur l'utilité des traductions.*

M. de Fontanes, associé, donna lecture  
d'une épître en vers d'un *Vieillard à un  
jeune homme qui ne veut rien faire pour la  
société.*

M. Raoult, avocat, lut des *Observa-  
tions de M. de Montaudouin, associé sur  
les Nègres des Colonies.*

M. de la Coste, avocat, lut un dialo-  
gue entre Henri IV, Moliere & Sulli, sur  
la question de savoir : *Quels hommes doi-  
vent être choisis pour sujet des éloges histo-  
riques.*

M. Bernon de Salins termina la séance  
par la lecture d'un *Héroïde tirée des Nuits  
d'Young*, envoyée à l'académie par un  
jeune homme de quatorze ans.

## I I I.

### *Prix de l'Académie de Chirurgie.*

M. Houstet, ancien directeur de l'aca-  
démie royale de chirurgie, & chargé de  
l'inspection des écoles, a fondé à perpé-  
tuité quatre médailles d'or de cent livres.

H ij

chacune, pour être distribuées annuellement à quatre étudiants qui, parmi les vingt-quatre, nombre fixé par les lettres-patentes du mois de Mai 1768 pour concourir, auront le plus profité des exercices & des instructions de l'école - pratique, établissement utile & patriotique relativement à une étude qui a pour objet la santé des citoyens. Ces médailles ont été adjugées cette année à la rentrée des écoles aux Srs Jean-Nicolas Gigot, de Notre-Dame, diocèse du Mans; Simon-Claude de Layzé, de Paris; Philippe Radet, de Paris, & Pierre-Joseph Cavalier, de Gourdon, diocèse de Grasse.

On a accordé les quatre *accessit*, qui consistent en quatre médailles d'argent, pareillement fondées par M. Houstet; savoir, les deux premières aux Srs Joseph Margaillant, d'Eyguiere, diocèse d'Avignon; Joseph - Erienne Andravi, de Barreme, diocèse de Senès; les deux autres ont été tirées au sort entre les Srs Lafargue, de Miclan, diocèse d'Auch; Jean-Paul Martin, de Marignane, diocèse d'Arles; François Renaud, d'Ouroux, diocèse d'Autun; Barthélemi Bouffez, de Tethieu, diocèse d'Acqs, lesquels avoient eu égalité de suffrages, & le sort a favo-

J U I L L E T. 1771. 173  
risé les Srs Martin, de Marignane, dio-  
cèse d'Arles, & François Renaud d'Ou-  
roux, diocèse d'Autun.

---

A R T S.

G É O G R A P H I E.

I.

*Description Géographique du Golfe de Venise & de la Morée, avec des remarques pour la navigation, & des cartes & plans des côtes, villes, ports & mouillages. Par M. Bellin, ingénieur de la Marine, censeur-royal, de l'académie de Marine, & de la société royale de Londres. A Paris, chez l'auteur, rue du Doyenné, près Saint Louis du Louvre; & chez Didot, libraire imprimeur, rue Pavée, Quai des Augustins. Prix, 15 liv. 12 sols broché.*

CET ouvrage est en un volume in-4º. très-bien exécuté. Les cartes & les plans, au nombre de cinquante, ont presque tous été levés sur les lieux en différens tems par des officiers des vaisseaux du

H iij

## 174 MERCURE DE FRANCE.

Roi, des ingénieurs, des pilotes & des capitaines marchands.

Comme cet ouvrage intéresse beaucoup la marine & les officiers des vaisseaux du Roi, M. Bellin l'a dédié à M. de Boynes, secrétaire d'Etat, ayant le département de la Marine.

Les événemens que la guerre entre deux puissans Etats occasionne dans la Morée, & ceux qu'on peut faire naître dans le Golfe de Vénise, doivent faire desirer de connoître ces parages avec quelques détails. Ceux qu'on en a eu jusqu'ici sont fort imparfaits & peu fidèles, principalement pour les côtes de la Morée. M. Bellin rend compte de son travail & des sources où il a puisé les connoissances qui étoient nécessaires. Il a joint aux descriptions géographiques, des détails historiques sur les principaux endroits. Lorsqu'il parle d'un pays ou d'une ville, il fait connoître leurs révolutions les plus remarquables qui y font arrivées, leur état actuel, les productions du pays & le commerce. Comme ces contrées ont été célèbres du tems des Grecs & des Romains, & que leurs historiens en ont beaucoup parlé, il a joint les noms anciens aux noms modernes, attention que n'ont pas toujours eue les géographes, & qui ce-

**J U I L L E T. 1771. 175**  
pendant est de la plus grande utilité pour  
ceux qui font leurs études de l'histoire &  
de la géographie.

On conçoit cependant que l'auteur ,  
malgré ses recherches , n'a pu donner le  
même détail & la même exactitude à  
toutes les parties de son travail , aussi  
dit il avec Horace :

..... Si quid novisti rectius istis ,  
Candidus imperisi ; si non , his utere mecum.

*Ep. 6, Liv. 1.*

I I.

*Nouvelle Carte de l'Inde lavée* , par M. de  
Bourselle , Ingénieur en chef dans  
l'Inde , qui contient depuis le Cap Co-  
morin jusqu'à Paliacate au-dessus de  
Madras , avec le Royaume de Maduré,  
de Marovale , Tangaore , Maynour  
de Carnate , Trichenapaly , &c. & une  
partie de l'Isle Ceylan , & aussi 18 plans  
exacts des places considérables , apparte-  
nantes tant aux Indiens qu'aux Euro-  
péens.

Cette carte est de la grandeur d'aigle :  
les plans qui forment une bordure au-  
tout la rendent très-utile & très-agréable.

H iv

## 176 MERCURE DE FRANCE.

On y a joint deux plus petits, dont une est le plan de la ville & rade du Cap de Bonne-Espérance, & l'autre contient les Isles de Sainte Helene, partie de l'Ascension, baye de Proy, dans l'Isle de Saint Jago. Ces trois cartes ensemble sont du prix de 4 liv. 4 s., & pour ceux qui les desireront séparément, celle de l'Inde est de 3 liv. & les deux autres de 18 s. chacune. A Paris, chez Croissey, graveur, marchand d'estampes & de Géographie, rue Dauphine, à côté de la rue d'Anjou, hôtel de Genlis, à la Minerve.

---

### GRAVURE.

*Jeune Fille jouant avec un chien.* Estampe d'environ 16 pouces de haut, sur 12 de large, gravée par Porporati, pensionnaire de S. M. le Roi de Sardaigne, d'après le tableau original de J. B. Greuze, peintre du Roi, chez lequel elle se distribue, rue Thibautodé, la première porte cochère à droite en entrant par l'Arche-Marion.

Les graces de l'enfance sont ici représentées dans leur moment de naïveté le

J U I L L E T. 1771: 177

plus heureux : c'est une jeune fille , qui ,  
vêtue d'une simple camisole & peu cu-  
rieuse de sa toilette , ne paroît occupée  
que de son cher toutou. La tête de cet  
enfant est tournée de façon qu'elle re-  
garde le spectateur , & reçoit naturelle-  
ment la lumière. Les amateurs se rappel-  
leront d'avoir vu au salon du Louvre en  
1769 ce tableau qui réunissoit dans ses  
différentes parties tout ce que l'on peut  
imaginer de plus adroit & de plus sédui-  
sant pour les tons de couleur. Le gra-  
veur , inspiré sans doute par toutes les  
beautés que ce tableau représente , s'est  
efforcé de faire passer sur le cuivre toutes  
celles qui n'étoient pas absolument re-  
belles au burin. Le sien est très-fini &  
très - précieux sans être sec. On applaudira  
à l'intelligence encore avec laquelle il a  
profité pour la distribution de ses lumiè-  
res & l'emploi le plus heureux de ses tra-  
vaux , des avis de l'habile maître , sous  
les yeux duquel il a gravé sa planche.

H v

## ARCHITECTURE.

**L**E Sr. Dumont, membre des Académies de Rome, Florence & Bologne, occupé depuis 20 ans à former des collections de gravures, tant sur S. Pierre de Rome, que sur les théâtres & salles de spectacles, vient de se borner à fixer sa partie de S. Pierre de Rome à 100 planches, & celle des salles de spectacles à 60, qui n'étoit qu'à 35. Cette dernière partie renferme tous les plus beaux théâtres de l'Europe. Celui d'Argentine à Rome est détaillé en quatre planches, celui de Turin en quatre. Celui de Lyon, exécuté d'après les dessins & sous la conduite de M. Soufflot, est en huit grandes planches jusqu'à la concurrence de 150 exemplaires. Un plan de la nouvelle salle de Brest. Trois projets de l'auteur sont détaillés en douze planches. Il a joint, en outre, six planches de décorations en différens genres de spectacle. La collection de S. Pierre de Rome sera du prix de trente liv. Celle des théâtres pourra s'acquérir séparément, & sera aussi du prix de trente liv. Les personnes qui auroient déjà des parties

J U I L L E T. 1771. 179  
de l'œuvre de M. Dumont , pourront les  
compléter à raison de 12 f. par feuille.  
Cet ouvrage se débite toujours chez l'au-  
teur, rue des Arcis , & chez M. Joullain,  
Quai de la Megisserie à Paris.

On trouve aussi aux mêmes adresses  
l'œuvre d'architecture de M. Contant  
d'Yvri, architecte du Roi , & plusieurs  
autres recueils de gravures & dessins de  
différens genres d'architecture.

---

## M U S I Q U E.

### I.

Six *Duo* pour deux violons composés  
par M. Kammell , œuvre V<sup>e</sup> : prix 7 liv.  
4 f. A Paris , chez Sicber , éditeur de  
musique , rue des deux Ecus , au Pigeon  
Blanc.

On trouve chez le même & aux adres-  
ses ordinaires de musique , troisième Di-  
vertissement Militaire pour deux clari-  
nettes , deux cors & deux basses , par M.  
Roeser ; Marche du Huron & marche  
des Janissaires avec des variations pour le  
violon , par M. Cardon , violon de la  
musique du Roi. Ariette, *si j'ai perdu*

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.  
*mon amant*, avec accompagnement de  
deux violons & basse.

I I.

*Six Sonates* pour clavecin & violon, dédiées à son excellence Don Jacques Stuard, grand d'Espagne de la première classe, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Catholique, & lieutenant-général de ses armées, &c. &c. composées par François Zappa, mis au jour par M. Venier. Opéra VI<sup>e</sup>. Prix 7 liv. 4 s. On pourra exécuter ces pièces sur le piano forte ou la harpe. A Paris, chez M. Venier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique, à l'entrée de la rue St. Thomas du-Louvre, vis-à-vis le Château d'Eau. A Lyon aux adresses ordinaires. Avec privilège du Roi.

---

*LETTRE à l'Auteur du Mercure.*

MONSIEUR,

J'ai vu dans le *Mercure* de Mai 1771, un *Problème* d'optique proposé par un anonyme, je crois en avoir trouvé la solution, que je vous prie de vouloir bien insérer dans le *Mercure* prochain.

• *Problème.* A travers une vitre chargée de gout

» tes de pluie , si je regarde un clocher il me paroît  
 » difforme , parce que ce sont autant de petites  
 » lentilles qui , brisant fortement les rayons éma-  
 » nés du clocher pour arriver à mes yeux , doivent  
 » produire cet effet.

» Mais ce qui paroît inexplicable , c'est que si  
 » je regarde ce même clocher au milieu d'une pluie  
 » abondante , je ne le trouve nullement difforme ,  
 » quoiqu'alors il y ait beaucoup plus de raisons de  
 » le trouver tel qu'il a paru d'abord. »

*Solution.* Dans le premier cas , les gouttes étant fixes sur la vitre , dans la ligne menée de l'œil au clocher , les rayons de lumière sont forcés de passer au travers , & la réfraction qu'ils souffrent alors , change nécessairement la figure de ce même clocher.

Mais le second cas est absolument différent ; de tous les rayons qui partent du clocher pour arriver à l'œil , il en est certainement un grand nombre qui y parviennent sans avoir rencontré une seule goutte d'eau , vu l'immense quantité des rayons de lumière , leur rapidité prodigieuse & leur ténuité relativement aux gouttes de pluie , & ce sont ces rayons qui , arrivant à l'œil sans avoir souffert aucune altération , font voir le clocher dans sa véritable figure.

Pour les rayons qui rencontrent dans leur chemin des gouttes de pluie , dès la première , leur direction est changée , & ils ne parviennent point à l'œil , mais vont peut-être rencontrer d'autres gouttes qui les détournent encore davantage , & sont qu'étant absolument perdus pour l'œil du spectateur , ils ne peuvent apporter aucun changement à la figure de l'objet ; mais seulement une diminution de lumière , qui est effectivement très-

sensible dans les objets qu'on regarde au travers d'une forte pluie , & d'autant plus grande que la pluie tombe avec plus d'abondance.

*Par M. A. P. t. de Geneve.*

## A N E C D O T E S.

### I.

UN Seigneur des environs de Pontoise, à qui il étoit venu une tumeur gangréneuse au bras droit , envoya chercher son chirurgien qui , sentant la nécessité de faire promptement une opération , & ne sachant comment s'y prendre , chercha vainement un cadavre pour s'essayer. Le tems pressoit ; le chirurgien avoit son père en prison , pour dettes, qu'il comptoit délivrer avec le prix de cette opération. Comme il se désespéroit , son frère , paysan du même lieu , lui offre son bras. Il opère, & réussit ensuite auprès du Seigneur qui , apprenant cette épreuve & le motif des deux frères , retire le père de prison , & assure à lui & à ses enfans une pension viagère.

## I I.

Newton a été long - tems combattu ou ignoré. Il existe un livre où on le prend pour un ouvrier. L'auteur dit en parlant du Telescope de réflexion : *Artifex quidam nomine Newton* ; un certain ouvrier, appelé Newton.

## I I I.

Après l'entrevue d'Henri , Roi de Navarre , au Plessis-lès-Tours, avec Henri III qui le reçut très-bien , le Roi de Navarre écrivit sur le champ , transporté de joie , à son fidèle Mornai. « La glace a été rom-  
» pue , non sans nombre d'avertissement  
» que , si j'y allois , j'étois mort. J'ai passé  
» l'eau , en me recommandant à Dieu. »  
Mornai lui répondit : « Sire , vous avez  
» fait ce que vous deviez & ce que nul ne  
» vous devoit conseiller. »

## I V.

Le Maréchal de Biron ayant commandé à un capitaine d'aller brûler une maison ; comme celui-ci lui demandoit l'ordre par écrit de peur d'être inquiet :  
« Ah ! mord. , . repliqua-t-il , vous êtes

## 184 MERCURE DE FRANCE.

» de ces gens qui craignent tous la justi-  
» ce ? Je vous casse ; jamais vous ne me  
» servirez ; car tout homme de guerre  
» qui craint une plume craint bien une  
» épée. » Cet homme si absolu étoit néan-  
moins excellent maître. Son intendant  
lui représentant qu'il avoit un trop grand  
nombre de domestiques : « Sachez donc  
» d'eux, répondit-il, s'ils peuvent se pas-  
» ser de moi. »

---

### *Suite des Conseils d'un Pere à son Fils sur la Musique.*

#### *De la Prosodie.*

Connoissez assez votre langue pour ne pas faire une brève longue, ou une longue brève. Rien n'est si désagréable à l'oreille, & ne démontre plus l'ignorance que ces sortes de fautes. Quand vous ne ferez pas sûr de la prosodie, n'ayez jamais de honte de vous en instruire en vous adressant à quelque personne plus savante que vous. Sachez faire un canevas sur un air de violon que vous voudrez faire chanter. Corrigez, ou faites corriger ces longues brèves ou ces brèves longues qui ne sont que trop communes dans toutes les

J U I L L E T. 1771. 185  
airs parodiés. Il faut que tous ces petits  
ouvrages soient faits avec tant d'art, que  
même le spectateur habile ne puisse dé-  
mêler si l'air a été fait pour les paroles,  
ou si les paroles ont été faites pour l'air.

### *De l'Articulation.*

Articuler, c'est faire entendre distinc-  
tement les différentes syllabes qui com-  
posent les mots. Cette attention est si né-  
cessaire dans le chant, que sans l'articu-  
lation, le charme de la musique est vocale  
imparfait : le plaisir n'est complet qu'autant  
que le spectateur peut juger si le chant  
exprime bien les paroles. Si l'on exige  
dans le simple *récitatif* une articulation  
ferme & nette ; que ne doit-on pas exi-  
ger dans un morceau mesuré & chargé  
d'accompagnement ? A plus forte raison  
dans les duos, où quelquefois les paroles  
inverses se contredisent ; dans les trios  
dont les desseins sont encore plus com-  
pliqués ; Dans les chœurs où la multitude  
des sons absorbe l'articulation : dans ce  
tumulte, s'il y a un *coriphée*, Quel rôle  
joue-t'il ? Dès qu'on ne distingue pas ce  
qu'il dit, il paroît crier de toute ses for-  
ces & rien de plus. Il est sûr que la mu-  
sique vocale ne fait que du bruit si les

## 186 MERCURE DE FRANCE.

paroles ne percent pas au travers des sons de la voix ; c'est à l'articulation seule qu'appartient le droit de les faire entendre. J'ose dire que cette partie si essentielle est totalement négligée ; que pour un sujet qui articule bien , il y en a mille autres qui noient les paroles dans le chant. Ce défaut provient des mauvais principes des maîtres , qui moins instruits de la langue que de la musique , ignorent le talent de bien articuler , & par conséquent d'en donner les moyens. Un compositeur avant l'exécution de son ouvrage , ne sauroit trop recommander aux sujets d'articuler chaque morceau en conséquence de ce qu'il est plus ou moins compliqué de parties. Il est vrai que la façon de composer contribue à rendre les paroles distinctes , en ne précipitant point les syllabes longues par des notes trop vives , & en ne mettant d'accompagnemens que la dose qu'il faut.



## A V I S.

## I.

*Nouvel Etablissement d'Education pour  
les jeunes Demoiselles.*

La Dlle Roux , fille majeure d'un homme recommandable à tous égards , laquelle a reçu une fort bonne éducation , tant pour les talens & les mœurs que pour la religion , se propose de consacrer ses veilles aux pénibles soins de l'éducation des jeunes Demoiselles de six à douze ans , & de se faire aider dans cette honorable fonction , par plusieurs de ses sœurs , également instruites , (elles sont au nombre de dix en tout , ) elle attend , avant de se livrer aux dépenses qu'un pareil projet exige , d'être assurée d'un certain nombre d'élèves de distinction.

Les personnes qui voudront prendre des informations plus particulieres du plan de la Dlle Roux s'adresseront à elle ; on la trouvera chez M. son Père , rue St Benoît , à côté de la porte de l'abbaye St Germain , où est un sellier ; elle les instruira sur la dépense comme sur les autres objets relatifs à son établissement.

La Dlle Roux se propose , avant toute chose , d'instruire les jeunes Demoiselles dans les principes & les maximes de la Religion Chrétienne ; elle donnera à ses élèves les soins les plus tendres comme les plus assidus , pour leur inspirer de la douceur dans le caractère , & cette amenité bienfai-

## 188 MERCURE DE FRANCE.

sante qui distingue les ames honnêtes , & les élève au-dessus de leur rang.

On leur enseignera toute sorte de petits ouvrages aussi utiles qu'agréables , & analogues à leur état.

Elle procurera les maîtres les plus habiles & les mieux famés de Paris , pour leur enseigner les arts & les talens , suivant le goût de MM. les Parens.

Elle annonce que la table sera bien servie , & ne manquera pas de ces petites douceurs qu'il ne convient pas de faire désirer.

La maison de la Dlle Roux sera dans un lieu assez élevé pour y respirer un bon air ; la plus grande propreté y regnera , & il y aura un domestique aussi bien choisi que composé. Elle sera chargée du blanchissage. MM. les Parens fourniront à leurs Demoiselles un trousseau , un lit complet , une armoire ou commode.

La Demoiselle Roux ose se flatter de mériter la confiance des pères & mères qui voudront bien lui remettre leurs enfans , & que ce précieux dépôt ne sortira de ses mains que pour faire leur satisfaction.

La rétribution annuelle sera de 1200 liv. ; on donnera ensuite 600 liv. pour les maîtres des arts , & talens ; le tout payable par quartier & d'avances suivant l'usage.

Elle est autorisée en outre par MM. les Supérieurs , & elle est même en possession de l'estime de plusieurs personnes de probité & d'un haut rang , qui auront la bonté d'en rendre de bons témoignages.

J U I L L E T. 1771. 189

I I I.

Audet, Maître ès-Arts en l'Université de Paris ; ci-devant Professeur de Belles-Lettres au Collège de Châlons-sur-Marne, & membre de l'Académie de cette Ville, donne avis qu'il vient de succéder à celui qui tenoit la Pension à Pantin, près Paris, & qu'il s'applique à rassembler les Maîtres les plus instruits, soit pour la Langue Latine, la Géographie, l'Histoire, & la partie des études, soit pour former les enfans à la lecture, à l'écriture & aux nombres : la propreté, la discipline & l'ordre, tout ce qui est nécessaire à la bonne éducation, sera également cultivé. Le prix de la Pension, qui est située en un endroit riant, salubre & favorable, sera déterminé par l'espèce d'éducation qu'on voudra donner aux jeunes gens. Il y a séparément, Maître en fait d'armes & Maître de danse, pour ceux qui le desirent.

*On s'adressera sur le lieu, à lui-même. Et à Paris, à M. Marye, Procureur au Châtelet, rue S. André des-Arts.*

I I I.

*Pâte Royale.*

Le Sr Arnould, marchand parfumeur du Roi, rue Traversière, au coin de celle du Hazard, près la fontaine de Richelieu à Paris, continue de faire & vendre de mieux en mieux la Pâte Royale, si connue depuis bien des années pour blanchir & adoucir les mains, en ôte les taches, comme rougeurs, boutons, engelures; elle est d'une odeur très-agréable & d'une qualité à pouvoir être tran-

## 190 MERCURE DE FRANCE:

portée dans les lieux les plus éloignés ; c'est pour cela que l'on lui donne le titre de Sans Egale.

Il y a des pots doubles de 8 liv. les ordinaires, 4 liv. Lorsqu'on les rapporte vuides, ceux de 8 alors sont à sept, & de 4 à 3 liv. 10 sols.

Il vend aussi toutes sortes de poudres, pomma-des & eaux de senteurs, sur-tout celle de Jouvan-cc très-agréable pour la peau.

Elle est très-bonne pour détruire les boutons ; rougeurs & cuissens,

### I V.

*Pastilles pour faire de l'orgeat, de la li-monade & des bavaroises sur le champ, à l'eau ou au lait.*

Rien de plus commode que d'avoir à sa portée le moyen de se procurer une boisson fraîche, agréa-ble & salulaire, c'est ce que le Sr Ravoisé, mar-chand confiseur, rue des Lombards, au Fidèle Berger, offre au Public.

Il a perfectionné & débite avec succès des pas-tilles pour faire de l'orgeat & de la limonade, & aussi pour faire des bavaroises à l'eau ou au lait ; une de ces pastilles suffit pour une carafe ou un grand verre. Elles s'écrasent & fondent facilement dans l'eau ; on peut les transporter & conserver dans des boîtes qui sont de trois liv. & 36 l. mar-quées de l'enseigne du Fidèle Berger.

C'est chez lui que l'on trouve l'excellent syrop de vinaigre rafraîchissant.

Il a en tout tems de la gélée d'orange de Portugal ; cette confiture est apéritive, ainsi que des pâtes de pomme du même endroit, en petite boîte de 2 liv. 8 s.

## V.

Le Sr Rissolan, marchand épicier-droguiste & distillateur, ancien élève de l'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu de Paris, demeurant rue de Bussi en face de la rue Mazarine, débite avec succès le syrop de guimauve & capillaire à 15 sols ; le syrop d'orgeat, 16 sols ; de limon, 18 sols ; de groseille & de vinaigre framboisé à 24 sols le rouleau. Il vend le véritable syrop de calbasse. Il tient magasin de toutes sortes de liqueurs depuis 24 sols jusqu'à 4 liv. la pinte. Il est connu pour le vrai délice des Dames & la crème d'ananas. Il a reçu des liqueurs de l'Isle de Corse. Il vend le véritable élixir de Garrus & l'eau de Cologne. Il fabrique le chocolat de santé & à la vanille ; on en trouve chez lui depuis 30 s. la livre jusqu'à 4 liv.

Connu depuis long-tems pour les liqueurs, il fait venir des eaux-de-vie de toute espèce & de toute qualité.

Le prix actuel des eaux-de-vie est de  
1 liv. 4 s. la bouteille d'eau-de-vie ordinaire.

1 liv. 10 s. l'eau-de-vie vieille.

1 liv. 16 s. l'eau-de-vie double nouvelle.

2 liv. l'eau-de-vie vieille.

Esprit de vin ordinaire 50 s. la pinte.

Esprit de vin double, 3 liv.

Il tient de l'esprit de lavande.

Eau vulnérable double & simple.

Eau de melisse des Carmes & Eau de la Reine d'Hongrie.

**V I.**

Le Sr Obry , marchand épicier - droguiste , rue Dauphine , au magasin d'Angleterre , vis-à-vis la botte d'or , continue de debiter avec succès différens remèdes qu'il tire des chymistes Anglois, très-approuvés de M. le Doyen de la Faculté de Médecine & avec permission de M. le Lieutenant-Général de Police.

**S Ç A V O I R ;**

Le taffetas d'Angleterre noir & blanc pour les blessures & brûlures , à 20 sols la pièce.

Les emplâtres écossaises pour guérir & déraciner toute sorte de cors , à 30 sols la boîte.

Les teintures pour blanchir & guérir les dents , à 24 s. la bouteille.

Des brosses pour l'usage de ces teintures , à 12 sols la pièce.

L'essence volatile d'ambre gris pour les maux de tête , à 40 s. le flacon.

L'éllixir de Stoughton pour guérir toute sorte de fièvres & maux d'estomach , à 24 s. la bouteille.

L'eau de perle du Sieur Dubois pour blanchir la peau , à 40 s. la bouteille.

Les tablettes d'Archebald pour le rhume à 24 sols la boîte.

Véritable eau de Cologne , à 36 sols la bouteille.

Il vend aussi le véritable éllixir de Garrus , si connu pour ses rares vertus. Les bouteilles sont de 3 , 6 & 12 liv.

**BIENFAISANCE.**

## BIENFAISANCE.

*A Lisbonne, le 12 Mars 1771.*

Le Navire le Comte de Nalivos, de la Rochelle, capitaine Cadou, faisant route pour St Domingue, où il transporte de l'artillerie & des recrues pour la légion qui porte le nom de cette isle, ayant été entièrement démâté le 17 Février par une tempête affreuse, qui a failli à le faire périr avec tout son monde au nombre de plus de deux cent personnes, a relâché dans ce port, où en entrant le premier du présent mois il a couru un nouveau danger éminent de périr corps & bien, contre les *Caxopos*, (1) où il auroit été brisé en mille pièces, sans la présence d'esprit, le sang froid, le courage, la vigilance & la capacité de M. du Montet, commandant les 156 hommes de recrues qui étoient à bord de ce bâtiment. Cet officier a rendu dans cette occasion, comme dans celle du 17 Février, les plus grands services par sa fermeté, sa prudence & son activité; tous les passagers & l'équipage lui donnent ici les plus grands éloges, en l'appelant leur libérateur. Lorsqu'ils furent sortis du péril, ils s'empresserent à l'envi à le remercier, & tous fendoient en larmes en l'embrassant.

M. du Montet, sensible au bonheur d'avoir sauvé la vie à tant de monde, étoit en même-tems

---

(1) Les *Caxopos* sont des rochers à fleur-d'eau à l'entrée de la barre de Lisbonne.

## 194 MERCURE DE FRANCE.

accablé de douleur à la vue de la perte de trois soldats qui, s'étant glissés derrière le navire dans le canot avec sept autres camarades, allèrent tomber parmi les brisans de la côte, où le canot fut dans l'instant bouleversé, & où ces trois malheureux périrent; spectacle d'autant plus effrayant, que, dans ce terrible instant, chacun s'attendoit au même sort. Ce brave officier a souvent donné des marques d'un courage & d'une intrépidité rares. C'est lui qui sauva, en 1767, une frégate du Roi sur laquelle le feu du Ciel tomba au moment de son entrée le 12 Septembre, dans le port de la Havane. Les nouvelles publiques de ce tems-là, en rendant compte de ses services, lui donnerent de justes éloges auxquels il vient d'ajouter de nouveaux titres.

En attendant que ce bâtiment soit remis en état de reprendre la mer & de suivre sa destination, M. le Marquis de Clermont-d'Amboise, ministre plénipotentiaire de France à Lisbonne, a fait entreposer cette troupe avec ses officiers dans la maison de l'Eglise royale de St Louis, & connoissant la capacité, le zèle & l'attachement de M. l'Abbé Garnier pour le service du Roi, il a chargé cet ecclésiastique, qui est principal chapelain & aumônier de cette Eglise & de la Nation Française, de fournir tout ce qui est nécessaire à la subsistance & à l'entretien de cette troupe.

---

## NOUVELLES POLITIQUES.

*De Petersbourg, le 14 Mai 1771.*

**O**n reçoit toujours de Moscou des nouvelles favorables; mais Sa Majesté Impériale, pour tran-

quilliser entierement les habitans de cette capitale & les étrangers qui s'y trouvent, ne néglige aucune des précautions qu'Elle a prises dès les commencemens de la maladie qui s'étoit manifestée à Moscou. Cette maladie étoit une fièvre maligne épidémique, & non la peste, comme le bruit s'en étoit d'abord répandu.

On fait monter à plus de deux millions de roubles les dommages causés à Riga par les inondations. Il a péri trois cens personnes dans les faubourgs de cette ville : on ignore encore le nombre de ceux qui sont morts dans les campagnes.

*De Warsovie, le 22 Mai 1771.*

On a reçu ici, le 18 de ce mois, de Petersbourg, une déclaration qui annonce les dispositions les plus désirables, de la part de l'Impératrice de Russie. Cette Princesse y témoigne qu'elle est vivement touchée des maux qui affligent la République, & promet de faire encore une fois les plus grands efforts pour y rétablir la tranquillité. Sa Majesté Impériale propose huit articles, au moyen desquels on pourra parvenir à ce but, & invite toute la Nation Polonoise, en général, à y concourir. Cette déclaration porte aussi que tous les officiers généraux & tous les commandans Russes ont reçu des ordres positifs, signés de la main de l'Impératrice pour cesser tout acte d'hostilité. On se dispose à rendre cette déclaration publique, & en conséquence on en fait des traductions françoises & polonoises. On dit que la Cour de Berlin en va faire incessamment paroître une, relativement au même objet.

Suivant les relations venues de Petersbourg, le général-major Weisman ayant passé une seconde

## 196 MERCURE DE FRANCE.

fois le Danube, a battu & dispersé, près d'Isaccia, un corps de six mille Turcs, &, après cette expédition, il est retourné à Ismailow.

*De Copenhague, le 30 Mai 1771.*

Le Roi vient de fonder une maison, dans laquelle on élèvera les enfans de soldats, que leurs peres ne pourront pas nourrir : on les emploiera aux travaux de la campagne jusqu'à l'âge de 25 ans, &, après ce tems, ils seront libres. Les soldats qui pourront élever leurs enfans recevront une augmentation de paie d'un schelin par jour, à condition que, lorsque ces enfans seront en âge de porter les armes, ils entreront au service : quant aux filles, elles seront employées dans les fabriques royales.

*De Naples, le 25 Mai 1771.*

L'éruption du Vésuve est presque entièrement cessée, & la lave n'a pas causé autant de dommage qu'on avoit lieu de le craindre, d'après la direction qu'elle avoit prise.

*De Venise, le 12 Mai 1771.*

On mande de Constantinople que le Grand Visir a reçu ordre de rester tranquille dans son camp, & de ne faire aucune entreprise jusqu'à ce qu'on lui ait envoyé de nouvelles instructions.

*De Francfort, le 8 Juin 1771.*

Le bureau de commerce de Copenhague a exécuté le projet qu'il avoit formé d'inoculer aux bestiaux une maladie contagieuse qui en fait périr un grand nombre tous les ans. Cette expérience fut faite, l'automne dernier, avec le plus grand succès, sur cent vaches, dans la petite île de Wording-Bourg, sous l'inspection du Sr Oeders. Pour

J U I L L E T. 1771. 197

Sur l'efficacité de cette pratique, il a été  
résolu d'en faire de nouveaux essais, cette année.

*De Londres, le 11 Juin 1771.*

Le 10, la Cour reçut du Sr Murray, ambassadeur du Roi à la Porte, des dépêches par lesquelles on apprend que tout y est dans les dispositions les plus favorables, & annonce une réconciliation prochaine entre cet Empire & celui de Russie.

La Compagnie des Indes qui, en 1740, n'avoit que cinquante-cinq navires employés au commerce de l'Inde & de la Chine, en a actuellement quatre-vingt-sept, de six, sept & huit cents tonneaux. Cette Compagnie a aussi dans l'Inde vingt-sept vaisseaux de guerre, commandés par des capitaines Européens & montés par des soldats & des matelots Asiatiques.

*De Turin, le 25 Avril 1771.*

Le 8 de ce mois, les fêtes ordonnées pour le mariage de Madame Marie-Josèphe-Louise de Savoie avec Mgr le Comte de Provence, commencerent par une représentation de la pastorale d'*Iffé*, donnée sur le théâtre de la Cour, lequel étoit illuminé avec autant de goût que de magnificence. Le 9, il y eut opéra sans illumination. Le lendemain, le baron de Choiseul, ambassadeur extraordinaire de France, se rendit à l'hôtel du marquis d'Ormea, gouverneur de Turin, hôtel que le Roi lui avoit destiné & dans lequel il devoit être servi, pendant trois jours, par les officiers de bouche de sa Majesté. A 10 h. du matin, le maréchal comte de la Roque, chev. de l'Ordre de l'Annonciade, accompagné du ch. de Pioz, introducteur des ambassadeurs, & du ch. Castellamy, sous-introducteur, vint prendre l'ambassadeur, dont le cortège étoit

I iij

brillant & nombreux , & se rendit avec lui au palais du Roi. A l'arrivée de l'ambassadeur, la garde prit les armes , le tambour rappela & les officiers saluerent. Il fut reçu , au bas de l'escalier , par le comte de Roaro , premier gentilhomme de la chambre , faisant les fonctions de grand - maître des cérémonies. Le comte de la Trinité , chevalier de l'Annonciade & grand-maître de la maison de Sa Majesté , le reçut dans la salle des gardes-du-corps rangés en haie & ayant leurs officiers à leur tête , & le conduisit à l'audience du Roi qui l'attendait sur son trône , assis & couvert , les Princes de la Famille Royale debout derrière lui , & les grands officiers, les chevaliers de l'Ordre & les ministres d'état , rangés des deux côtés. Dès que l'ambassadeur de France entra , le Roi le salua de son chapeau & lui ordonna de se couvrir : les Princes & les Grands se couvrirent aussi. Alors l'ambassadeur fit au Roi , au nom du Roi son maître , demande de Madame la Princesse Marie-Joseph-Louise , petite-fille de Sa Majesté , à qui il remit ses lettres de créances & une lettre de Mgr le Comte de Provence. Sa Majesté lui répondit dans les termes les plus tendres & le congédia. L'ambassadeur passa ensuite à l'audience du Duc de Savoie & successivement à celle de Madame la Duchesse de Savoie ; il remit à Madame la Princesse Marie-Joseph-Louise , qui étoit auprès d'elle , une lettre & le portrait de Mgr le Comte de Provence , & revint à son hôtel. A quatre heures après-midi , l'ambassadeur partit avec le même cortège qu'il avoit eu le matin , pour se rendre aux audiences du Prince de Piémont & du Duc de Chablais , & remit au Prince de Piémont une lettre de Mgr le Comte de Provence qui le prioit de le représenter à la cé-

l'érection de son mariage. A sept heures, il y eut grand appartement à la Cour.

Le 11, l'Ambassadeur de France fut conduit, avec le même appareil que la veille, aux audiences des Princesses sœurs de Madame Marie-Josephe-Louise, & à celles de Mesdames de Savoie, leurs tantes.

Le 12, l'ambassadeur se retira en son hôtel ordinaire, après avoir fait, au nom du Roi son maître, des présent aux différens officiers de Sa Majesté, qui l'avoient fait servir.

Le 13, il donna à toute la Noblesse un bal paré; le Duc de Savoie, le Prince de Piémont & le Duc de Chablais lui firent l'honneur d'y assister.

Le 14, il y eut opéra aux deux théâtres.

Le 15, il y eut opéra & illuminations au petit théâtre. Le Prince de Carignan donna à toute la Noblesse un bal, auquel les Princes assistèrent.

Le 16, le contrat de mariage fut signé, & il y eut opéra & illumination au grand théâtre.

Le 17, l'ambassadeur de France donna un bal masqué à toute la ville. Les rafraichissemens de toute espèce y furent prodigués. Une table de trois cens couverts fut renouvelée plusieurs fois dans la nuit. Vers les onze heures, les Princes de la Famille Royale vinrent voir cette fête dont ils admirèrent l'éclat & la magnificence.

Le 21, vers les cinq heures & demie du soir, le comte de la Roque & l'introduit des ambassadeurs vinrent prendre le baron de Choiseul pour le conduire à la célébration du mariage. A six heures, le Roi & la Famille Royale se rendirent à la chapelle du St Suaire. Le cardinal des Lances, grand aumônier du Roi, après avoir adressé un

discours très-pathétique à Mgr le Comte de Provence, représenté par le Prince de Piémont, & à Madame la Princesse Marie-Josèphe-Louise, leur donna la Bénédiction nuptiale. Après la cérémonie, le Roi fit présent à l'ambassadeur de son portrait enrichi de superbes diamans.

L'ambassadeur de France avoit fait construire, aux quatre coins de la place Saint-Charles, quatre jolies maisons chinoises, où des bateleurs de toute espèce amusoient le peuple. Au milieu de la place s'élevoit un monument d'architecture représentant le temple de l'Hymen. On avoit préparé dans ce temple un feu d'artifice qui fut tiré à 8 heures du soir. Immédiatement après le bouquet, le pourtour de la place, garni d'ifs, les maisons chinoises, l'édifice du feu & la façade du palais de Carnil furent magnifiquement illuminés, & cette journée finit par un bal masqué que l'ambassadeur donna chez lui.

Immédiatement après la célébration du mariage, le Sr de Ste-Croix, cap. de cavalerie, faisant les fonctions de secrétaire de l'ambassade de France, partit de Turin pour en porter la nouvelle à Versailles.

*De Lyon, le 3 Mai 1771.*

Madame la Comtesse de Provence est arrivée, le 3 de ce mois, vers les six heures du soir, à un quart de lieue de Lyon & a mis pied à terre dans une maison où les carosses du Roi l'attendoient & où s'étoit rendu le Sr de Fleisselles, intendant de cette généralité, lequel eut l'honneur de lui être présenté. Cette Princesse monta ensuite dans les carosses du Roi, & se mit en marche, précédée d'environ dix brigades de maréchaussée & de la compagnie du Prévôt des Monnoies. Madame la

Comtesse de Provence arriva vers les sept heures à la porte de la ville, où le Consulat eut l'honneur de la complimenter ; elle fit ensuite une entrée qui fut annoncée par plusieurs décharges d'artillerie. Cette Princesse traversa la ville au milieu de quatre mille hommes de la milice bourgeoise, tous en uniforme, & dont les officiers avoient des justaucorps brodés en or, d'une compagnie d'invalides, d'une compagnie franche du régiment Lyonnais, de celle de l'Arquebuse & du Guet ; toutes ces troupes bordoient la haie depuis l'entrée du fauxbourg de la Guillotière, du côté du Dauphiné, jusqu'au palais archiépiscopal, où l'archevêque de la ville eut l'honneur de la recevoir ; le Sieur de Fleisselles, qui avoit précédé de quelques momens l'arrivée de cette Princesse à l'archevêché, se trouva à la descente de son carrosse. L'intendante & la prévôte des marchands, qui s'étoient également rendues au palais archiépiscopal, eurent l'honneur de lui être nommées, ainsi que plusieurs Dames de la Noblesse. A neuf heures, le Consulat fit exécuter, avec le plus grand succès, un feu d'artifice qui avoit été disposé sur un très bel édifice représentant le temple de l'Hymen, construit sur des bateaux, sur la rivière de Saône, en face du palais de l'archevêque ; toutes les rues furent illuminées.

Le 4, Madame la Comtesse de Provence entendit la messe, pendant laquelle on exécuta plusieurs motets : elle reçut ensuite les Comtes de St Jean de Lyon, le conseil supérieur, le bureau des finances & l'académie des sciences, qui eurent l'honneur de la complimenter. Elle se rendit, vers les six heures, à la comédie, où elle vit jouer *les Fausse Infidélités*, *la Chasse d'Henri IV* & *le*

*Sonnambule.* Au retour du spectacle, cette Princesse trouva toutes les rues illuminées, ainsi que le bâtiment de la comédie, l'hôtel de l'intendance & l'hôtel-de-ville.

Le 1, Madame la Comtesse de Provence se rendit à l'église métropolitaine & fut reçue à la porte par tout le chapitre, à la tête duquel étoit l'archevêque qui eut l'honneur de la complimenter; Elle entendit ensuite la grand'messe qui fut célébrée par ce prélat. L'après-midi, vers les quatre heures, on lui donna le spectacle d'une joûte & d'un jeu de bague sur la rivière de Saône, vis-à-vis de l'archevêché; à cinq heures, elle alla voir la magnifique bibliothèque publique; elle rentra ensuite à l'archevêché, où l'on exécuta un concert. Vers les neuf heures, l'édifice de l'artifice construit sur les bateaux fut illuminé: dans le même moment, il parut une flotte de petits bateaux pareillement illuminés de petites lanternes de différentes couleurs, & ceux qui montoient chacun de ces bateaux, tiroient diverses pièces d'artifice: un superbe bouquet termina ce spectacle. Madame la Comtesse de Provence soupa ensuite à son grand couvert, où tout le monde fut admis à la fois: toutes les rues étoient illuminées, & on entendoit de toutes parts des cris de *vive le Roi, vive Madame la Comtesse de Provence.*

Le 2, cette Princesse entendit la messe & partit de Lyon à onze heures: elle traversa la ville au milieu des mêmes troupes qu'elle avoit trouvées à son entrée dans la ville & aux acclamations redoublées du peuple.

Madame la Comtesse de Provence arriva à Roanne à sept heures du soir, au bruit de plusieurs décharges d'artillerie; les officiers municipaux en-

rent l'honneur de la complimenter avant son entrée dans la ville : un détachement de grenadiers & de dragons de la Légion de Flandre la conduisit jusqu'à l'hôtel qui lui avoit été préparé, & où elle trouva le Sr & la Dame de Fleffelles qui l'y avoient précédée ; peu de momens après, elle y reçut les officiers du bailliage & de l'élection qui eurent l'honneur de la complimenter. On exécuta ensuite un divertissement en musique qui fut suivi d'un feu d'artifice & d'une illumination que le Sieur de Fleffelles avoit fait disposer : toutes les rues de la ville furent illuminées. Le 7, Madame la Comtesse de Provence entendit la messe & partit, vers les onze heures, pour se rendre à Moulins en Bourbonnois.

Dès le jour où le Duc de Saint-Megrin, la Dame d'Honneur & la Dame d'Atours arrivèrent à Lyon pour aller au Pont de Beauvoisin recevoir Madame la Comtesse de Provence, & pendant le séjour que cette Princesse a fait en cette ville, le Sr & la Dame de Fleffelles ont eu, matin & soir, une table considérable ; & en ont tenu, à Roanne une pareille, à laquelle se sont trouvés les Officiers du détachement de la Légion de Flandre & d'autres personnes de considération.

*De Moulins, le 16 Mai 1771.*

Madame la Comtesse de Provence est arrivée en cette ville, le 7 de ce mois, vers les sept heures & demie du soir. Elle a trouvé, sur son passage, toutes les rues illuminées, ainsi que trois cours plantés de deux rangs d'arbres, lesquels étoient éclairés par des lustres, des pyramides & des girandoles chargées de lampions. Les intervalles des arbres étoient ornés de guirlandes. L'hôtel de l'in-

tendance , où la Princesse a logé , & qui se trouve au milieu de ces trois cours , étoit aussi illuminé. Le Sr Depont , intendant de la province , avoit fait préparer , en face de cet hôtel , un feu d'artifice qui a été exécuté avec le plus grand succès , par le Sr de Bray , artificier du Roi , & dont Madame la Comtesse de Provence a paru satisfaite. Le régiment de la Reine , cavalerie , ayant à sa tête le marquis de Poyanne , commandant de la Province , & le chevalier du Barry , colonel de ce régiment , étoit allé au-devant de cette Princesse : elle a été reçue , au bas de l'escalier de l'intendance , par la Dame Depont , qui a eu l'honneur de lui être nommée , ainsi que les personnes de distinction de cette ville.

*De Nevers , le 16 Mai 1771.*

Madame la Comtesse de Provence est arrivée en cette ville , le 8 de ce mois , vers les six heures du soir. Elle est descendue à l'évêché & delà elle s'est transportée au château du duc de Nivernois , où le Sieur Depont , intendant de la province , avoit fait disposer un théâtre , sur lequel des acteurs de la comédie italienne de Paris ont représenté un prologue , mêlé d'ariettes & analogue à la circonstance , ainsi que deux opéra-comiques dont chacun étoit terminé par des couplets relatifs à cette fête. La Princesse , en retournant à l'évêché , a trouvé toutes les rues illuminées ; en face du château & au milieu de la place , il y avoit une illumination composée de différentes arcades , dans l'intervalle desquelles on avoit placé des lustres & des pyramides de lampions ; mais un orage en a empêché l'effet , ainsi que celui de l'illumination des maisons qui bordent cette place. Le Sr & la Dame Depont ont eu l'honneur d'accompagner

J U I L L E T. 1771. 205

Madame la Comtesse de Provence à Neucas , & le Sieur Depont , qui étoit allé au devant de la Princesse à Roanne , a eu celui de prendre congé d'elle à la Charité.

*De Versailles , le 22 Mai 1771.*

Le 20 Mai , le Roi , accompagné de la Famille Royale , se rendit dans le salon qui avoit été préparé pour le bal paré , sur le théâtre de la salle de spectacle. Cette magnifique salle avoit été disposée pour cet objet par les ordres du duc de Duras , premier gentilhomme de la chambre du Roi en exercice , sous la conduite du Sieur Papillon de la Ferté , intendant des menus plaisirs de Sa Majesté. La Cour fut très-nombreuse & très-brillante. Mgr le Comte de Provence & Madame la Comtesse de Provence ouvrirent le bal.

A l'arrivée de Madame la Comtesse de Provence à Choisy , le 13 , Mgr le Dauphin , Madame la Dauphine & Mesdames firent chacun un présent à cette Princesse , ainsi que Mgr le Comte d'Artois , Madame & Madame Elisabeth , qui s'y étoient rendues l'après-midi pour l'y recevoir.

On donnera ici la description du feu d'artifice qui a été tiré , le 15 , à l'occasion du mariage de Mgr le Comte de Provence.

Ce même jour , le Roi , accompagné de la Famille Royale , passa dans sa grande galerie , où Sa Majesté tint appartement. Le signal ayant été donné par le Roi , à l'entrée de la nuit , le feu d'artifice commença par un bruit de guerre qui accompagnoit une grande quantité de fusées d'honneur & de bombettes lumineuses. A la tête des deux bassins du parterre d'eau , étoient cinq grandes pièces pirrhyques , dont les feux variés tiraient

## 206 MERCURE DE FRANCE.

successivement sept formes différentes ; elles furent suivies de deux cens fusées de table & de cent bombettes lumineuses : pendant ce tems-là on débarassa les pièces exécutées pour laisser voir une vaste décoration de 120 pieds de face sur cinquante pieds de hauteur , composée de différens feux de couleur qui , changeant alternativement sur un fond de cascades & au milieu d'un feu d'air prodigieux , combiné pour le soutenir , formoient un spectacle agréable & nouveau. Aussi-tôt après , parut un rideau de feu , de trois cens pieds de face , qui , après avoir changé six fois de formes , se termina par une mosaïque brillante garnie de rosettes qui servoient de disques à autant de soleils fixes. Ce coup de feu fini , on vit paroître à l'instant neuf grandes pièces géométriques , composées de trois globes & quatre sphères , ainsi que de deux girandoles , d'où partit un feu figuré ; après plusieurs révolutions , les trois globes s'ouvrirent & laissèrent voir le portrait du Roi & ceux de Mgr le Dauphin , de Madame la Dauphine , de Mgr le Comte de Provence & de Madame la Comtesse de Provence , entourés de deux cercles d'étoiles fixes brillantes , & , au centre , de grands soleils : à ce spectacle imprévu , le peuple fit retentir l'air d'applaudissemens & de cris redoublés de *vive le Roi*. L'ouverture des globes fut annoncée par un grand bruit de guerre & par des bombettes lumineuses , couronnée par une volée de cent bombes & terminée par une vaste guirlande de cent toises de face , qui garnit l'air & couvrit le jardin d'un artifice immense. Le Roi a daigné témoigner combien il étoit satisfait de la brillante exécution de ce feu , dont la réussite fait honneur aux talens & à l'intelligence des Srs Torrè , Morel & Séguin. Malgré la grande quantité d'artifice , & le service conti-

nuel des pièces pirrhyques qu'il a fallu desservir pour faire place à celles qui succédoient, il n'y a eu ni trouble ni confusion, & tout s'est passé dans le plus grand ordre, par l'effet des précautions qui avoient été prises. Le feu étant tiré, la terrasse fut débarrassée en un instant de toute la charpente, & de la construction du feu d'artifice pour faire place à une brillante illumination. Les descentes & les parterres de *Latone*, & ceux du nord & du midi étoient entourés de grands portiques & de pyramides de formes différentes, dont toutes les parties étoient exactement dessinées par les lumières. Le milieu des parterres étoit garni d'ifs isolés, placés aux angles des platebandes, & sur le haut des deux bassins des parterres d'eau, étoient deux ifs de fer isolés, de cinquante pieds de hauteur, garnis chacun de deux mille lumières, qui jettoient un éclat que l'œil pouvoit à peine soutenir. Au bas des deux mays, ornés de couronnes & de guirlandes de fleurs, étoient des gradins garnis de musiciens. Cette fête, ordonnée par le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre du Roi en exercice, a été dirigée par le Sr Papillon de la Ferté, intendant & contrôleur-général de l'argenterie, menus plaisirs & affaires de la chambre du Roi, trésorier-général de la maison de Mgr le Comte de Provence, intendant & contrôleur-général de ses menus plaisirs, de sa chambre, écuries & garde-meuble; conduite & exécutée par le Sieur Girault, contrôleur des menus plaisirs du Roi.

Les hôtels des Princes & des Seigneurs de la Cour étoient éclairés par un nombre prodigieux de lampions, & les différens quartiers de la ville ont été illuminés.

## P R É S E N T A T I O N S.

L'Abbé de la Ville, premier Commis des Affaires Etrangères, & l'un des Quarante de l'Académie Française, ayant été nommé par le Roi lecteur de Mgr le Dauphin & secrétaire de son cabinet, il a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté en cette qualité, le 25 Mai, & de lui en faire ses très humbles remerciemens.

Les Députés des Etats d'Artois eurent, le 25 Mai, une audience du Roi, à qui ils furent présentés par le Marquis de Levis, gouverneur de la province, lieutenant-général des armées de Sa Majesté & capitaine des gardes de Mgr le Comte de Provence, & par le marquis de Monteynard, secrétaire d'état au département de la guerre.

La Marquise d'Usson a obtenu la survivance de la place de Dame de Madame, dont est pourvue la Marquise de Bonnac, & a eu l'honneur d'en faire, le 26 Mai, ses très-humbles remerciemens au Roi, à qui elle a été présentée par Madame.

La Marquise de Clermont-Gallerande a eu l'honneur d'être présentée, ces jours derniers, à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, par la Duchesse de Brancas.

## N O M I N A T I O N S.

Le Roi vient de nommer grand-croix de l'ordre royal & militaire de St Louis le marquis de Luzeac, lieutenant-général de ses armées, commandant des grenadiers à cheval.

Sa Majesté a nommé aussi commandeur de l'ordre royal & militaire de St Louis, le marquis du Sauzay, maréchal de camp, major du régiment des Gardes-Françoises.

La Comtesse de Montbarrey, Dame de Madame Adelaïde, ayant demandé la permission de se retirer, le Roi a disposé de cette place en faveur de la marquise de Flamarens, qui a eu l'honneur d'en faire ses remerciemens à Sa Majesté & à Madame Adelaïde.

Le Roi vient de nommer ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, le duc d'Aiguillon, qui a eu l'honneur de faire à cette occasion, ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Roi vient de nommer intendant de ses finances le Sr Foullon, intendant de la guerre, secrétaire - greffier & grand'croix de l'ordre royal & militaire de St Louis.

### M A R I A G E.

Le 29 Mai, le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Monestrol d'Albouy, capitaine de Dragons dans la Légion Corse, avec Dlle Mallard.

### N A I S S A N C E.

Le 5 Juin, vers les six heures du matin, la Reine d'Angleterre accoucha d'un prince, en son palais, près de St James à Londres. Cet événement fut aussi-tôt annoncé au peuple par une décharge du canon de la tour. Le Roi reçut, à cette occasion, les complimens de la Noblesse & des Ministres Etrangers, & le soir il y eut de grandes réjouissances publiques. La Cour envoya, le même jour, des exprès à Hanovre, à Coppenhague & à Strelitz, pour y annoncer cette heureuse nouvelle. La Reine & le jeune Prince se portent très bien.

## M O R T S.

L'abbé de Courmarvel de Pézé, ancien surintendant du Roi, abbé commendataire des abbayes royales de Notre-Dame de Beaupré, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Beauvais, & de Saint-Jean d'Angely, Ordre de St. Benoît, Diocèse de Saintes, est mort au Château de Montfort près le Mans, âgé de quatre-vingt-onze ans & demi.

François-Gabriel de Scepeaux, vicaire-général de Langres, abbé commendataire de Notre-Dame d'Hambie, Ordre de St Benoît, Diocèse de Coutances, & de St Erienne de Femy, Ordre de St Benoît, Diocèse de Cambray, est mort en cette ville le 25 d'Avril, âgé de cinquante-quatre ans.

L'abbé Desmarest, ancien abbé commendataire de l'abbaye royale de Montebourg, Ordre de St Benoît, Diocèse de Coutances, est mort en cette ville le 25 d'Avril, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Elisabeth-Henriette de Beauverger de Montgon, abbesse de l'abbaye-royale de Notre-Dame de Tusset en Auvergne, Ordre de St Benoît, est morte dans son abbaye le 2 d'Avril, âgée de 76 ans. Elle avoit été nommée à cette abbaye en 1734 ; elle étoit alors coadjutrice de l'abbaye de Chazes.

Le marquis d'Orméa, chevalier de l'Ordre de l'Annonciade, général & commandeur de Turin, y est mort d'une attaque d'apoplexie, dans la soixantième année de son âge. Il étoit fils du marquis d'Orméa, chancelier de robe & d'épée, mort en 1744.

Marie - Marguerite Larcher, épouse de François-Armand Desmontiers, comte de Merinville, maître de camp de cavalerie, gouverneur de la ville & du château de Narbonne & port de la Nouvelle, baron des états généraux de la province de Languedoc, est morte, en cette ville, le 22 Mai.

Charles-François de Riencourt, marquis d'Orival, brigadier des armées du Roi, ancien maître de camp du régiment de la Reine, dragons, est mort en son château d'Orival, le 24 Mai, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge.

Marie Brulart de Silléri, sœur du feu Marquis de Puisieulx, chevalier des ordres du Roi, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, &c. est morte en cette ville, le 31 Mai, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

Marie - Madeleine de Cassan d'Orriac, veuve d'Armand - Joseph le Lievre, chevalier marquis de la Grange & de Fourille, baron d'Huriel, est décédée le 21 Mai 1771, en son hôtel rue de Braque; & a été présentée le 23 dudit mois à St Nicolas-des-Champs sa paroisse, & transférée le même jour aux RR. PP. Feuillans de la rue Saint-Honoré, lieu de la sépulture de la famille le Lievre.

Louis de Bourbon-Condé, Comte de Clermont, Prince du Sang, ci-devant Abbé-Commandataire de l'abbaye royale de St Germain-des-Prez & de celles de Marmoutier, de Bec & Chalis, ci-devant gouverneur de la province de Champagne, & l'un des Quarante de l'Académie Française, est mort à Paris, le 16 Juin, vers les sept heures du

## 212 MERCURE DE FRANCE.

soir, âgé de soixante-deux ans. Ce Prince, universellement regretté, étoit fils de Louis III, Duc de Bourbon-Condé, Prince du Sang, grand-maître de France & gouverneur de la province de Bourgogne, mort le 4 Mars 1710, & de Louise-Françoise de Bourbon légitimé de France, fille du feu Roi, morte le 16 Juin 1743. La Cour a pris le deuil, le samedi 22 de Juin, pour onze jours, à l'occasion de la mort de ce Prince.

Le Comte de Clermont ayant désiré d'être enterré sans cérémonie, son corps fut porté, le 19 de ce mois, à Enguien, pour y être inhumé. Le curé de Ste Marguerite, accompagné de son clergé, se rendit processionnellement à l'hôtel du Prince, où se trouva l'évêque d'Arras qui devoit faire la cérémonie. Après les prières accoutumées, le corps fut descendu de la salle de parade, par douze valets-de-chambre; les quatre coins du poêle étoient portés par quatre gentilshommes. Le cortège du convoi étoit composé de douze suisses du régiment des Gardes, ainsi que des pages, des officiers, des suisses & des valets-de-chambre du Prince, tous à cheval & tenant chacun un flambeau; de deux cens valets de pied, de deux cens pauvres, de cinq carrosses drapés, attelés de six chevaux harnachés & caparaçonnés de noir, & remplis par les écuyers, les gentilshommes & les premiers officiers. Le carrosse à huit chevaux, dans lequel étoit le corps du Prince entouré de ses deux aumôniers, marchoit ensuite, précédé par un carrosse à six chevaux, dans lequel étoit l'évêque d'Arras, accompagné du curé & du vicaire de Ste Marguerite, & du confesseur du Prince, & suivi d'un autre carrosse à huit chevaux, dans lequel étoit le Prince de Condé, accompagné du duc

J U I L L E T. 1771. 213

de Nivernois, du marquis de Chamborant, son premier écuyer, & du comte de Maillé, premier gentilhomme de sa chambre. Lorsque le convoi fut arrivé à Enguien, le corps fut présenté par l'évêque d'Arras & reçu par le supérieur de la maison de l'Oratoire; & il fut inhumé dans le caveau destiné à la sépulture des Princes de la branche de Bourbon-Condé. Le même jour, après le retour du cortège, le cœur du Comte de Clermont fut transporté à l'église de St Louis, rue St Antoine: il fut présenté par l'évêque d'Arras à l'abbé de Ste Geneviève, accompagné de ses religieux, en présence du Prince de Condé, qui étoit accompagné du duc de Nivernois, ainsi que de ses premiers officiers & de ceux du Comte de Clermont; il fut placé dans le dépôt qui renferme les cœurs des Princes de la Maison de Condé.

---

### L O T E R I E S.

Le cent vingt-cinquième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois de Mai, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 59070. Celui de vingt mille livres au N°. 56898, & les deux de dix mille aux numéros 46562 & 55361.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de Juin. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 64, 78, 69, 22, 85. Le prochain tirage se fera le 5 de Juillet.

---

## T A B L E.

|                                                     |              |
|-----------------------------------------------------|--------------|
| <b>P</b> IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5 |              |
| La Prédilection, ode,                               | <i>ibid.</i> |
| Le Chien sauteur, fable,                            | 11           |
| Rosemond & Zoa,                                     | 15           |
| Le Curieux impertinent,                             | 3            |
| Dialogue entre la Mothe & l'abbé Trublet,           | 43           |
| Le Logogryphe, conte,                               | 52           |
| Le petit Cotton,                                    | 57           |
| Eglogue. La Villageoise & le jeune Etran-           |              |
| ger, &c.                                            | 61           |
| Eloge de M. Ansfard de Mouy,                        | 66           |
| Quatrain,                                           | 69           |
| A S. A. S. Mgr le Prince de Condé,                  | <i>ibid.</i> |
| Le Propriétaire & le Fermier, fable,                | 70           |
| Explication des Enigmes & Logogryphes,              | 71           |
| <b>ENIGMES,</b>                                     | <i>ibid.</i> |
| <b>LOGOGYPHES,</b>                                  | 74           |
| <b>NOUVELLES LITTÉRAIRES,</b>                       | 77           |
| Histoire de France, in-12. tom 21 & 22,             | 83           |
| Les Tableaux,                                       | 94           |

# J U L I E T. 1771. 215

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b>Traduction en prose de Catulle; Tibulle &amp;</b>   |     |
| Gallus,                                                | 97  |
| <b>Ma Philosophie,</b>                                 | 106 |
| <b>Histoire de l'Empire Ottoman, in-12. 4 vol.</b>     | 124 |
| <b>Entretiens d'une Ame pénitente avec son</b>         |     |
| Créateur,                                              | 134 |
| <b>Costumes générales d'Artois,</b>                    | 135 |
| <b>Principes contre l'incrédulité,</b>                 | 137 |
| <b>Epoques les plus intéressantes de l'histoire de</b> |     |
| France,                                                | 139 |
| <b>Pièces détachées,</b>                               | 141 |
| <b>Observations sur la physique, &amp;c.</b>           | 142 |
| <b>La fausse Statue,</b>                               | 143 |
| <b>Lettre à l'Auteur du Mercure,</b>                   | 149 |
| <b>SPECTACLES, Opéra,</b>                              | 150 |
| <b>Comédie françoise,</b>                              | 158 |
| <b>Comédie italienne,</b>                              | 159 |
| <b>ACADÉMIES,</b>                                      | 179 |
| <b>Arts, Géographie,</b>                               | 173 |
| <b>Gravure,</b>                                        | 176 |
| <b>Architecture,</b>                                   | 178 |
| <b>Musique,</b>                                        | 179 |
| <b>Lettre à l'Auteur du Mercure,</b>                   | 180 |

## 216 MERCURE DE FRANCE.

|                                          |              |
|------------------------------------------|--------------|
| Anecdotes,                               | 182          |
| Suite des Conseils d'un père à son fils, | 284          |
| Avis,                                    | 187          |
| Bienfaisance,                            | 193          |
| Nouvelles politiques,                    | 194          |
| Présentations,                           | 208          |
| Nominations,                             | <i>ibid.</i> |
| Mariages,                                | 209          |
| Naissances,                              | <i>ibid.</i> |
| Morts,                                   | 210          |
| Loterics,                                | 213          |

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le premier volume du Mercure du mois de Juillet 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 28 Juin 1771.

LOUVEL.

---

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.



MERCUR

DE FRANCI

DÉDIÉ AU R

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LE

JUILLET, 177

SECOND VOLUME

*Mobilitate viget.* VIRGIL



A PARIS

Chez LACOMBE, Libra

Christine, près la rue Da

Avec Approbation & Privi

# MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES  
*JUILLET, 1771.*  
SECOND VOLUME.

---

*Mobilitate viget.* VIRGILE.

---



A PARIS,

Chez L'ACOMBE, Libraire, Rue  
Christine, près la rue Dauphine.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

---

## AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

---

*On trouve aussi chez le même Libraire  
les Journaux suivans.*

- JOURNAL DES SÇAVANS**, in-4° ou in-12, 14 vol.  
par an à Paris. 16 liv.  
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.  
**L'AVANTCOUREUR**, feuille qui paroît le Lundi  
de chaque semaine, & qui donne la notice  
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.  
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-  
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.  
**JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE**, par M. l'Abbé D'A-  
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.  
En Province, port franc par la poste, 14 liv.  
**GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**; il en  
paroît deux feuilles par semaine, port franc  
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS;  
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE  
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.  
**GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS**, dont il  
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit  
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-  
gères, rue de la Jussienne. 36 liv.  
**L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES**, com-  
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-  
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier  
le 1<sup>r</sup>, & le 15 de chaque mois. Franc de  
port à Paris, 30 liv.  
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.  
**EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN** ou Bibliothèque rai-  
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12.  
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.  
En Province, 24 liv.  
**LE SPECTATEUR FRANÇOIS**, 15 cahiers par an,  
à Paris, 9 liv.  
En Province, 12 liv.

---

*Nouveautés chez le même Libraire.*

- HISTOIRE de l'Ordre du St Esprit*, par  
M. de St Foix, le 2<sup>e</sup>. vol. br. 2 l.  
*Les douze Césars* de Suétone, traduits par  
M. de la Harpe, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. brochés 8 l.  
*L'Ecole Dramatique de l'Homme*, in-8<sup>o</sup>.  
broch. 3 l. 10 f.  
*Histoire des Philosophes anciens*, avec leurs  
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.  
*Dict. Lyrique*, 2 vol br. 15 l.  
*Supplément du Dict. Lyrique*, 2 vol. br. 15 l.  
*Tomes III & IVe. du Recueil philosophique*  
*de Bouillon*, in-12. br. 3 l. 12 f.  
*Tome Ve.* 1 l. 16 f.  
*Dictionnaire portatif de commerce*, 1770,  
4 vol. in-8<sup>o</sup>. gr. format rel. 20 l.  
*Essai sur les erreurs & superstitions anciennes*  
*& modernes*, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. br. 4 l.  
*Mémoire sur les Haras*, 1 l. 4 f.  
*Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.  
*Maximes de guerre* du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 f.  
*Système du Monde*, 30 f.  
*Satyres de Juvenal*; par M. Dufaulx,  
in-8<sup>o</sup>. rel. 7 l.

**G R A V U R E S.**

- Sept Estampes de St Gregoire*, d'après Van-  
loo 24 l.  
*Deux grands Paysages*, d'après Diétrici, 12 l.  
*Le Roi de la Fête*, d'après Jordans, 4 l.  
*Le Jugement de Paris*, d'après le Trevi-  
sain, 1 l. 16 f.



M E R C U R E  
D E F R A N C E.  
JUILLET, 1771.

---

PIÈCES FUGITIVES  
EN VERS ET EN PROSE.

---

*PALÉMON, Idylle : Imitation libre de  
l'allemand de M. Gessner.*

QUE la lumière de l'aurore  
A travers ces rosiers brille agréablement !  
Quels doux parfums exhale Flore !  
Que du zéphir le souffle est attrayant !  
Comme l'hirondelle plaintive  
Fair, sur mon toit, retentir ses concerts !  
Comme l'allouette craintive

A üj

## 6    **MERCURE DE FRANCE.**

Chante en s'élevant dans les airs !  
Le retour du soleil rajeunit l'Univers :  
Ces ombrages épais , ces tapis de verdure  
    Ont plus de charmes que jamais ;  
    Combien mes yeux sont satisfaits  
En contemplant l'éclat de la nature !  
    Je semble rajeunir aussi ,  
Tant ce spectacle & m'anime & m'enchanté :  
Salutaire soutien de mon corps affoibli ,  
Ce bâton va guider ma marche chancelante.  
    Je verrai le flambeau du jour  
Dorer de ses rayons la cime des montagnes ;  
    J'admirerai ces fertiles campagnes  
Et ces forêts qui croissent à l'entour.  
  
Quelle grandeur ! quelle magnificence !  
    Que ce qui m'environne est beau !  
Quel coup-d'œil enchanteur ! quel sublime tableau !  
    Tout est la voix de la reconnaissance.  
Les oiseaux dans les airs , les bergers dans les  
    champs  
    Offrent un hymne au Dieu de la nature ;  
Et ces nombreux troupeaux , épars sur la verdure  
Expriment le plaisir par leurs mugissemens.  
Combien de tems, grands Dieux ! combien de tems  
    encore  
Seraï-je le témoin des bienfaits éclatans  
Dont vous m'avez comblé dès ma première au-  
    rore,

Et que j'éprouve aussi dans l'hiver de mes ans :  
 Près de cent fois j'ai vu l'aimable Flore  
 Dans ces climats ramener le printemps :  
 Et quand j'arrête l'œil sur la longueur du tems  
 Écoulé depuis ma naissance ,  
 Quel trouble agite tous mes sens !  
 Ces transports de mon cœur , ces pleurs attendris-  
 sans  
 Que font couler la joie & la reconnaissance ;  
 Sont de foibles remerciemens.  
 Ah ! mes larmes , coulez ; coulez en abondance ;  
 Servez d'hommage à ces Dieux bienfaisans ,  
 Dont j'ai toujours obtenu l'assistance.

Le bonheur a filé la trame de mes jours :  
 Si par fois l'infortune en a troublé le cours ,  
 Tel que l'orage salutaire  
 Qui ranime l'herbe des champs ,  
 Le malheur sur mon toit n'a pas resté long-tems ;  
 Et la tranquillité , de son bras tutélaire ,  
 A repoussé ses traits perçans.  
 Jamais l'affligeante peste  
 N'a fait périr mes troupeaux ;  
 Jamais la grêle funeste  
 N'a ravagé mes enclos.

Avec quels transports d'allégresse  
 Je considérois l'avenir ,  
 Quand mes enfans , ô rendre souvenir !

A iv

## 8 MERCURE DE FRANCE.

Me rendoient dans mes bras careffe pour careffe,  
 En contemplant ces rejetons naissans,  
 Objets de ma tendresse extrême,  
 « Je veux, me disois-je à moi-même,  
 « Je les veux préserver de tous les accidens :  
 « Du Ciel j'obtiendrai l'assistance ;  
 « Il veillera sur leur enfance,  
 « Et saura seconder mes efforts impuissans :  
 « De même qu'une jeune plante  
 « Qui croît & porte au loin ses rameaux fruc-  
 « tueux,  
 « Je les verrai s'élever sous mes yeux,  
 « Et d'une main reconnoissante,  
 « Lorsque les ans blanchiront mes cheveux ;  
 « Ils soutiendront ma vieillesse tremblante.  
 En prononçant ces mots pleins de douceur,  
 Ces mots dictés par la tendresse,  
 Je les serrais contre mon cœur :  
 Ils n'ont point démenti ce présage enchanteur ;  
 Ils sont l'appui de ma vieillesse.  
 Ainsi j'ai vu ces pommiers, ces poiriers  
 Croître à l'entour de ma cabanne ;  
 Ainsi j'ai vu s'élever ce platane  
 Et ces humides ateliers.  
 La plus cruelle de mes peines,  
 Ce fut, ô ma compagne ; ô ma chère Myrta,  
 Quand le ciseau des Parques inhumaines  
 De ton époux te sépara :

Le printems , couronné de roses ,  
Depuis ces funestes instans ,  
A douze fois orné la tombe où tu reposes  
De ses dons odoriférans ;  
Mais le jour , l'heureux jour s'avance ,  
Où , près de toi couché tranquillement ,  
Je jouirai dans le silence  
De l'immortelle récompense  
Que le Ciel équitable accorde à l'innocent.

Je veux que ce beau jour soit un jour d'allégresse :  
Je m'en vais rassembler sous ces ombrages frais  
Tous les gages de ma tendresse ,  
Jusqu'à mon petit-fils dont la langue s'empresse  
A bégayer quelques sons imparfaits.  
Ensuite aux immortels dont la bonté propice  
A toujours béni mes travaux  
Nous offrirons un sacrifice :  
L'autel sera placé vis-à-vis ces berceaux.  
Le cœur rempli d'un saint délire ,  
J'entourerai de fleurs mes cheveux blancs ;  
Ma foible main prendra la lyre ,  
Et j'entonnerai mille chants.  
Ma famille ainsi rassemblée ,  
Après avoir rendu grace aux Dieux de nos biens ,  
Parmi les plus doux entretiens  
Nous mangerons la victime immolée.

*Par M. Willemain d'Abancourt.*

A v

## L'ARBRE &amp; LA TERRE.

*Fable imitée de l'allemand.*

UN Chêne, fier de son feuillage,  
 Qui s'élevoit jusques aux Cieux,  
 Tint à la Terre un jour ce propos orgueilleux :  
 « Terre, sur qui je daigne épancher mon ombrage,  
 » Oserois-tu te comparer à moi ?  
 » Non ; la honte seroit pour toi,  
 » Et du débat j'aurois tout l'avantage. »  
 « Ingrat, lui repartit la Terre avec douceur,  
 » De moi tu tires ta substance,  
 » Et tu me traite avec hauteur !  
 » D'où peut venir cette arrogance ?  
 » Es-tu plus grand que moi, tu me dois ta gran-  
 » deur !  
 » Fi des ingrats ; le bien public exige  
 » Qu'ils soient punis avec rigueur.  
 » Je vais t'ôter ce fuc restaurateur,  
 » Qui, dans les airs a fait croître ta tige,  
 » Et nous verrons après les fruits de ton labeur. »  
 L'ingratitude est un vice du cœur,  
 Dont rarement on se corrige,  
 Et qu'on devroit punir pour le commun bonheur.

*Par le même.*

*L'ARAIGNÉE & LE VER A SOIE.**Fable.*

**D**ANS l'attelier des Vers à soie,  
 Une Araignée, établie à l'écart,  
 Un jour en attendant sa proie,  
 D'un des cocons voisins vit sortir par hasard,  
 Un papillon fringant, voltigeant sur ses toiles.  
 Oh ! oh ! dit-elle en raisonnant,  
 Ce phénomène surprenant  
 A bien d'autres que moi feroit voir les étoiles.  
 Se peut-il que ce ver en cet œuf renfermé,  
 En papillon soit ainsi transformé ?  
 O la belle métamorphose !  
 Mais sans vouloir en pénétrer la cause,  
 Ne pourrois-je à mon tour faire un semblable  
 étui ?  
 Devenir papillon & voler comme lui ?  
 Si je pouvois changer & paroître aussi belle,  
 Je suis prête à braver & la faim & l'ennui.  
 Dans l'espoir d'embellir c'est une bagatelle.  
 Oui filons un cocon sur ce nouveau modèle ;  
 Je veux m'y renfermer, & quand ? dès aujourd'hui.

Dieu merci pour filer j'ai de l'intelligence :

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait,

A v j

## 12 MERCURE DE FRANCE.

Notre fileuse, usant de diligence,  
Rendit bientôt son ouvrage parfait.  
Voilà notre Araignée, en la toile bien close,  
Attendant la mététempse.  
Cette belle future, en ce triste réduit,  
Cachée, ainsi qu'au fond d'un puit,  
Mourut bientôt de faim malgré son artifice.  
Le gibier s'accrochoit hors de son édifice.  
Passe encor pour l'ennui; mais de mourir de faim,  
Même pour s'embellir c'est une triste fin,  
Pourtant plus d'une femme a risqué l'aventure,  
Plus d'une ainsi s'est mise à la torture  
Pour se donner taille fine & beauté.  
Combien de cors-au-pied pour trop fine chaussure!  
Combien pour redresser les torts de la nature,  
Ont exposé leur bien, affoibli leur santé?  
Que ne tente-t-on point dans le desir de plaire!  
J'en sçais qui, pour semblable affaire,  
Oui pour blanchir leur teint s'arracheroient la  
peau,  
Ou, comme l'Araignée, entreroient au tombeau.

*Par M. Guichellet, chanoine de Pontdevaux  
en Bresse, abonné au Mercure.*

*INCONVÉNIENS DE LA SÉVÉRITÉ.*

**G**ERSEUIL, n'écoulant que son cœur, s'étoit livré à toute la violence d'une passion condamnée par le marquis de Nemond son pere. Cecile, belle & vertueuse, avoit fait naître dans son ame des sentimens que l'absence n'avoit pu effacer; que les menaces n'avoient pu détruire; un lien secret les unissoit; le mystere prêtoit des charmes à leur félicité, & la naissance prochaine d'un fruit de leur hymen alloit la combler, lorsque le sort jaloux les plongea dans la crainte & dans l'infortune.

Le marquis apprend le mariage clandestin de son fils; la fureur le transporte; il ne parle de rien moins que de maison de force; il a du crédit; il saura se venger. Un domestique est témoin de sa rage, & court en avertir le couple malheureux.

Gerseuil embrasse son épouse; leurs larmes coulent ensemble; la crainte d'être séparés donne à leur amour de nouvelles forces; ils croient ne s'être encore jamais autant aimés.

Les grandes occasions sont les épreuves

## 14 MERCURE DE FRANCE.

de l'ame. Cecile serre la main de son époux : écoute, lui dit-elle, il faut fuir ; m'aime-tu assez pour renoncer aux biens de ton pere ; m'aime-tu assez pour ne les jamais regretter. Oui, ma chere Cecile, je n'osois, dans l'état où tu es, te proposer de partir ; tu le veux, j'y consens ; je vais intéresser la généreuse pitié de quelques amis, & dans peu d'heures, nous braverons le cruel qui ignore la douceur d'un attachement vertueux.

Gerseuil, contre l'ordinaire, trouva des êtres sensibles qui, le sachant malheureux, lui ouvrirent leur bourse ; sa délicatesse ne lui permit d'y prendre qu'une somme peu considérable. Il rejoint Cecile ; la nuit dérobe leur fuite ; ils gagnent à grandes journées l'Allemagne.

Le Marquis les sachant enfuis s'en félicita, tout bien considéré ; il étoit très-avare, & il calcula qu'il valoit encore mieux gagner la pension qu'il auroit fallu payer pour son fils & Cecile, que se venger.

La nécessité & l'amour donnent des forces & de l'industrie. Heureux, puisqu'ils étoient ensemble, heureux s'ils pouvoient y être toujours ; ils chercherent des moyens pour subsister, & ils en trouverent. Mde

Herbert, vieille Françoisse, qui faisoit un petit commerce de bierre, les retira chez elle; elle les regardoit comme ses enfans; ils la respectoient comme leur mere. L'amour & l'amitié offroient chaque jour mille scènes touchantes. Le bonheur habitoit ce petit réduit. . . Richesses... honneurs, valez-vous un instant de cette sensibilité précieuse qui anime trois êtres vertueux unis par les sentimens les plus saints & resserrés par l'infortune ! Momens délicieux que la Providence a réservés pour les malheureux, vous ne devriez jamais finir !

Deux enfans (un fils & une fille) étoient les gages de la tendresse de Gerseuil & de Cecile. On ne leur apprenoit pas ce qu'ils étoient, mais ce qu'ils devoient être. Leur pere, dans les momens de repos, les instruisoit au bien, en leur prouvant combien il étoit doux de le faire; par-là il leur formoit le cœur, & il hâtoit en eux les fruits de la réflexion, dans un âge où l'on ne recueille encore que des fleurs. Cecile veilloit aux soins domestiques; à la santé de ses enfans, c'étoit son unique affaire comme son unique plaisir; quand Gerseuil étoit absent elle caressoit ses enfans, en pensant à leur pere, & quand il

## 16 MERCURE DE FRANCE.

revenoit, elle l'embrassoit sans oublier sa petite famille. L'excès des passions tendres agrandit nos cœurs & double leurs sensations ; on n'éprouve pas un instant de vuide quand le sentiment remplit nos cœurs de son divin enthousiasme.

Ils étoient auprès du feu ; Gerseuil, un Rolin à la main, ouvroit à son fils le grand livre de l'Univers, en lui faisant suivre les révolutions successives des états, les chaînes de maux & de biens qui enveloppent la nature humaine, il l'instruisoit en l'amusant. Cecile, sa fille sur ses genoux, lui apprenoit à manier l'aiguille.. On entend un cri dans la chambre de Madame Herbert ; ils y courent ; elle se débattoit par terre ; le sang l'étouffoit ; sa figure étoit méconnoissable ; on lui donna les plus prompts secours ; ils furent inutiles ; l'heure de la mort avoit frappé, son voile étoit appésanti sur ses yeux ; Herbert n'étoit plus.

Je passe sous silence la douleur, les regrets de la sensible famille : Ames tendres & malheureuses, vous connoissez combien les cœurs épurés au creuset de l'infortune sont compâtissans ; vous voyez d'ici couler leurs larmes, en vous rappelant la perte de quelque ami cher, & mon

pinceau ne feroit qu'affoiblir ce délicieux & cruel souvenir.

M<sup>de</sup> Herbert leur laissoit son petit bien; mais elle n'avoit pu leur laisser ses connoissances & son crédit. Gerseuil, d'abord ne vendit pas beaucoup, il finit par ne rien vendre; il voyoit avec douleur toutes ses espérances s'évanouir.

La servante de M<sup>de</sup> Herbert ne voulut pas les abandonner; sans éducation, sans lecture, sans philosophie, Marianne étoit droite, simple & généreuse; elle n'avoit jamais réfléchi; mais elle n'avoit pas besoin de réflexion pour faire le bien: je ne vous quitterai pas, leur dit-elle, où trouverois-je de plus honnêtes gens.. Ah! je serai fière de ma misère si je la partage avec vous; vos enfans sont en bas âge, à peine l'aîné atteint-il onze ans, que feriez vous; je satisfais plus mon cœur en pensant que je vous suis utile, qu'en voyant accroître ma fortune.

L'aveugle & légère déesse fuit les plaintes de l'indigence; elle préfère le palais somptueux du riche à l'humble toit de l'honnête malheureux; envain nos jeunes époux tâchent-ils de la rappeler, leurs efforts sont inutiles; ils voient de près la pauvreté & ses humiliations.

## 18 MERCURE DE FRANCE.

Les meubles sont vendus, & pour comble d'infortune, Cecile tombe malade ; il lui falloit du secours ; voir périr ce qu'on aime lorsqu'on peut le sauver, Gerseuil n'étoit pas capable de cette barbarie ; il prit sur le champ son parti. Fier de l'action qu'il venoit de faire, il rentre chez lui : Marianne, dit-il à la bonne servante, j'exige que tu fasse croire à ma femme que je suis à la campagne pour terminer quelques restes de compte. — Quoi, Monsieur, vous l'abandonnez ! — Non, Marianne ; non ; mais il faut la sauver : voici vingt écus, cours en acheter les drogues nécessaires. — Qui vous a donné ? — C'est à moi seul que je les dois ; je suis soldat. — Et que va-t-elle devenir ? — Le Ciel, peut-être, nous donnera des moyens... Le mal étoit pressant, il falloit un remède prompt ; cache-lui mon projet jusqu'à son entier rétablissement, adieu Marianne ; amène-moi mes enfans ; adieu mes chers petits, adieu.

Marianne obéit ; tous les soirs en secret, Gerseuil venoit savoir des nouvelles de son épouse ; bientôt il apprend qu'il n'y a plus rien à craindre ; que Cecile est convalescente... Chaque jour elle deman-

doit son époux ; chaque jour un nouveau prétexte retardoit son retour. Marianne fut enfin obligée de lui avouer l'action héroïque de Gerseuil : le cruel , s'écrie Cecile , en fondant en larmes ! que ne me laissoit-il mourir ? Peut-il penser que loin de lui , la vie me soit précieuse ? que vais-je devenir ! que faire ici bas !

Marianne, en ce moment , lui présente ses enfans ; Cecile sent par cette action & par le silence éloquent de Marianne qu'elle devoit penser à eux ; elle les embrasse, & regardant la digne domestique... Leur devoir comme le mien est de se sacrifier pour leur pere ; il s'est sacrifié le premier pour nous... Marianne je le veux , vendez mes robes , mon linge , vendez tout , que je puisse aujourd'hui rendre la liberté à mon mari. Marianne exécuta les ordres de Cecile ; elle fit plus, car elle y joignit ses petits effets sans le dire à sa maîtresse.

La somme qui résulta de cette vente n'étoit pas bien considérable ; Cecile cependant se présente chez le capitaine de son époux & se jette à ses pieds : le bon Allemand , touché de ses graces & de ses larmes : qu'avez-vous , lui dit-il ? hélas ! Monsieur , mon mari pour me procurer

## 20 MERCURE DE FRANCE.

des secours indispensables dans ma maladie, s'est engagé; je ne puis vivre sans lui; j'ai ramassé cet argent, je vous l'apporte. — Eh! que vous reste-t-il? rien; mais j'aurai mon mari, avec lui j'oublie mes maux. Sans lui que deviendrois-je? que deviendroient mes enfans? Ah! Monsieur, ne me refusez pas; je mourrois à vos pieds... Consolez-vous, lui répond le capitaine, voici le congé de votre époux; je me charge de tout, gardez votre argent.

Cecile lui témoigna sa reconnoissance de la maniere la plus expressive. Elle vole au régiment; Gerseuil frémit en se voyant découvert, mais il se rassure lorsque sa Cecile lui tend la main en souriant; il lit le congé; apprend la générosité du capitaine, tous deux vont embrasser les genoux de leur bienfaiteur.

La petite somme qu'il avoit refusée ne dura pas long-tems; la consommation de cinq personnes est toujours considérable, malgré leur frugalité. La misère vint bientôt les assaillir. Obligés de changer de noms, de quitter leurs demeures, un grenier est leur asyle. Là, sur la paille s'établissent nos cinq malheureux. Cecile ne pense qu'à ses enfans; elle leur fait un lit qu'elle arrose de ses larmes; quel sort,

quel avenir, pauvres infortunés ! O Dieu ! tu leur fais payer cher nos plaisirs... Mon fils, tu connois déjà tous les malheurs ! apprends à connoître toute ta force. Voici le moment d'avoir de la constance ; Dieu nous éprouve, il nous aidera si nous avons du courage.

Ils affectoient tous les deux une tranquillité qu'ils n'avoient guères : surcroît de malheur ! la bonne Marianne est écrasée par un carrosse ; on l'apporte fracassée, mourante, poussant des cris aigus... Tous ses maux paroissent adoucis lorsqu'elle apperçoit ses amis ; elle les embrasse ; les couvre de son sang & de ses larmes, expire dans leurs bras ; ô mort, ne devrois-tu pas respecter des êtres qui honorent si bien l'humanité !

Ignorée dans leur grenier, cette triste famille manqua bientôt de tout : la faim se présenta avec toutes ses horreurs. Cecile fondoit en larmes ; elle embrassoit ses enfans, puis elle s'éloignoit d'eux avec effroi... La fleur de la jeunesse étoit fanée sur leurs visages ; la maladie, la pâleur y avoient fixé leur domicile ; leurs yeux étoient enfoncés, éteints, & la mort sembloit n'attendre qu'un instant pour fondre sur sa proie.

L'amour n'existoit plus parmi eux ; la

## 22 MERCURE DE FRANCE.

nature avoit presque perdu ses droits ; les soupirs , les regrets avoient succédé aux tendres caresses , aux doux transports. . . Les enfans repoussioient leur mere , & la mere ne les touchoit qu'avec terreur ; Gerseuil , l'œil fixe , appuyé contre le mur , cachant son visage avec ses mains , essayant de dérober à un de ses sens ce spectacle affreux qui les affectoit tous , devoit la rage & maudissoit son existence.

Le soir vient , les enfans gémissent & demandent du pain. . . Cecile , le cœur déchiré de leurs plaintes , les montre à son mari. . . Tu vas donc les laisser mourir , lui dit-elle avec amertume ; à quoi servent tes noires réflexions ? Est-ce ainsi que tu sauveras tes enfans ; la nuit étend son voile sur la nature ; va émuouvoir la charité des ames sensibles. — Demander l'aumône , moi ! — Dois-tu rougir d'aller demander pour tes enfans ; aime-tu mieux les voir périr ? — Non , non , je mourrois avant vous ; ô Dieu ! seconde mes efforts , tu vois nos maux & notre résignation.

Gerseuil sort ; il reçoit , après bien des humiliations , une légère pièce de monnaie ; il court en acheter un morceau de pain ; il le porte à sa famille éplorée. Cecile le lui arrache des mains pour le don-

net à ses enfans ; la tendresse maternelle la rend avare ; elle auroit voulu en refuser à son époux , à elle-même.

Le lendemain ses soins sont infructueux. Gerseuil arrive sans secours. La désolation, les pleurs sont le seul accueil qu'il reçoit ; vingt fois il fut tenté de se tuer pour éviter cette douloureuse réception. La crainte du Dieu qui le créa , son attachement pour sa femme & ses enfans , arrêterent son bras.

Déjà le second jour étoit prêt à finir ; Gerseuil rebuté , sans force , sans espoir , remonte à son horrible galetas ; on l'entoure , on le regarde avec des yeux avides , la bouche béante , les bras tendus ; on attend l'arrêt ; son silence , son air triste en apprennent assez ; les enfans poussent des hurlemens & vont se rouler sur le fumier qui leur sert de lit. Les convulsions de la rage s'emparent d'eux ; ils veulent se déchirer ; se briser la tête ; le désespoir leur fournit des imprécations horribles. . Cécile , aigrie par tant de maux , devient aussi furieuse. . . Malheureux , dit-elle à Gerseuil , que ne nous égorge - tu ; tu crains de t'avilir en implorant la pitié des passans , & ton orgueil nous assassine ; montre indigne d'être père. — Arrête , tu me

## 24 MERCURE DE FRANCE.

déchire le cœur... Chere Cecile, peux-tu me traiter ainsi, moi-même je suis épuisé. Des légumes à moitié gâtés, que j'ai ramassé dans la rue, m'ont soutenu quelques momens; à présent mes jambes chancelent, mes yeux se troublent, le cœur me manque... & tu as la cruauté de m'accabler encore... Ah! si mon sang peut vous nourrir, prenez-le, il va couler... Cecile retient le bras de son époux, lui serre la main... Tous deux s'embrassent; les larmes coulent de leurs yeux; mais un spectacle déchirant rend à Cecile sa fureur. Tu pleure... lâche... vois-les.. ils arrachent le plâtre des murailles; ils vont se dévorer eux-mêmes; il faut finir leurs maux, aide-moi... Dieux!.. Cecile!.. toi... que vas tu faire.. Mafemme, au nom de Dieu, un instant.. Je te conjure... Je me jete à tes pieds.. Il ne me faut qu'une heure. Cecile, rappelle ta raison.. si dans une heure je n'apporte pas du pain, nous mourons tous ensemble... Appaise les en attendant.

Il se munit d'un mauvais pistolet qui étoit caché dans un coin du grenier & sort.

Il gagne une rue détournée, déterminé à arrêter le premier passant: Un homme âgé

âgé se présente ; Gerseuil sort de son embuscade , lui demande la bourse ou la vie. Grace , s'écrie le passant : la voici.

A ces mots, Gerseuil cache le pistolet, fait un cri & tombe aux pieds du vieillard ; celui-ci troublé ne s'apperçoit que de sa liberté. La patrouille passe ; on saisit Gerseuil qui se cacheoit le visage avec ses mains ; il est conduit chez le juge, & renfermé dans une salle basse. Le passant monte faire sa déposition.

Un des gardes avoit reconnu l'assassin, pour *Jonhs* (c'est le nom que Gerseuil avoit pris) Il propose au juge d'aller chercher la femme & les enfans du prisonnier, pour savoir s'ils sont ses complices.

On fait monter Gerseuil pour le confronter ; il s'obstine à se cacher. D'impitoyables satellites , plus cruels que les ordres qu'ils avoient reçus, traînoient Cecile mourante & ses enfans hébetés qui s'accrochoient à elle. En voyant un pere , un époux garrotté, tous trois oublient leur faim & poussent un cri. . A ce cri déchirant , Gerseuil tourne ses regards sur eux & les porte ensuite vers son accusateur. Celui-ci , jusque-là immobile , tombe dans des convulsions ; on le secourt. . Dieu, dit-il d'une voix foible ,

## 26 MERCURE DE FRANCE.

c'est mon fils , c'est ma fille , ce sont mes enfans ! . . . Messieurs, reprend-il avec plus de fureur , laissez , laissez-moi que je l'interroge... Qui t'a porté à cet attentat? as-tu voulu souiller tes mains du sang de ton pere ? Epargnez-moi cet horrible soupçon; pouvois - je vous connoître , vous savoir en Allemagne ! ah ! mon pere , n'ajoutez pas aux malheurs dont vous avez surchargé ma tête, l'horreur de croire votre fils capable d'un pareil parricide; mon pistolet n'étoit point chargé ; le besoin , la misère m'ont obligé d'aller demander de force de quoi prolonger l'existence de ma malheureuse famille : voici ma femme , voici mes enfans, depuis deux jours ils n'ont rien mangé. Cecile, rappelant toutes ses forces, adressa ces mots au Marquis :

Jouis, cruel, jouis de ce spectacle digne de ton implacable avarice ; viens t'abreuver de notre sang ; ta belle fille , tes petits enfans vont mourir à tes yeux de faim & de rage , & tu traîne toi même ton fils à l'échafaud... Tu resteras seul.. & tu n'en souffriras pas moins. Dieu est juste , il te laisse la vie , & des remords ; ta conscience te, .. Ah ! Cecile , s'écria Gerseuil , n'outrage pas mon pere ; il seroit indigne

de nous de vouloir nous venger ; nous le sommes par les regrets intérieurs ; nous le sommes par la pâleur qui règne sur son front , par les larmes qui baignent son visage ; au nom de Dieu , mon pere , faites donner quelque nourriture à ces pauvres infortunés : Messieurs , de la pitié. . . Il y a deux jours qu'ils ne mangent point ; on leur fit prendre des restaurants , on lui en offrit aussi , il les refusa , & s'adressant à son pere :

En quittant la vie , puis - je espérer que vous m'accorderez une grace bien chère à mon cœur , protégez ces trois victimes du sort ; leurs caresses vous consoleront de ma perte ; vos bontés adouciront leurs maux... Adieu ma femme , adieu mes pauvres petits ; ne maudissez pas votre pere... embrassez-le , embrassez-le encore , embrassons-nous tous les trois ; c'est la dernière fois... Adieu... retirez-vous tout , laissez - moi penser à mes derniers momens... Tombez aux genoux de mon pere , & dérobez lui l'affreux spectacle de ma mort. Non , tu ne mourras pas , s'écrie le Marquis ; je serois trop criminel. Tu vivras pour sentir mes bienfaits & oublier mes cruautés ; je vole à la cour ; j'intéresserai par mes pleurs ; je tomberai aux genoux de l'Empereur ; j'y exprimerai , s'il le

## 28 MERCURE DE FRANCE.

faut, ou j'obtiendrai ta grace. Ah! que ne m'as-tu privé du jour... tu te vengeois d'un barbare... Mais, non, à ma voix tu as jeté tes armes; tu es tombé à mes genoux, & je t'ai accusé... Messieurs, attendez le succès de mon voyage, je suis pere, vous me répondrez de leurs jours; ô ma fille! mes enfans, si désormais je vois couler vos larmes, ce seront celles de la reconnoissance... Adieu, je ne respirerai que lorsque je tiendrai votre grace,

Il exposa à l'Empereur l'aventure de son fils, d'une maniere si pathétique, qu'il obtint sur le champ le pardon qu'il demandoit; il revint la leur porter. Les ames sensibles & tendres oublient plus facilement les maux qu'on leur a faits: ils ne virent plus dans le Marquis qu'un pere cheri & respectable; l'amitié les réunit, & versa sur eux ses plus douces faveurs. Le vieillard pleuroit en se ressouvenant de quel bonheur il avoit pensé priver ses vieux jours; bientôt la mort vint finir sa carrière. Il fut regretté sincerement. Les époux retournerent en France, s'établirent dans leurs terres où ils apprirent à leurs enfans le grand art d'être heureux & celui d'en faire.

*Par M. le Chevalier D. G. N.*

---

*É P I T R E A Z A Ï D E.*

Sous ces rochers \* qu'une éternelle main  
A l'Océan mit pour servir de frein ,  
Est une grotte obscure & spacieuse  
Que chaque jour la vague ambitieuse  
Mouille deux fois , & deux fois laisse à sec.  
Le plus hardi qu'étonne son aspect  
Passe en tremblant sous ces masses saillantes ,  
L'une sur l'autre en ruines pendantes.  
A chaque instant l'air qui soutient leur poids ,  
Semble céder & cède quelque fois.  
Un sable pur , mêlé de coquillage ,  
Est parsemé dans cet antre sauvage ,  
Et le varech en tapisse les murs.  
Dans les recoins de cent détours obscurs  
Des fils d'Eole une troupe murmure ,  
Et pour sortir s'empresse à l'ouverture.  
Jusques au fond jamais ne pénétrant ,  
L'astre du jour la regarde en mourant.  
Là , quand le flux par une loi constante ,  
Vers Albion presse l'onde écumante ,  
Je suis le cours de mes douces erreurs.  
Dans cet asyle où les anciens rêveurs

---

\* Hautes falaises auprès de Dieppe.

## 30. MERCURE DE FRANCE.

Voyoient Thétis ou quelque Néréide,  
J'aimerois mieux rencontrer ma Zaïde.

Quel est le charme où mon esprit se perd !  
Comme un beau fruit trouvé dans un désert,  
A mes regards soudain tu te présente ;  
Toi-même ; oui. Zaïde triomphante  
Vole vers moi : me fait voir les dangers  
Qu'ont , sans trembler , franchi ses pas légers.  
Le sombre aspect de cette solitude ,  
Les eaux , ce roc pour toi n'ont rien de rude.  
Nous avançons : pour te prendre en mes bras ,  
Je m'applaudis quand tu fais un faux pas.  
A tes accens , l'écho surpris s'éveille.  
A chaque pas ton esprit s'émerveille  
En contemplant les miracles divers  
Que sur ses bords la mer a découverts.  
Lorsque lassés d'errer sur le rivage ,  
Nous atteignons une plus douce plage ,  
Sur un rocher qui domine les flots ,  
Tu me convies à goûter le repos.  
Nous nous taisons : cette mer impuissante  
Brise à nos pieds sa vague mugissante.  
Foibles humains ; ainsi de vos efforts  
Nous nous rions sur ces paisibles bords.  
Ici vos traits ne peuvent nous atteindre ,  
Nous vous plaignons ne pouvant plus vous crain-

dre.

Nul intérêt ne nous lie avec vous.

Vous ne pouvez qu'être bons envers nous.

Aussi , poussés par un amour sincere ,  
 Nous embrassons l'une & l'autre hemisphere :  
 Là , dépouillés de titres , des faux biens ,  
 Nature seule assortit nos liens ,  
 Simples , égaux , humains , tels que nous som-  
 mes ,

A nos regards là vous êtes des hommes ,  
 Hommes , hélas , plus foibles que méchans !  
 Nous connoissons vos funestes penchans ,  
 Et parmi vous , le sort qui vous entraîne  
 Pourroit forcer nos ames à la haine.  
 Nous vous aimons : nous avons soin de fuir.  
 Fuir est un mal moins grand que de haïr.

Cet élément théâtre des orages  
 Offre à nos yeux , vos travaux , vos naufrages ,  
 Que faites-vous ? Par quel démon pervers  
 Etes-vous donc emportés sur ces mers !  
 Dieux , quels climats sont souillés de vos crimes !  
 Que cherchez-vous à travers ces abîmes ?  
 Quoi ! .. le bonheur ! .. Zaïde , il est ici  
 Ce lieu désert .. & l'autre que voici ..  
 Nous sommes deux : que faut-il davantage  
 Pour être heureux ? .. Qu'un baiser soit le gage...

Mais je me trompe : un reveil peu flatteur  
 Vient m'enlever mon songe & mon bonheur.  
 Oui , je suis seul : sur ce sable perfide  
 Je cherche en vain le nom de ma Zaïde.  
 En mille endroits ma main l'avoit gravé.

## 32 MERCURE DE FRANCE.

Ciel ! à la fois tout m'est-il enlevé ?  
En refluant le flot jaloux l'efface.  
Mais dans mon cœur mon amour le retrace.  
Il faut partir : avec quels sifflemens  
L'onde en courroux lutte contre les vents.  
Les aquilons dans une nuit profonde  
Ont confondu le ciel, la terre & l'onde.  
Zaïde, dis, quel caprice soudain  
A pu si-tôt changer ce jour serain  
Et cette mer si tranquille & si belle ?  
Mais n'es-tu point inconstante comme elle ?

---

### *L'EFFET DE LA PEUR.*

*Conte imité de la Femme tendre, imité de  
l'allemand de Gellert.*

UN contrat bien en règle & le oui prononcé  
Avoient, à Licidas, engagé Célimène ;  
C'étoit, depuis ce moment fortuné,  
Chez le couple charmant une brillante chaîne  
De ris, de plaisirs & de jeux.  
Mais rien ne peut durer : d'un mal très-dange-  
reux  
L'époux atteint, bientôt va voir Dieu face à  
face :  
L'épouse se désole, &, de pure grimace  
Aucun n'oseroit la taxer.

(*Hymen* n'a pas encor vu dix mois s'écouler.)

« O mort , s'écrioit-elle ! ô mort ! s'il est possible ,

» Si tu n'es pas tout-à-fait inflexible ,

» Prends-moi plutôt & laisse mon mari. »

La Mort l'entend , elle accourt à ce cri :

« Me voilà , qui m'appelle ?

» Est-ce vous notre épouse ? » Oh ! non , répon-  
dit-elle.

( Tant la frayeur trouble par fois l'esprit ! )

Mais c'est ce moribond étendu dans son lit.

*Par M. Lau... de Boi... ?*

## LES DEUX AMIS ,

### *Anecdote Espagnole.*

**A**LIX & Zudima avoient été élevés ensemble depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de dix-huit. Leurs caractères étoient si semblables qu'on les auroit pris pour deux frères , & ce fut sans doute le premier motif de l'amitié qu'ils conçurent l'un pour l'autre. Ils étoient tous deux d'une très-grande maison , l'une Espagnole , & l'autre Américaine. Leurs pères les avoient envoyés en France à l'âge de huit ans pour y apprendre la langue. La facilité qu'ils avoient toujours montrée

B v

### 34 MERCURE DE FRANCE.

dans leurs études , & qui ne les démentit point en cette occasion , la leur fit savoir en moins d'une année. Ils revinrent donc à Madrid, y acheverent leurs exercices, & firent ensemble deux campagnes contre les Maures. Mais je n'entrerai dans aucun détail à cet égard , ni sur mille petites circonstances qui les unirent de plus en plus, & à tel point que dans l'armée on ne les connoissoit , pour ainsi dire , que sous les noms d'Oreste & de Pilade.

Cependant le moment de se séparer approchoit , l'Américain devoit partir pour la Jamaïque où sa famille étoit & desiroit de le connoître.

Cette idée de séparation étoit le premier chagrin qu'ils eussent éprouvé de leur vie , & leur fut extrêmement sensible ; cependant Alix obtint de son pere la permission de conduire son cher Zudima jusqu'à Lisbonne , où il devoit s'embarquer. Leurs adieux furent des plus tendres, & ils se firent mutuellement les plus grandes promesses de se donner de leurs nouvelles le plus souvent qu'il leur seroit possible.

Zudima fit le voyage le plus heureux , & trouva dans la maison paternelle tous les agrémens qu'il avoit pu y désirer , & fut-tout une sœur nommée Aline , qu'il

ne connoissoit pas , étant venu en Europe dès sa plus tendre enfance , & sa sœur ayant été élevée en Amérique par une de ses tantes , leur mere étant morte depuis plus de dix ans.

Céline, tante d'Aline, présenta sa nièce à son frere qui lui fit l'accueil le plus tendre : Zudima trouva sa sœur charmante ; elle ajoutoit , aux graces d'une jolie figure , le caractère le plus desirable dans une femme ; Aline trouva les mêmes agrémens dans son frere , & leur amitié en devint plus prompte & plus vive.

Aline, entrant un jour dans la chambre de son frere , le trouva dans l'attitude d'un homme plongé dans les réflexions les plus profondes. Il tenoit un portrait qu'elle ne vit pas d'abord , c'étoit celui d'Alix. Qu'avez - vous donc , mon cher Zudima , lui dit - elle ? Auriez - vous quelques sujets de vous plaindre de moi ? Non , ma sœur , je ne dois au contraire que m'en louer ; j'ai trouvé en vous une douceur & une amabilité qui ne s'est jamais démentie , & qui doit faire le bonheur de mes jours ; mais , ma chere Aline , vous ne pouvez me faire oublier un ami que j'ai laissé en Europe , & dont je ne vous ai point encore parlé , c'est le

B 7j

## 36 MERCURE DE FRANCE.

fils d'un ami de mon pere ; nous avons été élevés ensemble ; nous ne nous étions jamais quittés, & je ne me suis douté de ce que c'est que privation qu'au moment où il a fallu nous séparer pour ne nous revoir peut-être jamais ; il lui montra en même-temps le portrait de son cher Alix qu'il avoit posé à côté de lui à l'arrivée de sa sœur : si votre ami , dit Aline , a d'aussi bonnes qualités & autant de douceur de caractère que sa physionomie en annonce , je ne suis pas étonnée que vous le regrettiez. Cette conversation en occasionna beaucoup d'autres entre Zudima & Aline, & ce fut un lien de plus à l'amitié qui les unissoit déjà.

Il y avoit dix-huit mois que Zudima étoit à la Jamaïque lorsque quelques habitans, & ensuite toute l'isse se révolta contre le gouverneur Espagnol pour une taxe qu'il vouloit établir ; ils poussèrent les choses au point de se saisir du gouverneur & de le mettre en prison : la Cour d'Espagne , informée de ce désordre , envoya des troupes pour contenir les rebelles & les faire rentrer dans leur devoir.

Alienor , pere d'Alix , fut choisi pour les commander , & son fils le suivit avec un grade honorable. Le pere de Zudima,

qui étoit à la tête des revoltés , avoit entraîné son fils dans le parti qu'il avoit embrassé , & tous deux avoient travaillé avec zèle à se mettre en état de défense. Alix cependant n'avoit engagé son pere à accepter le commandement des troupes Espagnoles , & lui-même n'avoit entrepris le voyage de l'Amérique que dans l'espérance d'y revoir son cher Zudima ; il étoit bien éloigné de le croire dans le parti des rebelles.

Les Espagnols arrivent à la Jamaïque ; les habitans s'opposent à leur descente dans l'isle , & les forcent même de se rembarquer après un combat long & opiniâtre. Zudima cependant avoit donné de grandes preuves de son courage : son pere étoit au moment d'être fait prisonnier & emmené par les Espagnols à bord de leur vaisseau ; aucun des siens ne l'avoit suivi , entouré d'un gros de soldats ennemis ; blessé au commencement même du combat , le sang qu'il perdoit lui ôtoit ses forces , & il alloit être obligé de se rendre lorsque Zudima , qui le cherchoit depuis long-tems , apperçoit le danger extrême où il se trouvoit ; y vole ; se fait jour à travers les ennemis ; attaque en furieux ceux qui déjà tenoient son pere & cher-

### 38 MERCURE DE FRANCE.

choient à se l'arracher , les met. en fuite & le délivre.

Zudima , avant cette action , avoit combattu contre un guerrier qui lui avoit paru un rival digne de lui ; ils avoient été séparés dans la mêlée , & tous deux brûloient du desir de se mesurer de nouveau. Il vint donc rechercher celui qui l'avoit attaqué si vaillamment : je viens combattre contre vous , lui dit-il en l'abordant ; votre valeur est digne de mon courage ; j'accepte le combat , dit le guerrier : leurs casques baissés , la poussière & l'action qui les animoit les empêcherent de se reconnoître. Ils s'attaquèrent avec vivacité , & furent quelque tems à n'avoir l'un sur l'autre aucun avantage ; enfin Zudima , en portant un coup de sabre sur la tête de son adversaire , coupe les courroies du casque qui tombe au même instant : on ne peut exprimer les mouvemens dont son cœur fut agité à la vue de son ami qui avoit été renversé de la violence du coup , & lui tendoit les armes en se rendant son prisonnier. Zudima le crut blessé mortellement , & la victoire lui parut affreuse. Il jeta son casque , & fut aussi-tôt reconnu d'Alix. Ces deux amis restèrent quelque tems sans pouvoir parler ; la joie , la dou-

leur, la crainte, la surprise avoient suspendu leurs sens & leur voix. O mon ami, dit enfin Zudima! quel étoit notre avenglement, quelle étoit notre fureur, & que je déteste ma victoire; je suis cependant heureux que les loix de la guerre me donnent le droit d'emmener chez mon pere un prisonnier de votre espèce, dont la vie m'est aussi précieuse & sur laquelle je serai à portée de veiller. Alix, que la trempe de son casque avoit garanti, embrassoit son ami, & ne pouvoit s'en détacher; ces premiers momens donnés à la nature, ils se mettent en chemin & arrivent à la nuit fermée chez le pere de Zudima.

On y étoit extrêmement en peine sur son sort, & la joie fut extrême aussi-tôt qu'on le vit paroître. Sa sœur sur-tout l'attendoit avec la plus vive impatience & dans les plus grandes alarmes. Il raconta son histoire en peu de mots & avec modestie, & leur présenta Alix, non comme son prisonnier, mais comme son ami, qu'il avoit eu le bonheur de retrouver; cependant on amena au pere de Zudima plusieurs prisonniers que l'on avoit fait dans le combat, & sa surprise fut sans égale de retrouver & de reconnoître, par-

# 40 MERCURE DE FRANCE.

mi eux, Alienor, pere d'Alix. Ah ! mon ami, lui dit-il, quel destin nous oppose l'un à l'autre ? Alix, qui avoit reconnu la voix de son pere, se jeta à son cou & augmenta le trouble où il étoit déjà. Les blessures qu'il avoit reçues ; le sang qu'il avoit perdu, & la fatigue d'une aussi terrible journée rendirent inutiles tous les soins qu'on s'empressa d'avoir de lui, & ce respectable vieillard mourut dans la nuit même. Je n'entreprendrai pas de décrire l'effet que produisit ce malheureux événement ; la douleur du pere de Zudima ne pouvoit être égalée que par celle d'Alix, & la belle Aline eut une trop malheureuse occasion de prouver la sensibilité de son ame en partageant les soins & les consolations entre son pere, son frere & le fils de l'ami qu'ils regrettoient.

Cependant les Espagnols étoient revenus en force ; les premieres troupes de débarquement avoient été suivies immédiatement par de nouvelles, dont le chef étoit chargé des ordres les plus sévères au cas qu'il ne trouvât pas déjà les affaires pacifiées. Son arrivée dans l'île ; il y eut donc un nouveau combat dans lequel les Espagnols, supérieurs en nombre aux troupes de la Colonie, défi-

rent entièrement les Rebelles, & prirent l'isle à discrétion. Le nouveau gouverneur, dont la Cour d'Espagne connoissoit toute l'inflexibilité, passa même l'espérance qu'on avoit conçue de lui à cet égard, il se fit remettre tous les Rebelles, & entr'autres Zudima & son pere ; & sans égards pour les remontrances & les supplications d'Alix, il les fit embarquer dans un bâtiment particulier pour les envoyer travailler aux mines du Brésil, enchaînés deux à deux comme de vils esclaves.

Tout étant enfin pacifié dans l'isle, Alix fut obligé de retourner en Espagne ; l'intérêt même de son cher & malheureux Zudima l'y rappeloit ; Aline, qui n'avoit pû lui être indifférente, eût augmenté, s'il étoit possible, le desir qu'il avoit d'être utile à son ami.

On avoit cependant rendu compte au Roi d'Espagne de la valeur d'Alix ; de la perte qu'il avoit faite de son pere, & de la prudence avec laquelle il s'étoit comporté à la Jamaïque, où il n'avoit pas peu contribué à faire rentrer une grande partie de l'isle sous l'obéissance de son légitime souverain. Ce prince, qui étoit généreux, & qui aimoit à récompenser, manda Alix aussi tôt qu'il le sut de retour en Espa-

## 42 MERCURE DE FRANCE.

gne : vos vertus, lui dit-il, ont passé les mers avant vous ; je veux faire quelque chose qui vous soit agréable, que puis-je faire pour vous ?

Sire, répondit Alix, en embrassant les genoux du Monarque, daignez oublier la faute de Zudima & de son pere, c'est le seul bien que je puisse desirer dans le monde, & sans lequel tous les autres ne me sont rien. Le Roi, surpris de la vivacité avec laquelle Alix lui avoit fait cette demande, lui en demanda la raison. Alix lui peignit d'une façon si naturelle & si touchante l'amitié qui l'unissoit à Zudima, & le cruel moment où il avoit cru avoir donné la mort à son ami, que ce prince, attendri du recit d'Alix, lui accorda la grace de ces illustres prisonniers.

S'embarquer, passer à la Jamaïque pour y consoler en peu de mots la vertueuse Aline & sa tante, se rembarquer aussi-tôt pour voler au Perou, & descendre jusques dans les mines profondes du Potosi, tout cela n'employa pour Alix que le tems indispensable.

Que se passoit-il dans son ame quand, descendu jusques dans les entrailles de la terre, à la lueur d'un sombre flambeau, il ne vit que des figures pâles & livides qui

ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes vivans. Envain parcouroit-il les sombres détours de ce labyrinthe, il commençoit à craindre que son ami n'eut déjà succombé à sa douleur quand se sentant doucement pressé dans les bras d'un homme qu'il méconnoît d'abord, il retrouve enfin tous les traits de son ami. Ces traits, effacés par la douleur & la fatigue, l'avoient laissé un moment dans le doute; mais leurs transports n'en furent que plus vifs : bientôt ils joignirent ensemble le pere de Zudima qui croyoit ne devoir jamais revoir la lumière. Tous trois arrivèrent en peu de tems à la Jamaïque; la joie de la vertueuse Céline & celle de la tendre Aline furent extrêmes, ainsi que l'avoient été leur impatience depuis le départ d'Alix : Zudima & son pere ne pouvoient se lasser de faire éclater leur reconnaissance pour leur bienfaiteur qui crut alors pouvoir demander Aline en mariage. Son affection pour son pere & pour son frere; les soins généreux qu'elle avoit eu pour lui pendant son séjour à la Jamaïque avoient touché son cœur & lui avoient fait desirer cette alliance; arrivés enfin en Espagne, le Roi approuva cette union, rendit au pere du Zudima sa confiance,

44      **MERCURE DE FRANCE.**

son rang & ses biens, & ces heureux amis  
vécurent ainsi dans la plus parfaite intel-  
ligence, & dans la plus grande estime à  
la Cour de Madrid où ils avoient fixé  
leur séjour.

*Par Mlle \* \* \*, âgée de quinze ans.*

---

*TRADUCTION d'une Scène de la Tra-  
gédie de Caton d'Adisson.*

*Le Sénat est assemblé pour délibérer sur  
le parti que l'on doit prendre à l'approche  
de César. Caton y préside, lorsque Décius,  
ambassadeur de César, est introduit.*

**Q**U'IL entre, (*dit Caton*) le Sénat lui permet  
d'avancer.

**D É C I U S.**

Un ami de Caton ne peut trop s'empres-  
ser.

**C A T O N.**

Seigneur, est-ce à moi seul que ce discours s'a-  
dresse?

**D É C I U S.**

Oui, c'est à vos vertus que César s'intéresse,  
Et tremblant des malheurs qui menacent vos  
jours,

Vous offre par ma voix d'en conserver le cours.

## C A T O N.

S'il pouvoit à son gré disposer de la vie  
De tant de citoyens auxquels il l'a ravie,  
J'accepterois sans doute un si précieux don ;  
Mais le sort de l'état est celui de Caton :  
César peut me sauver, s'il veut épargner Rome.  
C'est l'unique bienfait auquel aspire un homme  
Qui, perdant cet espoir, ne pourroit plus souffrir

Ces jours infortunés que César vient m'offrir.

## D É C I U S.

Que parlez-vous encor de Rome & de patrie,  
Lorsqu'aux loix du vainqueur elle est assujettie ?

Ne vaudroit-il pas mieux rechercher aujourd'hui  
Un appui dans César, & peut-être un ami ?

## C A T O N.

Moi, l'ami de César, lorsque Rome est soumise !  
Comptez-vous au succès d'une telle entreprise ?

## D É C I U S.

C'est pourtant à ce titre & sous des nœuds si doux  
Que mes ordres portoient de traiter avec vous.

Regardez s'élever ces funestes tempêtes  
D'où la foudre en éclat va tomber sur vos têtes.  
Tandis qu'il en est tems, conjurez vos malheurs.

## 46 MERCURE DE FRANCE.

Sut le sort de l'état épargnez-vous des pleurs.  
Pour cimenter la paix que César vous présente,  
Unissez vos destins, Rome en sera contente ;  
Et nous verrons alors la foule des Romains  
Admirer dans Caton le second des humains.

C A T O N.

Je ne peux, à ce prix, consentir à la vie.  
Cessez un vain discours dont mon âme est flétrie.

D É C I U S.

Dites-moi donc au moins ce que vous exigez.

C A T O N.

Qu'il chasse ses soldats de nos champs ravagés.  
Qu'il brise des Romains les chaînes tyranniques.  
Que, soumettant sa tête aux censures publiques,  
Il attende son sort du Sénat réuni ;  
Et dès ce moment-là je serai son ami.

D É C I U S.

Le monde à vos vertus...

C A T O N.

Je ne suis point capable  
De pallier le crime & blanchir le coupable ;  
Mais sitôt qu'au grand jour on voit son attentat,  
Quand il est condamné par la voix du Sénat ;  
Alors plus indulgent au devoir de ma place,  
J'trouve au peuple entier solliciter sa grâce.

D É C I U S.

Ce discours fastueux qui convient au vainqueur  
Peut être déplacé dans le sein du malheur.

C A T O N.

C'est celui d'un Romain qui fuit l'ignominie ;  
Et brave le tyran, s'il hait la tyrannie.

D É C I U S.

Qu'est-ce donc qu'un Romain de César ennemi ?

C A T O N.

Il est de la vertu l'inébranlable appui ;  
Il est plus que César !

D É C I U S.

De votre république  
Voyez ce foible reste enfermé dans Utiqne ;  
Vous n'y retrouvez point ce capitolé altier  
D'où votre voix tonnoit sur l'Univers entier,  
Où le peuple , charmé de vos préceptes sages ,  
Au tribun vertueux prodiguoit les suffrages.

C A T O N.

C'est César qui nous force à chercher dans ces  
murs  
Contre l'oppression des asyles plus sûrs.  
C'est lui qui du trépas nous ouvrit les abîmes.  
Vous plaignez notre sort : nos malheurs sont ses  
crimes.

## 48 MERCURE DE FRANCE.

Mais dépouillons ici ce mortel orgueilleux  
Del'éclat des succès qui fascine vos yeux.  
Je vois d'assassins un énorme assemblage ;  
Les noires cruautés , la sacrilège rage  
De vouloir captiver les Romains sous des lois  
Que Rome détestoit , même aux tems de nos Rois.  
Mais s'il ne voit en moi , lorsqu'il m'offre ses chaî-  
nes ,  
Qu'un malheureux , courbé sous le poids de ses  
peines ;  
Qu'il sache que Caton rougiroit d'accepter  
D'être égal à César , s'il falloit l'imiter.

### D É C I U S.

Quoi , Seigneur ! est-ce-là la dernière réponse  
Que pour le Dictateur votre fierté prononce ;  
Lui dont l'offre flatteuse & les soins généreux...

### C A T O N.

Ses soins pour moi sont vains... mortel présomp-  
tueux !  
Je n'attends rien de lui : cette importune vie  
Sans un décret des dieux ne peut m'être ravie ;  
Et jamais de mon sort quel que soit le hasard ,  
Elle ne dépendra des bontés de César.  
Mais s'il veut nous montrer la grandeur de son  
ame ,  
D'un moment de vertu si le retour l'enflamme ;  
Qu'il songe à mes amis , qu'il prête son appui

A des républicains plus vertueux que lui,  
 Et fasse un noble emploi d'un droit illégitime  
 Qu'il n'obtint jusqu'ici que des succès du crime.

## D É C I U S.

On retrouve toujours dans ce superbe ton  
 L'inflexibilité de l'ame de Caton. . .  
 Votre vertu vous trompe ; une indiscrete haine  
 Aux maux qui vous fuyoient malgré moi vous  
 entraîne.

J'ai tout dit, & je pars. Des efforts que j'ai faits  
 Quand je raconterai le malheureux succès ;  
 Rome, ne comptant plus sur d'impuissantes ar-  
 mes,

A vos tristes destins n'offrira que des larmes.

*Par M. Guillemard.*

## LE TRIOMPHE DE LA MUSIQUE.

*Ode de Pope.*

**D**ESCENDEZ de la voute azurée, des-  
 cendez, chastes Muses, pour célébrer ce

Les deux odes sur la musique de Pope & de Dry-  
 den ont acquis une grande réputation même par-  
 mi nous. Les Anglois osent les mettre au-dessus

*II. Vol.*

**C**

## 50 MERCURE DE FRANCE.

grand jour. Reveillez , par vos divins concerts , nos instrumens assoupis. Faites retsonner ma trembante lyre , elle imitera le son amoureux & touchant de la voix. Que le luth soupire & rende des accens plaintifs ; que la voute de ce temple tressaille & frémissse aux sons éclatans de la trompette , & que les échos attentifs les repètent mille fois le jour.

Tantôt l'orgue majestueuse accorde lentement ses tons nombreux & pleins ; tantôt ses accords doux & brillans flattent légèrement l'oreille ; mais lorsqu'ils s'animent , qu'ils se fortifient & s'élevent , ils ébranlent la terre & les cieux.

Une musique vive & hardie fait éclater la joie ; des airs doux & languissans se répandent mollement sur la surface polie de l'air , puis s'abaissent , s'affoiblissent par degrés & se perdent confusément dans le lointain.

La musique charme l'ame & l'entretient dans une douce & agréable situation.

---

de tout ce que l'antiquité a produit de plus sublime dans le genre lyrique. Elles étonneront peut-être moins dans ma traduction. Le Mercure de France les publia en Juillet 1762. Les corrections & les changemens que je viens d'y faire les feront lire avec plus de plaisir.

**J U I L L E T. 1771. 51**

Elle ne la souleve pas avec trop de violence ; elle ne la précipite point dans des abîmes profonds.

Lorsque la joie insensée & bruyante agite le cœur & le secoue, la musique le calme & l'appaise par sa voix douce & touchante. Lorsque l'esprit, dévoré par les chagrins, est entièrement absorbé dans de sombres pensées, la musique le reveille & le ravit. Elle enflamme les enfans de Bellone par des sons rapides & belliqueux ; mais sur les tendres cœurs blessés par l'amour, sa main bienfaisante étend un baume salutaire qui adoucit tous leurs tourmens.

Voyez, voyez la sombre Mélancolie, remuer sa tête inclinée & pesante. Voyez Morphée, ouvrir ses tremblantes paupières & se lever peu - à - peu sur son lit de roses. Voyez la tardive Paresse déployer en soupirant ses bras engourdis.

Voyez l'Envie secouer ses serpens & les lancer avec horreur.

Aux sons mélodieux d'une amoureuse voix, tous nos sens sont enchantés. La guerre la plus cruelle cesse de nous enflammer, & l'aveugle fureur des discordes s'appaise & s'éteint.

Mais lorsque le salut de la patrie nous fait courir aux armes, la musique guerrière embrase tous les cœurs.

Cij

## 32 MERCURE DE FRANCE.

C'est alors que le chantre de la Thrace, élevé sur la poupe du premier navire qui affronta la fureur des ondes , touche sa lyre mélodieuse Argos voit descendre du mont Pélion ces vieux enfans de la terre & couvrir le rivage. Les demi-dieux volent en foule autour d'Orphée.

Aux divins accens de sa lyre tous les mortels sont des héros. Ils brûlent de jouir des charmes de la gloire. Les chefs présentent leurs boucliers ; ils brandissent leurs épées étincelantes. Les mers, les rochers & les cieux retentissent à-la-fois de ces acclamations : *Aux armes, citoyens, aux armes, AUX ARMES.*

L'amour plus puissant encore que la mort même fait descendre Orphée dans l'épouvantable séjour des ténébres que le noir Phlégeton entoure neuf fois de ses eaux fumantes. Quels lugubres gémissemens retentissent de toutes parts ! ce sont les ombres criminelles qui , dans leurs tourmens éternels, poussent des cris de rage & des hurlemens effroyables.

Qu'entends-je ! Orphée touche sa lyre d'or ; les supplices de l'enfer sont suspendus ; les ombres accourent en silence. Le rocher de Syfyphe est immobile. Ixion sommeille sur sa roue. Les noirs spectres du Tartare dansent en foule autour de

lui ; les Furies tombent sur leur lit de fer. Les serpens qui couronnent leurs têtes se dressent pour écouter ses chants amoureux.

Il chante; par ces sources d'eau pure & éternelle ; par ces zéphirs odoriférans que caressent tour-à-tour les tendres fleurs des Champs Élysées ; par ces ames bienheureuses qui habitent les prairies dorées & les amoureux bosquets d'amaranthe ; par les ombres guerrières qui font étinceller leurs armes dans les sombres allées ; par les jeunes amans qui sont morts d'amour & qui promènent leur plaintive langueur sous les berceaux de myrthe ; rappelez , rappelez Euridice à la vie ; enlevez l'époux, ou rendez-lui sa chère compagne.

Le poëte chante & l'enfer écoute sa prière en silence. La farouche Proserpine s'adoucit en murmurant. Elle accorde à regret Euridice à son amant ; ses chants triomphent de la mort & de l'enfer. Triomphe aussi difficile que glorieux. C'est en vain que le destin a enseveli Euridice dans le ténébreux empire que le Styx arrose neuf fois. La Musique & l'Amour remportent enfin la victoire ; mais le malheureux amant jette , hélas ! trop tôt les yeux sur sa chère épouse. Elle meurt,

#### 54 MERCURE DE FRANCE.

elle meurt. Eh ! comment pourrez - vous toucher les fatales sœurs ! si l'amour n'est pas un crime , tu es innocent , ô divin Orphée.

Aux piés des montagnes suspendues sur sa tête , aux bords des fontaines qui rouloient de leur cime ; dans ces lieux où l'Hébre serpente & se perd en mille détours, Orphée, seul, inconnu , abandonné, gémit & soupire ; il rappelle sa chere ombre qu'il a perdue. Entouré des Furies , désespéré, il tremble. Au milieu des neiges du mont Rhodope il brûle d'amour. Plus prompt & plus léger que les vents , voyez-le franchir les déserts. Ecoutez le mont Hæmus retentir du bruit des Bacchantes , & voyez le mourir. En mourant il chante Euridice. Ce nom chéri ranime encore ses lèvres éteintes ; bois , flots , rochers & vallons , grottes & montagnes répètent à la fois le nom d'Euridice.

La Musique apaise & charme les douleurs des malheureux mortels ; elle désarme & fléchit à la fin le cruel destin. La Musique adoucit nos peines , elle rend même agréable le désespoir & la fureur des amans. Elle sçait multiplier enfin tous nos plaisirs en les variant ; elle nous

fait jouir d'avance des plaisirs célestes.

Telles furent tes sages occupations , divine Cécile , tu consacras tes sons harmonieux aux louanges du Créateur. A peine l'orgue eur-elle fait retentir le temple de Dieu , de tes concerts majestueux , que toutes les puissances immortelles descendirent avec respect pour les entendre. Les ames des timides mortels s'éleverent jusqu'aux cieux. Tes saints accords purifierent le feu sacré de ta piété. Les Anges s'inclinèrent en chœur pour les entendre. Que les poètes cessent donc de célébrer les charmes d'Orphée ; l'éclatante , la divine Cécile peut seule ravir & la terre & les cieux. Les sons d'Orphée ont arraché une ombre des enfers. Les chants de Cécile enlèvent les ames dans les cieux.

*La Fête d'Alexandre , par Dryden.*

L'invincible fils de Philippe célébroit la glorieuse conquête de la Perse , & donnoit à sa cour une fête brillante. Elevé sur un trône radieux , le superbe monarque ressembloit à une divinité. Ses illustres compagnons, rangés autour de lui, avoient le front couronné de roses & de myrthes; récompense digne des guerriers valeu-

## 56 MERCURE DE FRANCE.

reux. A sa droite étoit l'aimable Thaïs, plus ravissante encore que la déesse de l'Orient lorsqu'elle fait éclore les fleurs; elle étoit dans son printems & toute fière de sa beauté.

Couple charmant, couple amoureux, vous méritez d'être toujours heureux. Les héros ont seuls le droit de toucher la beauté. Les héros méritent les caresses des belles.

*Le Chœur répète ; Couple, &c.*

Timothée paroît au-dessus de la troupe harmonieuse; ses doigts légers voltigent sur sa lyre; ses sons tendres & cadencés qui s'élèvent jusqu'aux cieux, inspirent une joie divine.

Il chante. Jupiter, le maître des dieux, abandonne le séjour de l'empirée. Tel est l'invincible pouvoir de l'amour. Il prend la forme d'un serpent pour cacher l'éclat de sa divinité; il s'approche de l'adorable Olympie; il la presse amoureusement & se glisse sur son sein d'albâtre; de ses tortueux replis, il forme autour d'elle une ceinture bouclée, déjà le maître du monde lui a imprimé sa vivante image.

Le peuple admire en silence ces sublimes accords. Déesse présente, déesse propice, s'écrie-t-il ! Les voutes du temple

retentissent de ces acclamations. Le monarque, en extase, joue la Divinité. Il secoue la tête & croit ébranler la voute des cieux.

*Le Chœur répète, Le Peuple, &c.*

Le chantre amoureux célèbre ensuite les louanges de Bacchus, toujours jeune, toujours charmant. Cet aimable dieu arrive en triomphe au bruit des clairons & des trompettes. Son visage riant & vermeil inspire la joie & les plaisirs.

Hautbois & trompettes célébrez sa gloire. Il arrive, il arrive, Bacchus le dieu de la treille, toujours plus jeune, toujours plus beau.

D'abord il ordonne de boire la coupe pétillante. Les présens du dieu de la treille sont des trésors. Le soldat boit, s'enivre & boit encore avec un nouveau plaisir. Trésor précieux, source délectable. Après les travaux & les fatigues, le plaisir de la bouteille est mille fois plus délicieux encore.

*Le Chœur répète ; Les présens du dieu, &c.*

Enivré par le concert mélodieux de ces louanges, le fier monarque s'enorgueillit. Dans son délire il combat les Perses. Trois fois il met en déroute ses ennemis épou-

C v

## 58 MERCURE DE FRANCE.

vantés. Trois fois il se plonge dans des torrens de sang. Timothée voit la rage du vainqueur s'accroître. Il voit son visage s'enflamer ; ses yeux lancer des éclairs. Tandis qu'Alexandre menace & la terre & les cieux, le chantre change de ton. Il dompte l'orgueil du farouche conquérant ; il essaie des sons plaintifs pour attendrir l'ame du héros ; il chante le vertueux Darius, précipité de son trône par un arrêt du barbare destin, nageant dans son sang, sans secours, sans espérances, abandonné de ses lâches amis qu'il avoit comblés de biens. Ce puissant monarque de l'Asie expire sur la poussière, sans avoir même un de ses esclaves pour lui fermer les yeux.

A ces tristes & lamentables accens, le vainqueur du destin, le grand Alexandre baisse les yeux ; il rappelle dans son ame interdite les outrages de l'aveugle fortune. Ses soupirs qu'il cache le trahissent de tems en tems, & ses yeux répandent des larmes.

*Le Chœur repète ; A ces tristes, &c.*

Le souverain maître de l'harmonie sourit en voyant l'amour renaître dans le cœur d'Alexandre. La pitié l'émeut & le dispose à la tendresse.

Timothée adoucit encore ses accens mélodieux, il amollit peu-à-peu l'ame du héros & le ramene à la volupté.

Il chante la guerre, ses fatigues, ses dangers; la gloire qui l'accompagne est une fumée légère; ses flatteuses espérances sont vaines; toujours renaissantes, jamais satisfaites; nouveau combat, nouveau carnage, torrent de calamité publique.

Si l'on peut aspirer à la conquête de l'univers, apprens, ambitieux éfrené, que c'est pour en faire le bonheur & la gloire. La tendre & voluptueuse Thaïs soupire à tes côtés. Jouis des biens que t'offrent les secourables dieux!

A ces sublimes accens, les cieux retentissent d'applaudissemens; l'Amour est enfin couronné par le plaisir, mais le dieu de l'harmonie jouit de toute la gloire.

Le prince se livre à sa bouillante ardeur; il fixe tendrement la beauté qui l'enflamme; soupire, la fixe, soupire encore plus tendrement.

Enivré d'amour & de vin, le conquérant de l'Asie, vaincu à son tour, tombe aux pieds de sa maîtresse.

*Le Chœur repète; le prince, &c.*

Timothée touche de nouveau sa lyre

d'or ; des sons tendres & languissans succèdent à des sons bruyans & rapides, semblables à l'effroyable fracas du tonnerre. Le héros élève la tête ; il est arraché du sommeil de la mort. Honteux de son ivresse, il regarde fixement autour de lui. Vengeance, vengeance, s'écrie Timothée ! déchaînez-vous, infernales Furies ; paroissez serpens, siffliez sans cesse, répandez en tous lieux la flamme & la rage, l'horreur & la mort. Avancez, pâles habitans des ténèbres, avancez. Ils portent des torches ardentes : ce sont les ombres plaintives des Grecs massacrés dans les combats & privés des honneurs de la sépulture. Cadavres palpitans & traînés dans la poussière, criez vengeance, vengeance !

Tu la dois à cette vaillante troupe, farouche conquérant. Vois, barbare, vois comme ils secouent leurs torches funèbres ; ils te montrent les palais des Perses & les temples superbes de leurs dieux ennemis.

Alexandre applaudit à ces lugubres cris avec une allégresse éclairante. Il saisit une torche ardente pour tout réduire en cendre. Thais le devance, la flamme en main, & l'entraîne au palais de Persépolis. Nouvelle Hélène ; elle embrase une nouvelle Troye.

J U I L L E T. 1771. 61

*Le Chœur répète ; Alexandre , &c.*

Avant que les pipeaux champêtres & les cornemuses eussent commencé d'é-mouvoir l'air & de l'agiter agréablement, lorsque l'orgue ne raisonnoit point encore , Timothée , avec sa flûte & sa lyre , pouvoit exciter dans l'ame des mortels la haine ou l'amour ; mais l'immortelle , la divine Cecile inventa tous les instrumens harmonieux. De cette source abondante & sacrée , cette aimable enthousiaste tira des sons plus variés , plus doux & plus intéressans. Elle ajouta aux jours solennels une solennité ravissante & nouvelle. Son divin génie créa des arts inconnus & sans nombre. Que le dieu de l'harmonie lui cède la couronne ou qu'il la partage avec elle. Timothée a élevé jusqu'aux cieux un foible mortel. Aux accords de Cecile , tous les chœurs des Anges sont descendus sur la terre pour entendre ses sublimes concerts.

*Traduites par M. Lacombe d'Avignon.*

---

**L'**EXPLICATION du mot de la première Enigme du Mercure du mois de Juillet premier volume , 1771, est *Nid d'oiseau* ; celui de la seconde est *Filut* ; celui de la

## 62 MERCURE DE FRANCE.

troisième est *Trompette*. Le mot du premier logogryphe est *Poutre*, où l'on trouve *pou*, *outre* en retranchant le *p*; celui du second est *Somme*, fils de la nuit, rivière en Picardie, l'ouvrage de Saint Thomas, quantité numéraire, fardeau; celui du troisième est *Etalon*, cheval entier, mesure publique, le nom de certains arbres, des ais de charpentier, & en retranchant l'*e*, reste *talon*; celui du quatrième est *Dormeuse*, où l'on trouve *or*, *arme*, *Rcme*, *mûr*, *Eve*, *mure*, *ruse*, *Meuse*, *merde*.

## É N I G M E

SOUVENT par un défaut de l'art,  
De mon emploi je suis frustrée,  
Et dans la poussière ignorée  
J'en sors par l'effet du hasard.  
Vous à qui je suis attachée,  
Vous, que je sers, sexe charmant,  
Quand je tiens la beauté cachée,  
Sous le pli de quelque ornement,  
Ah! que mon sort est différent!  
Nécessaire à votre parure,  
Quelquefois je regne à mon tour,  
Sur ce trône que la nature,  
Elève au gré du tendre amour:

J U I L L E T. 1771. 63

Où la pudeur & le mystere  
M'imposent de sévères lois  
Contre tout amant téméraire  
Qui prétend usurper mes droits.  
Je ne suis pas toujours ingratte ;  
Mais , malgré ses pressans desirs ,  
Je suis pour l'ame délicate  
Le sceau sacré de ses plaisirs.

*Par M. P\*\* , à Nantes.*

---

### A U T R E.

J'AI la peau douce mais fort noire ;  
Je suis taillée assez bisarrement ;  
Je n'ai de moi nul agrément.  
Cependant le pourra-t-on croire ;  
Je ne fors pas plutôt d'une sombre prison  
Que l'on voit consulter les yeux & la raison  
Pour m'étaler de bonne grace ,  
Tantôt je suis en haut , tantôt je suis en bas :  
Enfin après plusieurs débats  
Sur la rose & les lis on me donne une place ;  
Mais si je tombe par disgrâce ,  
Ce qui m'arrive assez souvent ;  
Autant en emporte le vent.

*Par M. le Ch. de L. . . St Just , au Havre.*

## A U T R E.

**R**ESERVÉ, grave & sérieux ;  
Défiant & mystérieux ,  
Lecteur , il ne m'est pas facile  
De contenter les curieux.  
Je fus jadis au rang des dieux  
Qu'honora la Grèce imbécile ;  
Mais , plus sages que leurs ayeux ,  
Les hommes ont ouvert les yeux ,  
Je ne puis plus obtenir d'eux  
Qu'une estime froide & stérile.  
Je suis prudent , je suis discret ,  
Et pour m'arracher un secret  
Il faudroit être bien habile ;  
A la cour & parmi les grands  
Je suis d'un nécessaire usage ;  
Je parle un bizarre langage  
Qui n'est connu que des amans.  
Sans moi vainement dans la chaire  
Un prédicateur tonneroit ,  
Et sans moi l'acteur ne pourroit  
Se faire entendre du parterre.  
Certains moines me sont soumis  
Par une loi dure & cruelle ;  
Mais je ne fus jamais admis

Dans un monastere fémelle.  
 Lorsque Philis se met au lit,  
 C'est avec moi qu'elle sommeille;  
 Dans mes bras elle s'affoupit,  
 Et quand je suis, elle s'éveille.  
 Mais je me suis trop dévoilé,  
 Et mon nom n'est plus un mystère;  
 Lecteur, il est tems de me taire,  
 Je n'ai jamais tant babillé.

*Par M. D\*\*\**

---

### A U T R E.

**M**ON nom semble annoncer une noble origine;  
 Je ne suis toutefois qu'un meuble assez commun,  
 De l'espèce de ceux dont on n'a souvent qu'un.

Selon l'usage auquel on me destine,  
 La richesse préside ou la simplicité,  
 Aux embélissemens dont je suis susceptible.  
 L'un préfère l'un pour sa commodité;  
 L'autre, à l'orgueil, au faste uniquement sensible,  
 Paye à grands frais l'artiste industrieux  
 Qui, par un heureux choix de formes élégantes,  
 De dessins plus nouveaux, de couleurs plus bril-  
 lantes,

Me rend meuble inutile autant que précieux.  
 Tantôt à vos regards j'offre sous un feuillage

## 66 MERCURE DE FRANCE.

Le peuple aîlé des airs qu'appellent ses desirs ;  
Tantôt dans un étroit & riant paysage ,  
Des villageois dansans qui chantent leurs plaisirs.  
Au gré des amateurs je représente encore  
Ou les dons de Pomone ou les présens de Flore ;  
Ici des chiens ardens & des cerfs aux abois ;  
Là des repas , des jeux & des concerts chinois.  
C'est chez les souverains , chez les gens de finan-

co,

Chez les Lais à la solde des grands ,  
Que l'on trouve encadrés avec magnificence  
Ces chef-d'œuvres du goût & de l'art des Audrans.  
Dans un asyle obscur où je suis dépourvue  
De ces vains ornemens qui charment votre vue ,  
Je sers bien davantage à la félicité ;  
Un destin plus flatteur est alors mon partage ;  
Je me vois souvent chez un sage  
Le trône de l'amour & de la volupté.

*Par M. Gelhay.*

---

## LOGOGYPHE.

**D**EUX syllabes font mon affaire ;  
L'une offre aux yeux un animal ,

L'autre fait grand bien , fait grand mal ,  
Quoiqu'en tout je sois salulaire.

*Par M... de Savigny.*

A U T R E.

N E U F lettres , cher lecteur , composent ma  
structure ;

J'ai de l'art , ma façon ; l'être , de la nature ;  
Mes trois premieres sont une préposition ,  
Que présente aisément un peu de réflexion ;  
Mes six dernieres sont ce que souvent on passe :  
Pauvres , comme opulens , parcourent mon espace ;  
A mon tout donne-t-on quelques mots de valeur ?  
Je suis une richesse & constate un seigneur.

*Par M. .... de Savigny.*

A U T R E.

A ssis sur le berceau du monde ,  
Je finirai sur son tombeau .  
Mon empire s'étend sur la terre & sur l'onde.  
Je rends le fort de l'homme ou plus triste ou plus  
beau.

## 68 MERCURE DE FRANCE.

Sept pieds en tout forment mon être :  
Les quatre premiers font connoître  
Pour un cœur bien épris un titre précieux.  
Trois de plus , lecteur , j'offre à votre impatience  
Ce qui fuit & jamais ne se rend à vos vœux.  
Vous trouverez en moi ce qu'avec la naissance  
Vous donna le divin auteur ,  
Le nom d'une chose très-rare  
A la honte de notre cœur ,  
Deux élémens , dont un fut le tombeau d'Icare ,  
L'épithète d'absynthe , un mal très-redoutable.  
Ce qu'aux dépens de la raison  
Souvent cherche un poëte , une fougue indomptable ;  
Ce que dans la belle saison  
On entend dans les champs : ma foi ç'en est assez ,  
Devinez-moi bien vite ou sinon me laissez.

*A Sedan , par un Capitaine du régiment  
Dauphin , Dragon.*

---

### A U T R E.

**P**AR la main de Thémis , pour arrêter les crimes ,  
Souvent j'immole aux loix de coupables victimes.  
En moi l'œil féminin ne voit rien d'attrayant ,  
Quand je brille surtout d'un éclat effrayant.

Lorsque j'aide le bras d'un méchant en furie ,  
 Tu dois trembler , lecteur , je puis t'ôter la vie :  
 Mais pourtant ne va pas, comme un timide oi-  
 son ,

Te remplissant le cœur d'une crainte imbécile ,  
 Pâler à mon aspect , tomber en pamoison :  
 Si tu fais te munir de force & de raison ,  
 Loin de nuire à tes jours , je puis leur être utile ;  
 Je puis même les conserver.

Hé bien ! à deviner te semblé-je facile ?  
 Si tu voulois , lecteur , éviter de rêver ,  
 Je t'apprendrois , pour me faire connoître ,  
 Que six pieds seulement composent tout mon être :  
 Mes membres disloqués , moyenant certain tour ,  
 T'offriront dès l'abord un mal fort deshonnête ,  
 Qui se laisse , dit-on , voir ainsi que l'amour.  
 Cherche encore un moment : sans te casser la tête ;  
 Tu trouveras soudain ce qu'un buveur sensé  
 Laisse toujours au fond d'un tonneau bas percé ;  
 Ce qu'avec soin nous cache une femme coquette ;  
 Ce qu'est Colas , dans les prés , sur l'herbette ,  
 Lorsque , sans témoins importuns ,  
 Il rit , saute & folâtre auprès de sa Colette ;  
 Deux articles fort courts , en françois très-com-  
 muns ;

Un pronom personnel ; une note en musique ;  
 Le premier mot latin du salut angélique ;  
 Et d'un adulateur , toujours approbatif ,  
 L'épithète très-véridique ,

## 70 MERCURE DE FRANCE.

Pour être plus explicatif,  
Je te présente encore , & c'est , ma foi , sans rire ,  
Du verbe aller le mode impératif.  
Enfin , s'il faut tout dire ,  
Je porte aussi le nom latin. . .  
Mais que tant de latin n'ait rien qui t'effarouche ;  
Pour ne rien mettre ici de louche ,  
C'est le nom , cher lecteur , d'un être féminin  
Que jadis le serpent fit damner par la bouche.

*Par M. Jupin.*

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*L'Homme moral* ; par M. l'Abbé de Crillon. A Paris , chez Desprez & la V. Duchesne , rue St Jacques.

CET ouvrage , dédié à M. le Dauphin , est une esquisse sur les vices & les vertus qui offre des traits heureux & d'un pinceau capable d'achever un tableau plus grand & plus fini. L'auteur parcourt successivement toutes les affections naturelles dans ce qu'elles ont de louable ou de vicieux. Voici quelques pensées qui nous ont paru justes & ingénieuses. « Si la terre se répandoit dans l'ame des hom-

» mes, elle suffiroit seule pour les dé-  
 » truire. Le Dieu redoutable d'Israël n'op-  
 » posoit à des nations entières que la ter-  
 » reur.

» Aimable pudeur, vous seule prêtez  
 » des graces à la beauté. Séduisante à tous  
 » les yeux, le Sage en vous voyant croit  
 » voir la vertu; l'homme sensuel la vo-  
 » lupté.»

Le portrait d'un homme bienfaisant est  
 tracé de maniere à inspirer le desir de  
 l'imiter.

» Chéri de la femme la plus aimable ,  
 » ce grand homme étoit l'objet de l'ido-  
 » lâtrie de ses enfans. Son ame tranquile  
 » rejetoit les passions trop vives, & dans  
 » sa douce philosophie son cœur ne con-  
 » noissoit d'autre besoin que celui de  
 » communiquer ses bienfaits; il suffisoit  
 » d'être malheureux pour en être connu.  
 » Les vieillards sur-tout étoient chers à  
 » son cœur; il lui sembloit voir en eux  
 » la personne auguste de ses ancêtres. La  
 » franchise, la gaîté rassembloient autour  
 » de lui les vrais plaisirs, & le luxe ban-  
 » ni étoit remplacé par les vertus aima-  
 » bles de l'hospitalité. Le cri du malheu-  
 » reux étoit *son signal*. Je l'ai vu au mi-  
 » lieu de ses enfans marcher vers ses

## 72 MERCURE DE FRANCE.

» bourgades & ses hameaux , & traverser  
 » toutes ses terres comme un fleuve qui  
 » répand l'abondance. J'ai vu à son pas-  
 » sage le vigneron suspendre ses travaux ,  
 » le laboureur arrêter sa charrue , & leurs  
 » enfans , jetant au travers des guérets  
 » tout ce qu'ils tenoient dans leurs bras ,  
 » courir & embrasser ses pieds. La joie  
 » étoit peinte sur leur visage ; la vue at-  
 » tachée sur leur maître , ils le suivoient  
 » des yeux , & quand ils cessoient de le  
 » voir , ils levoient les mains au Ciel , le  
 » bénissoient & se remettoient au travail.  
 » Le jour où les occupations champêtres  
 » étoient interrompues , toute la jeunesse  
 » accouroit autour de lui au son des fifres  
 » & des tambours. Les amans lui deman-  
 » doient leurs maîtresses , les maîtresses  
 » leurs amans. Bientôt unis par l'hymen , il  
 » jouissoit de leur bonheur , & préparoit  
 » à ses enfans de nouveaux sujets , pour  
 » qu'ils les rendissent un jour encore plus  
 » heureux. Voilà les traits de la bienfai-  
 » sance ; je dois aussi faire entendre ses  
 » paroles ; puissent - elles se graver dans  
 » le cœur de tous les hommes ! il projete  
 » d'élever un asyle & de fixer des revenus  
 » pour les infirmes & les vieillards de  
 » tous ses domaines. La grandeur & l'u-  
 » tilité

» tilité de son dessein lui font craindre la  
 » mort qu'il n'avoit jamais redoutée. Il  
 » assemble ses enfans; vous êtes nés sen-  
 » sibles, leur dit-il; le malheureux vous  
 » a vu souvent répandre des larmes & le  
 » Ciel qui me comble de ses faveurs  
 » m'en a rendu témoin. Voyez ces infor-  
 » tunés dont les yeux sont fixés sur vous  
 » seuls. Je leur dis sans cesse, reposez-  
 » vous sur mes enfans. Ma vieillesse m'in-  
 » quiète, mes chers fils; promettez-moi  
 » d'exécuter mon projet & votre pere  
 » mourra tranquille. Le serment fut fait,  
 » le monument élevé & consacré à la  
 » bienfaisance. Chaque jour cet heureux  
 » pere recevoit de ses enfans le prix de ses  
 » vertus. J'ai vu couler de ses yeux les  
 » larmes les plus douces à ce trait d'une  
 » sensibilité douce & naïve du plus jeune  
 » de ses fils. Mon père, lui disoit - il un  
 » jour, allons soulager nos bonnes gens.»

Nous avons transcrit ce morceau, parce  
 qu'on ne peut pas mettre trop souvent sous  
 les yeux des hommes les leçons & les exem-  
 ples de l'humanité. C'est par la même raison  
 que nous rapporterons un trait historique  
 tiré du chapitre sur l'amitié, d'autant plus  
 curieux qu'il ne se trouve dans aucun de  
 nos historiens, & que l'auteur l'a tiré des

manuscrits d'une famille. Dans les guer-  
 res de religion un jeune Français d'une  
 grande naissance commandoit un corps  
 de Calvinistes. Il marche contre des  
 troupes d'un parti contraire. Après un  
 combat sanglant les premiers sont mis  
 en déroute. Le jeune homme, dange-  
 reusement blessé, est trouvé parmi les  
 morts. Un Ecclésiastique Catholique  
 qui résidoit près du lieu où s'étoit don-  
 né le combat, le fit transporter chez lui  
 avec trois officiers blessés du même par-  
 ti ; ils guériront tous par ses soins. Sa  
 douceur & sa vertu furent si puissantes  
 qu'elles jetterent des doutes dans l'âme  
 des quatre Calvinistes. A peine ce jeu-  
 ne homme est-il dans sa convalescence  
 qu'il lui dit : pensez - vous comme ces  
 hommes contre lesquels nous nous som-  
 mes battus ? oui, répond cet homme  
 vertueux ; ils disent qu'ils sont de vrais  
 Chrétiens, & je le suis. Nous le som-  
 mes aussi, repartit le Calviniste ; mais  
 ils sont cruels ; vous voulez notre bon-  
 heur ; avouez que vous pensez comme  
 nous. Non, leur dit-il, vous êtes dans  
 l'erreur, ils sont dans le crime. Vous  
 entendez mal l'esprit de l'évangile ; ils  
 n'en pratiquent pas les maximes. Ces

» paroles prononcées avec une douceur  
 » pleine de majesté le frappent d'étonne-  
 » ment ; il s'écrie avec transport ; je ne  
 » connois pas votre doctrine ; je suis né  
 » dans la mienne. Mais avec tant de sa-  
 » gesse , l'erreur peut-elle se trouver de  
 » votre côté ? Je cherche le vrai ; j'ai tou-  
 » jours aimé la vertu. Vous me la faites  
 » adorer. Il demande à s'instruire , & son  
 » cœur simple & docile s'ouvre à la fois.  
 » Les trois autres officiers ne sont pas  
 » convaincus. Ils doutent cependant & se  
 » retirent parmi les leurs avec admira-  
 » tion. Le jeune gentilhomme conçut  
 » une si vive amitié pour ce nouvel apô-  
 » tre qu'il résolut de passer ses jours avec  
 » lui. La nouvelle de son abjuration &  
 » de sa tendre amitié ne tarda pas à se ré-  
 » pandre. Son parti dont il étoit la plus  
 » forte espérance en ressentit une vive  
 » douleur. Les plus furieux d'entr'eux  
 » méditent une cruelle vengeance & for-  
 » ment la résolution d'aller massacrer  
 » sous ses yeux son respectable ami. Un  
 » des trois officiers qui avoit été guéri de  
 » ses blessures découvre le complot ; il  
 » frémit & fait partir un exprès pour ap-  
 » prendre à son ancien commandant la  
 » conjuration & le jour pris pour l'exéc-

## 76 MERCURE DE FRANCE.

» rion. Le jeune homme garde le silence;  
 » épargne à son ami l'ombre même de  
 » l'inquiétude ; il l'engage par un prétexte  
 » plausible à s'absenter de chez lui. Le  
 » jour fatal arrive. Il entre chez son ami,  
 » se cache sous ses longs vêtemens , con-  
 » trefait son maintien , sa voix , marche  
 » aux conjurés , se jette au milieu d'enx ,  
 » se découvre & les fait pâlir d'effroi.  
 » Frappez , leur dit-il , arrachez-moi la  
 » vie & respectez les jours d'un ami qui  
 » a sauvé les miens. La vertu , portée à  
 » un certain degré , a la puissance de faire  
 » disparaître le crime. Les conjurés ter-  
 » rassés d'admiration , tombent aux ge-  
 » noux de leur chef. La sublimité de son  
 » ame élève la leur. Ils desirerent de con-  
 » templer l'homme qui l'a rendu si grand ;  
 » il les conduit aux pieds de son ami , &  
 » les conjurés rendent hommage à sa vertu  
 » par l'abjuration de leur erreur.»

L'auteur , qui aime à instruire en para-  
 boles , a inséré dans le chapitre du luxe  
 un trait assez singulier tiré des annales de  
 la Chine , & par lequel nous finirons cet  
 extrait.

« Kia régnoit paisiblement sur le vaste  
 » empire de la Chine. Il étoit né pour  
 » être un héros. Il avoit l'esprit brillant ,

» l'imagination vive , des graces , de la  
 » valeur , & une force si extraordinaire  
 » qu'il arrêtoit avec ses mains un char  
 » traîné par des chevaux fougueux. Mais  
 » l'amour excessif des femmes & l'esprit  
 » d'irreligion jeterent dans son ame le  
 » poison du luxe , le rendirent inhumain  
 » & corrompirent ses mœurs. Ses excès &  
 » plusieurs actes d'impiété alienerent le  
 » cœur de tous les peuples ; cependant il  
 » lui restoit encore trois bonzes fidèles &  
 » zélés qui osèrent lui montrer le tableau  
 » de ses désordres. Le prince aveugle &  
 » cruel s'indigne & les fait mourir en sa  
 » présence. Il devient éperdument amou-  
 » reux d'une femme ambitieuse qu'il fait  
 » proclamer Reine. Elle se rappelle que  
 » pour honorer la mémoire d'une concu-  
 » bine , cet empereur a dépensé deux cent  
 » millions dans un jour. Sa vanité lui  
 » persuade que sa beauté mérite plus en-  
 » core , & que toutes les richesses de la  
 » Chine suffisent à peine pour l'hommage  
 » que l'on doit à ses charmes. Que la vie  
 » est courte , dit-elle à ce prince. Faut-il  
 » encore que des nuits obscures viennent  
 » en abrégér la durée ? Pourquoi cette  
 » éternelle & fastidieuse succession d'obs-  
 » curité & de lumière ? Que ne sommes-

## 78 MERCURE DE FRANCE.

» nous dans un palais où brilleroit tout-  
 » jours une clarté vive qui n'auroit pas  
 » besoin d'attendre le retour de l'aurore?  
 » La main des dieux a placé dans les aîs  
 » des globes enflammés, mais qui s'éclip-  
 » sent & nous laissent dans les ténèbres.  
 » La main de mon empereur ne peut elle  
 » pas placer dans son palais des astres qui  
 » l'éclairent & qui ne s'éteignent jamais?  
 » Les feux du firmament luiront pour le  
 » reste de l'Univers. Les nôtres ne bril-  
 » leront que pour vous & pour moi. Ils  
 » n'auront point de vicissitudes & de-  
 » viendront l'emblème de notre félicité.  
 » Passons-nous des dieux, continue cette  
 » folle Princesse. Ils sont innombrables  
 » dans le Ciel; vous êtes seul Roi sur la  
 » terre; ces êtres impassibles, laissons-  
 » les adorer dans leurs temples par un  
 » peuple grossier; ils régneront dans l'O-  
 » lympé, au milieu des astres qui les en-  
 » vironnent; regnez sur l'Univers au mi-  
 » lieu des soleils que vous aurez fait naître.  
 » Est-il des bornes à votre puissance?  
 » Parlez; que votre grandeur éclate dans  
 » la structure de ce monde nouveau. Ecar-  
 » tez de vous & la variété des saisons &  
 » les intempéries de l'air, & ces change-  
 » mens de forme que la matière promette

» sur tous les objets. Rendez-les fixes &  
 » constans, & plongeons nos ames dans  
 » les plaisirs & dans les délices. Trom-  
 » pons le tems qui veut porter ses ourra-  
 » ges jusques sur les cœurs, & lorsque le  
 » destin viendra couper le fil de nos jours,  
 » nos deux ames unies voleront ensem-  
 » ble à l'immortalité des plaisirs. » La sé-  
 » duction passe aisément dans les ames foi-  
 » bles. L'ame du crédule Empereur prend  
 » toute l'empreinte que lui donne une Rei-  
 » ne artificieuse; son aveugle tendresse flat-  
 » te son orgueil. Déjà il se croit un dieu  
 » qui va commander à la nature. Des  
 » millions de bras sont mis en mouve-  
 » ment. Un superbe palais s'élève. L'or,  
 » l'asur y brillent de toutes parts. Fermé  
 » de tous côtés à la lumière du jour. Une  
 » quantité innombrable de globes rem-  
 » plis de matieres enflammées, sont le  
 » soleil & les astres qui l'éclairent. Des  
 » parfums exquis sont l'air qu'on y res-  
 » pire. Une pluie légère de liqueurs odo-  
 » riférentes tombe de ce nouveau ciel &  
 » forme la rosée. L'Empereur & la Reine  
 » entrent dans ce palais enchanté au mi-  
 » lieu des danses, des concerts, des fes-  
 » tins. Ils y oublient tous deux la nature  
 » & l'Univers. Les richesses de la Chine

D iv

## 20 MERCURE DE FRANCE.

» s'y précipitent & s'y dévorent ; mais  
» bientôt le cri d'un peuple mécontent se  
» fait entendre. Un ennemi voisin s'arme,  
» s'avance, renverse ce monument honteux  
» & s'assied sur le trône. Tout l'empire  
» se range sous ses étendards. Le mal-  
» heureux Kia est abandonné ; il fuit ; il  
» erre pendant trois ans de province en  
» province. Il meurt enfin victime d'un  
» luxe insensé, l'opprobre du trône & le  
» mépris de ses peuples. »

*Histoire des révolutions de Corse*, depuis  
ses premiers habitans jusqu'à nos jours,  
par M. l'Abbé de Germanes, vicaire-  
général de Rennes. A Paris, chez Hé-  
rissant le fils, rue des Fossés de M. le  
Prince, vis-à-vis le petit hôtel de  
Condé.

Une description géographique de l'île  
de Corse, très-exacte & très-détaillée,  
des recherches sur l'origine de ses pre-  
miers habitans, tirées des meilleurs au-  
teurs & des monumens les plus authenti-  
ques servent d'introduction à cet ouvra-  
ge. L'auteur parcourt les différentes ré-  
volutions qu'ont éprouvées les CorSES en  
changeant de maîtres ; il fait voir que les  
Génois, après s'être introduits dans l'île

par la surprise & la violence, en devinrent ensuite les possesseurs légitimes en vertu d'un accord solennel garanti par la nation. Il trace les efforts continuels que firent les Corfes pour se dérober à la domination Gênoise devenue dure & tyrannique; cette alternative de prospérités & de revers occasionnés par l'influence plus ou moins grande des puissances étrangères dans les affaires de Corse, & par l'état plus ou moins florissant des forces de la république de Gènes. Il peint tous les chefs les plus fameux; défenseurs de la liberté des Corfes depuis Sanpiétro jusqu'au Roi Théodore & jusqu'à Giafféri & les deux Paoli, Pascal & Clément, fils d'Hyacinthe Paoli. Pascal Paoli est le dernier des Corfes qui ait été célèbre, avant que l'Isle fût soumise à la France. Son pere Hyacinthe l'avoit défendue contre le marquis de Maillebois, & le fils la défendit de nos jours contre M. de Vaux qui avoit servi dans l'expédition de M. de Maillebois, & qui a conquis la Corse comme lui, en suivant le même plan d'opérations.

Nous nous bornerons à transcrire quelques détails sur les mœurs & le caractère des Corfes, toujours plus intéressans que

## 82 MERCURE DE FRANCE.

les événemens militaires , sur-tout chez un peuple qui sait à peine faire la guerre , & qui n'a pû la soutenir contre nous qu'un moment.

« Les Corfes sont naturellement ingénieux , capables d'affaires , éloquens ,  
 » doués de la pénétration la plus vive ;  
 » ils lisent dans les yeux de ceux avec qui  
 » ils traitent , ce qui se passe de plus secret dans le fond de leur ame. Ils parlent longuement ; mais la prolixité de  
 » leurs discours qu'il faut endurer jusqu'au  
 » bout , sans quoi ils se croiroient insultés , est affectée de leur part pour tromper & pour surprendre. Il ne faut pas  
 » croire que le talent de la parole y soit réservé à ceux qui peuvent cultiver les  
 » lettres ; c'est l'appanage de toute la nation ; le moindre paysan , le simple berger discute ses affaires , expose ses griefs ,  
 » justifie sa conduite avec une facilité  
 » d'élocution qui ravit & une abondance  
 » d'idées qui étonne. Il n'emploie qu'une  
 » rhétorique naturelle ; mais elle est féconde en tours d'expression & elle persuade.

« L'idiome des Corfes est la langue italienne un peu corrompue , sur-tout dans les montagnes , par le mélange de quelques termes moresques. Ils en ti-

» rent un parti merveilleux , parce qu'ils  
 » lui communiquent la chaleur de leurs  
 » sentimens. Elle est énergique dans leurs  
 » bouches & dans leurs écrits, quoiqu'elle  
 » semble plus propre à peindre des ima-  
 » ges voluptueuses & riantes qu'à expri-  
 » mer des pensées vigoureuses , tant il est  
 » vrai que la force du discours vient  
 » moins du génie des langues que du ca-  
 » ractere des écrivains. Les peuples que  
 » le luxe n'a point amollis , & qui ont à  
 » soutenir de grands intérêts , comme la  
 » liberté , la patrie , la religion , s'expri-  
 » ment fortement parce qu'ils pensent de  
 » même. Rien de plus mâle que les ma-  
 » nifestes des confédérés de Pologne ;  
 » rien de plus véhément que les oraisons  
 » des anciens Romains , ni de plus cha-  
 » leureux que les discours de Corfès. Si  
 » le gros de cette nation a croupi dans  
 » une ignorance profonde , on doit plutôt  
 » l'imputer à la constitution de l'état qu'à  
 » la nature de leur esprit ; car les Corfès  
 » ont par eux-mêmes beaucoup d'aptitu-  
 » de aux sciences & aux beaux arts. Ceux  
 » que leurs talens ont mis en état de re-  
 » cevoir une meilleure éducation en Ita-  
 » lie , s'y sont distingués par des succès  
 » brillans : les écoles de Rome en rendent

#### §4 MERCURE DE FRANCE.

» témoignage. Plusieurs ont rempli avec  
» éclat des chaires de professeurs aux uni-  
» versités de Pise & de Padoue. Ils ont le  
» goût délicat & un penchant naturel pour  
» la belle littérature ; c'est le jugement  
» que Dante en portoit. . . On cite même  
» la chanson d'un berger des montagnes  
» de Cochonée , aveugle de naissance ,  
» comme un morceau de génie , qui , di-  
» sent les Corfès lettrés , feroit honneur  
» aux imaginations les plus cultivées. Ils  
» ont eu anciennement des historiens ,  
» dont les principaux sont Pierre Ciriæus,  
» Jean de la Grossa & Antoine Philippini.  
» Le premier étoit trop prévenu en fa-  
» veur de son pays dont il portoit le nom ;  
» inexaët & sans méthode ; mais son style  
» est vif & plein de chaleur. Il a écrit en  
» latin ; on trouve son ouvrage dans le  
» recueil de Muratori. Le second tombe  
» dans des anacronismes grossiers & ado-  
» pte toute sorte de fables absurdes. Mais  
» son imagination est brillante ; il a écrit  
» en italien. Le troisième est diffus, rem-  
» pli de petits faits, épris du merveilleux,  
» sans ordre & sans critique , comme tous  
» les auteurs italiens du seizième siècle.  
» Mais il intéresse par sa candeur. C'est  
» le plus estimable des trois, le plus vrai

& celui dont on peut faire le plus d'usage.  
Il a écrit en italien. . .

» Nous n'avons gueres de détails sur  
» les mœurs des anciens Corfes. Sénèque  
» est le premier qui ait entrepris de pein-  
» dre cette nation dans le distique sui-  
» vant :

Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,  
Tertia mentiri, quarta negare deos.

» *Se venger est la premiere loi des Corfes,*  
» *la seconde, de vivre de rapines ; la troi-*  
» *sième, de mentir ; la quatrième, de nier*  
» *l'existence des Dieux.* Je ne pense pas  
» que ce portrait soit en tout ressem-  
» blant & fidèle. Je n'ai vû dans aucun  
» endroit de l'histoire que les Corfes  
» aient passé pour un peuple impie. Sé-  
» neque enfermé dans une tour située  
» à la pointe de l'isle, avec une commu-  
» nication probablement fort restreinte  
» avec les habitans, ne pouvoit pas voya-  
» ger dans l'intérieur du pays. . . . On  
» fait d'ailleurs qu'il répandoit son hu-  
» meur mélancolique dans ses écrits, &  
» qu'il sacrifioit souvent l'exactitude à la  
» singularité des pensées.

» Les Corfes mènent une vie frugale  
» & se contentent des plus simples pro-  
» ductions de leur pais ; ils mangent la

## 86 MERCURE DE FRANCE.

» viande à moitié cuite. Il y a des pay-  
 » sans qui pendant trois mois d'hiver n'u-  
 » sent que de pain de châtaigne en quel-  
 » ques endroits ou de pain d'orge en  
 » d'autre pays. C'est une chose extraordi-  
 » naire en Corse que d'y voir un homme  
 » dans l'ivresse. Pourvu qu'un ménage  
 » parmi les plus pauvres passans ait en  
 » sa propriété une petite maison, *una*  
 » *cazettina*, six châtaigniers, autant de  
 » chèvres & de brébis, il est content de  
 » sa destinée. Mais cet état d'indifférence  
 » pour les biens de ce monde est cause  
 » qu'ils vivent dans une oisiveté brutale.  
 » Ils font tomber sur leurs épouses tout  
 » le détail des soins domestiques & le  
 » fardeau des œuvres de la campagne.  
 » On les voit rester sans rien faire à la  
 » porte de leurs maisons, ou prome-  
 » ner, une pipe à la bouche, leur non-  
 » chalance dans leur village, discourir  
 » sur les nouvelles, & former quelques  
 » parties de jeu ; il aiment passionné-  
 » ment à jouer aux cartes, & ne quittent  
 » cet amusement que pour aller à la  
 » chasse. . . . . Ils sont robustes & va-  
 » leureux. Trois hommes & quatre fem-  
 » mes arrêterent huit cens Génois qui  
 » étoient venus exécuter une descente en

» Balagne , dans l'isle Rouffe. L'un de  
 » ces Corfes renfermé dans la tour qui  
 » garde la plage , faisoit un feu presque  
 » continuel , aidé d'une femme qui sup-  
 » pléoit au défaut d'une main dont il  
 » étoit privé. Les deux autres retranchés  
 » derrière un petit mur tiroient à tout  
 » instant , parce que les trois femmes qui  
 » les secundoient chargeoient dans les  
 » intervalles. . . Ils donnerent le tems aux  
 » paysans répandus dans la campagne &  
 » dans les villages d'alentour d'accourir.  
 » Ils s'attrouperent , attaquèrent les Gé-  
 » nois & les acculèrent dans la mer. La  
 » frayeur les précipita dans un petit ba-  
 » teau qui ne put les contenir. Murati ,  
 » qui étoit alors du parti de Gênes & qui  
 » depuis est mort capitaine de grenadiers  
 » du régiment de Royal-Corse , fut peut-  
 » être le seul qui se sauva à la nage. Qua-  
 » tre cens furent faits prisonniers. On les  
 » dépouilla , & les femmes qui voulurent  
 » se venger de quelques mauvais propos  
 » les fouetterent avec des orties , en leur  
 » disant : vantez-vous une autre fois de  
 » vouloir nous deshonorer. . .

» Ils voient sans frémir les horreurs  
 » prochaines de la mort & l'appareil des  
 » tourmens. Ils font plus. Ils se se per-

## 88 MERCURE DE FRANCE.

» mettent pas même les gémissemens au  
 » milieu des supplices, lorsqu'ils ont une  
 » fois prononcé le mot *patienza*.

» La vengeance a toujours été & est en-  
 » core leur vice le plus commun & le trait  
 » distinctif de leur caractère. Le tems qui  
 » affoiblit tout ne fait que fortifier leurs  
 » inimitiés. Elles s'étendent ordinaire-  
 » ment jusqu'au quatrième degré de pa-  
 » renté; on n'excepte que les prêtres, les  
 » femmes & les enfans.... Ces mêmes  
 » peuples qui ne respirent que le meurtre  
 » dans leur ressentiment sont les plus hos-  
 » pitaliers des hommes, même les bri-  
 » gands de profession qu'on appelle dans  
 le pays *Ladro publico*... Ils tiennent scru-  
 » puleusement leur parole... Les maris  
 » se contentent de leurs épouses & les in-  
 » fidélités n'y sont pas de mode.»

Terminons cet extrait par le récit d'une  
 action dont il n'y a point de nation qui ne  
 s'honorât.

» Deux Grenadiers du régiment de  
 » Flandres qui étoit en garnison à Ajac-  
 » cio, désertèrent & s'enfoncèrent dans  
 » la Campagne pour y être à l'abri des  
 » poursuites. Le hazard conduisit leur  
 » Colonel qui chassoit, sur les pas des  
 » deux Grenadiers, qui l'ayant apperçu,

» se jetterent dans un marais couvert d'ar-  
 » bustes. Un Berger les avoit vus & mon-  
 » tra avec le doigt le lieu de leur retraite.  
 » Le Colonel qui ne comprenoit pas ce  
 » signe lui demanda ce qu'il vouloit. Le  
 » Berger s'obstina à garder le silence &  
 » continua de lui montrer les arbustes du  
 » doigt & des yeux. On s'approche & l'on  
 » découvre les têtes des déserteurs qui  
 » étoient enfoncés dans la fange jusqu'à  
 » la bouche. Ces malheureux sont con-  
 » duits à Ajaccio & condamnés par le  
 » Conseil de guerre à passer par les ar-  
 » mes le lendemain. Le Pâtre à qui le  
 » Colonel avoit donné quatre louis pour  
 » récompense , ne put tenir secrète la  
 » joie qu'il en avoit & raconta son avan-  
 » ture. La famille du Berger en est in-  
 » truite & en frémit d'horreur. Tous les  
 » parens s'assemblent & décident qu'il  
 » faut ôter la vie à ce monstre qui a dés-  
 » honoré sa nation & sa famille en re-  
 » cevant le prix du sang de deux hom-  
 » mes , comme l'infâme Judas l'avoit  
 » reçu du sang de Jesus Christ. Ils le  
 » cherchent , le saisissent & le menent  
 » sous les murs d'Ajaccio. Ils font venir  
 » un Religieux pour le confesser & fusil-  
 » lent le coupable à la maniere des Fran-

## 90 MERGURE DE FRANCE.

» çois , en même-tems qu'on fusille les  
» deux déserteurs. Après l'exécution, ils  
» remettent les quatre louis au Con-  
» fesseur , & le chargent de les rendre.  
» Nous croirions, dirent-ils , souiller nos  
» mains & nos ames que de garder cet  
» argent d'iniquité. Il ne faut point qu'il  
» serve à personne de notre nation.

*Jenni ou le Désintéressement* , drame de  
société en deux actes & en prose ; par  
M. le Chev. D. G. N. A Nancy , chez  
J. B. Hyacinthe Leclerc ; & se trouve  
à Paris , chez Valade , libraire , rue St  
Jacques ; *in-fol.* Prix , 1 liv. 4 s.

La scène de ce drame se passe dans un  
village près de Londres. Le lord d'Angby  
qui a pris le nom de Henri & l'accoutre-  
ment d'un simple payfan , y vit retiré dans  
la chaumière d'un bon vieillard nommé  
Jonhson. Ce vieillard est occupé de l'édu-  
cation de Jenni sa fille unique & de la  
culture d'un petit champ qui fournit à  
leur subsistance. En vain l'on veut arra-  
cher le lord d'Angby de cette cabane , où  
pourroit-il être plus heureux ? Il est au-  
près de Jenni , l'objet de tous ses desirs.  
« Je veux être sûr d'être aimé , dit-il. Le  
» hasard m'a fait voir Jenni ; mon cœur

» s'est enflammé pour elle. J'ai tâché de  
 » m'attirer la confiance du vieillard res-  
 » pectable qui lui a donné le jour ; j'y ai  
 » réussi . . Me voici dans leur chaumière.  
 » Le lord d'Angby , riche , puissant , ils  
 » n'auroient osé me refuser. . . Sir Henri,  
 » presque leur égal , d'une fortune mé-  
 » diocre , je me flatte de plaire sans le  
 » prestige de mes titres & de mes richesses.  
 » Si Jenni m'écoute , si elle m'aime  
 » en moi . . que moi , je suis au comble  
 » de la félicité. » Cette Jenni a toute la  
 candeur de son sexe & toute la naïveté  
 de son âge ; elle n'est pas insensible au  
 mérite du jeune lord. Son cœur s'intéresse  
 même pour lui ; mais elle cherche à se le  
 dissimuler parce que son pere lui a dit  
 que l'amour étoit un mal. Cependant le  
 vertueux Lord n'aspire qu'au moment de  
 déclarer ses sentimens à son amante &  
 d'obtenir l'avou des siens ; mais il hésite.  
 Son amour même le rend timide. Ce n'est  
 que dans un entretien particulier où Jenni  
 lui demande s'il a vu les spectacles de  
 Londres , qu'il se hasarde à lui faire con-  
 noître sa flamme. « On rit au spectacle ,  
 » lui dit Jenni. Quelquefois , répond  
 » milord d'Angby , & quelquefois on s'y  
 » attendrit. » Il lui peint alors deux amans

92      **MERCURE DE FRANCE.**

dans une situation pareille à celle qu'il éprouve actuellement ; cette scène est d'autant plus intéressante que Jenni devient elle-même , sans qu'elle s'en doute , actrice de la prétendue scène dont on lui fait le récit. Cette situation d'ailleurs laissant beaucoup d'espace au jeu de l'acteur , peut devenir très théâtrale.

Le lord d'Angby qui a vu dans les réponses naïves de sa maîtresse toute la sincérité de ses sentimens , & qui connoît toute l'affection du vieillard pour lui peut se rendre heureux. Mais sa délicatesse n'est pas encore satisfaite. Il a appris de Johnson lui-même , dont le vrai nom est Williams , qu'il est un officier que trois blessures & le dérangement de sa fortune ont obligé de se retirer du service ; qu'une terre considérable qui lui restoit lui a été disputée par un seigneur de ses voisins , & que ce seigneur est parvenu par son crédit & par ses intrigues à se l'approprier. Cet homme puissant & injuste se trouve être le vieux lord d'Angby , mort sans avoir réparé son injustice. Son fils n'en est pas plutôt instruit qu'il se donne tous les mouvemens possibles pour faire rentrer cette terre dans la possession de celui à qui elle appartient légitime-

ment. Mais il veut faire cette restitution sans que l'on puisse soupçonner qu'il en est l'auteur, afin d'éprouver si cette augmentation de fortune n'a point changé le cœur de cette famille. Cette épreuve délicate réussit suivant ses desirs. Le généreux Williams aime toujours son cher Henri ; mais comme les devoirs de père lui sont encore plus sacrés que ceux d'ami, il ne consent à lui accorder Jenni qu'autant que cette aimable fille voudra bien l'accepter pour époux. « Dans des engagements aussi redoutables, aussi sacrés, » lui dit-il, la nature ne donne à nous » autres pères que le droit de conseil & » la force de l'amitié. » Jenni laisse parler son cœur, & son amant est heureux. Mais dans ce moment même Sir Williams apprend que cet amant est le jeune lord d'Angby lui-même. « Ah ! Sir Hen- » ri, Sir Henti, s'écrie le bon vieillard, » je ne vous croyois pas capable de me » tromper... Ma fille... que vas-tu de- » venir ? car ne vous flattez point, votre » rang, votre naissance ne m'éblouissent » pas ; reprenez votre terre, vos funestes » dons, Jenni ne peut être à vous. » Mais des pleurs qui s'échappent en même-tems des yeux de ce vieillard attestent sa sensi-

bilité & font renaître l'espérance dans le cœur des deux amans qui se jettent à ses genoux. Williams confirme leur bonheur.

« Qui peut résister à votre tendresse, leur » dit-il en les unissant, soyez à jamais » heureux; vous êtes dignes de l'être.

« Ceci, dit l'auteur dans son avertissement, n'est pas une comédie, c'est » plutôt une histoire morale, mise en action pour retracer un trait arrivé en » Angleterre, & pour amuser une société » qui desiroit laisser ce trait à la postérité. » Ce sujet, ajoute-t-il, n'étoit pas propre au théâtre. » Nous croyons cependant que la situation d'un amant vif, sensible & délicat qui, craignant de ne pouvoir obtenir le cœur d'une jeune personne qu'il adore en l'élevant jusqu'à lui, consent de s'abaisser jusqu'à elle, prête beaucoup à la scène. Cette situation a même déjà été mise avec succès sur le théâtre. Saint-Albin, dans la comédie *du Père de Famille*, change de nom & prend l'habit d'un ouvrier pour gagner la confiance de sa chère Sophie. Comme dans le nouveau drame cette situation est mise sous les yeux du spectateur & qu'elle fait le fond de la pièce, on pouvoit la rendre plus dramatique par des détails qui ajoutassent au co-

mique de caractère. L'aimable naïveté de Jenni, la franchise du bon Williams, la délicatesse du jeune Lord, exagérées avec art ou du moins peintes avec toute l'énergie qu'exige le point de vue du théâtre suffisoient pour varier les scènes & les rendre intéressantes.

*Clarisse*, drame en cinq actes & en prose; par M. J. A. P. in 8°. A Paris, chez Lejay, libraire, rue St Jacques, au grand Corneille.

Henriette, fille de M. d'Orbey, homme riche & revêtu de plusieurs charges, n'a pu se défendre de donner son cœur au vertueux Vorms. Elle l'épouse en secret. D'Orbey qui se croit outragé par ce mariage, ne l'apprend qu'avec indignation; il oublie dans ce moment qu'il est père, ordonne à sa fille de sortir de sa maison & l'accable de sa malédiction. Cette femme infortunée fuit avec son époux; ils changent de noms pour mieux se dérober à la colere d'un pere irrité. Henriette prend celui de Clarisse, & Vorms celui de Sidnei. Ils se retirent dans le fond d'une province; mais il ne peuvent s'y défendre de la misère qu'un fils, triste fruit de leur mariage, leur rend encore

96 MERCURE DE FRANCE.

plus sensible. L'infortunée Clarisse, destinée à partager avec un frère les richesses d'une maison opulente, est maintenant reduite dans une petite chambre où l'on voit pour tous meubles quelques chaises, deux lits de paille & un grand vase de terre. Cette femme, seule & accablée sous le poids de la tristesse, exhale cette complainte avant que le jour commence à paroître. « Providence ! reçois le premier hommage d'une ame flétrie par la douleur, supplée à ce qui lui manque pour t'honorer dignement... mon Dieu ! tu éteins & fais renaître la lumière, sans apporter le moindre adoucissement à mes maux. Tous mes maux s'écoulent dans l'amertume... Je suis donc bien coupable ; oui je le suis... Les regrets me déchirent ; .. je me suis plongée moi-même dans l'horreur qui m'enveloppe... J'ai attiré sur moi l'indignation d'un pere ; ... mais ne punis que moi... & mon époux & mon fils... Qu'une seule victime te suffise... Mon Dieu ! étouffe ce murmure... Mais ne punis que moi. (*Elle va au lit de paille de son mari.*) Il est déjà sorti... Extenué de fatigues, il va acheter du peu de forces qui lui restent, le pain dont il nous »  
» nourrira

« nourrira aujourd'hui... O ! fortune...  
 { *Elle va à l'autre lit où repose son fils.* }  
 « Et toi, cher enfant, fruit de cette union  
 « funeste, tu portes déjà le poids de la  
 « malédiction ; .. Tu es puni du crime  
 « de tes malheureux parens... Sommeille  
 « paisiblement jusqu'à ce qu'éveillé par  
 « un besoin auquel peut-être je ne pour-  
 « rai satisfaire, tu me reproches ton exis-  
 « tence par tes pleurs... Je succombe...  
 « la douleur me tue... ( *Elle tombe sur*  
 « *une chaise.* ) »

Ce monologue qui ouvre la scène an-  
 nonce assez la situation triste & pathétique  
 qui va s'offrir au spectateur pour l'atten-  
 drir & lui faire verser quelques larmes.  
 Ces larmes, & c'est le vœu de l'auteur de  
 ce drame, ne seront pas absolument sté-  
 riles si elles rappellent au riche fastueux &  
 au voluptueux épicurien qu'il est des mal-  
 heureux. On doit se représenter ici un  
 père d'une santé foible, peu accoutumé  
 à des travaux, qui ne se refuse à aucun, &  
 qui cependant ne peut encore gagner le  
 morceau de pain nécessaire pour fournir à  
 la subsistance de sa femme & de son en-  
 fant. Cette femme, dans cette cruelle  
 situation, paroît s'oublier elle-même pour  
 partager son cœur entre son mari qui s'ex

98 MERCURE DE FRANCE.

tenue & son enfant que la faim consume.

« Ma bonne , ma chere bonne , .. lui dit  
» d'un air timide cet enfant nommé  
» Vorthi.

» *Clarisse.* Eh bien ! mon ami.

» *Vorthi.* Ne me grondez pas. . .

» *Clarisse.* Que voulez-vous ?

» *Vorthi.* La faim me dévore , donnez-  
» moi un peu de pain , je vous en prie. . .

» *Clarisse* ( *avec désespoir.* ) Voilà ce que  
» je craignois. . . Te gronder , malheu-  
» reux ; ah ! que n'accables-tu plutôt de  
» reproches ta mère. . .

» *Vorthi.* Moi , vous faire des reproches  
» à vous qui êtes si bonne.

» *Clarisse.* Du pain. . . mon fils , je n'en  
» ai pas à te donner ; depuis hier matin  
» il n'en est pas entré ici un seul mor-  
» ceau. . . C'est dans ce moment , ô Ciel ,  
» que je sens la douleur d'être mère :  
» celle que j'éprouvai au moment où je  
» t'enfantai n'est pas comparable à celle-  
» ci,

» *Vorthi.* ( *Il pleure & se jette aux ge-  
» noux de sa mère.* ) Je l'avois bien pensé  
» que cela vous affligeroit ; pardonnez-  
» moi , ma bonne , ne vous chagrinez  
» plus , je saurai m'en passer , je mour-

» rois plutôt que de vous coûter une seule  
» larme.

» *Clarisse*. Ah ! si je pouvois te rassasier  
» de mes pleurs ; depuis long-tems , ils  
» sont ma seule nourriture. . . Mon fils ,  
» ton père nous en apportera peut-être.

» *Vorthi*. Demandez lui cela bien dou-  
» cement , je vous en prie ; car s'il n'en  
» avoit pas , il souffriroit de ne pouvoir  
» appaiser mon besoin. . . Moi , je ne di-  
» rai rien. ».

Clarisse & Sidnei trouvent quelques  
soulagemens dans leur infortune ; mais  
est-ce parmi les gens riches ? non ; leurs  
regards se portent rarement sur ce qui  
peut les troubler dans la jouissance de  
leurs richesses. C'est une pauvre femme  
voisine de Clarisse , c'est un ministre de  
l'Evangile , qui ont à peine le nécessaire  
& qui cependant partagent ce nécessaire  
avec cette triste famille. Mais un nouveau  
malheur semble la menacer ; des ordres  
ont été publiés pour enfermer tous les  
pauvres. Ces ordres ne regardent à la vé-  
rité que les mendiants & gens sans aveu ;  
mais l'homme injuste & dur qui est char-  
gé de ces ordres veut y comprendre les  
trois infortunés, Ils vont être enlevés.  
Sidnei pouvoit supporter le poids de l'in-

fortune ; mais l'idée d'être bientôt séparé de sa vertueuse épouse & de son cher fils le jette dans une espèce de délire. *Il voit sa femme endormie de fatigue, s'approche d'elle, la regarde avec tendresse :* « Pauvre, » manquant de tout, je ne murmurois » pas encore ; tu me restois, j'étois à toi.. » Malheureuse Henriette ! voilà le prix » de ton amour... Tu vas être confon- » due dans un vulgaire que couvre l'op- » probre ; ... tu me verras entraîné loin » de toi , .. & c'est moi qui ai causé tou- » tes tes peines... Mon fils, dans un inf- » tant sera sans parens & sans état... (*Il » reste un moment plongé dans la rêverie » la plus sombre, la vie m'étoit chère tant » que je pouvois l'employer à te conser- » ver la tienne ; bientôt mes secours te » seront inutiles, on va nous séparer... » Qu'ai-je donc à ménager davantage ? » rien. (Il tire un pistolet de sa poche.) Je » puis franchir la barrière qui me retient, » pourquoi retarder ?... (Il s'appuie le » bout du pistolet sur le front, le coup man- » que.) Oh ! Dieu, Dieu, pardonne moi.. » (Il jette le pistolet loin de lui, tombe la » face contre terre.) Qu'allois-je faire ? » Quel aveuglement... Éternité !... je » me précipitois pour toujours dans ton » abîme... (*Clarisse s'éveille.*)*

J U I L L E T. 1771. 161

» *Clarisse*. Que vois-je? .. Vorms, mon  
» cher Vorms, oh ! malheureux. . .

» *Sidnei*. (*Il se relève.*) N'approche de  
» moi qu'avec horreur ; .. je suis le plus  
» coupable de tous les hommes ; .. je ne  
» suis plus digne de toi. . .

» *Clarisse*. Traître. . . tu profitois de  
» mon repos pour t'arracher la vie? .. In-  
» grat ! .. & ton fils. . .

» *Sidnei* (*avec le sentiment du remords.*)  
» Ah ! Jennins. . . pourquoi m'as-tu aban-  
» donné un seul instant au désespoir. »

Mais Jennins (c'est le nom du chari-  
table ministre) n'avoir quitté cette famille  
que pour implorer en sa faveur les secours  
de M. Blindson ; homme riche & père de  
James, chargé des ordres rigoureux du  
gouvernement. On espère que ce vieil-  
lard aura quelque crédit sur son fils, hom-  
me dur & inflexible. Des disgraces ont  
appris à ce vieillard à devenir compatif-  
sant envers les malheureux ; il cherche  
dans le soulagement qu'il leur procure à  
se consoler de la perte d'une fille qu'il a  
bannie de chez lui. Son imagination trou-  
blée lui représente sans cesse cette fille  
souffrante & dévorée par l'indigence. Son  
fils qui lui reste semble le punir de la du-  
reté dont il a accablé sa sœur. Jamais la

E iiij

pitié n'ouvrit le cœur de ce jeune homme. Il se présente lui-même à la tête de ses satellites pour faire enlever la malheureuse famille. Son pere s'est rendu dans cette retraite pour soulager ces infortunés. Il presse en vain son fils de respecter l'innocence & la vertu malheureuse. James ordonne durement à ses satellites de faire leur devoir. Mais dans ce moment même le vieillard reconnoît dans l'infortunée, pour laquelle il sollicite, sa fille, sa chere Henriette qui se jette à ses genoux avec son époux : « Mes enfans , leur dit-il ,  
 » Dieu m'a puni plus que vous... les re-  
 » grets m'ont toujours déchiré, j'ai perdu  
 » la faveur dont je jouissois à la cour; on  
 » m'a laissé mes biens; mais on m'a re-  
 » tiré toutes mes dignités; je n'ai pu me  
 » résoudre à porter dans l'avilissement le  
 » nom d'Orbey, j'ai pris celui de Blind-  
 » son, mon fils a fait de même, voilà les  
 » suites de ma faute... (*à James.*) De-  
 » viens sensible mon fils, embrasse ton  
 » frere, ta malheureuse sœur, ce cher  
 » enfant; (*avec sentiment,*) connois au  
 » moins une fois la pitié... » Il faut ob-  
 server ici que James ne pouvoit recon-  
 noître sa sœur parce qu'elle étoit sortie  
 de la maison paternelle, lorsqu'il étoit  
 encore en bas âge.

M. d'Arnaud nous avoit déjà peint avec énergie , dans son histoire intéressante d'*Anne Bell*, la triste situation d'une pere qui oublie un moment ce précieux titre pour éloigner de lui une fille dont le seul crime est d'avoir eu un cœur trop sensible. Il nous fait voir, ainsi que M.P. dans ce drame, qu'une faute qui pourroit quelquefois se réparer, précipite souvent des infortunés dans une suite nécessaire de démarches humiliantes & condamnables. On ne peut donc regarder comme bien neuf le fond du drame de *Clarisse*. Mais les scènes touchantes qu'il présente, scènes néanmoins qui ne sont pas toujours assez variées & rentrent trop souvent dans le ton de l'élegie, attestent la sensibilité de l'auteur, & font également honneur à son cœur & à son goût pour les choses honnêtes.

*L'Art de former les Jardins ou l'Art des Jardins Anglois*, traduit de l'anglois; à quoi le traducteur a ajouté un discours préliminaire sur l'origine de l'art, des notes sur le texte, & une description détaillée des jardins de Stowe, accompagnée du plan; in-8°. A Paris, chez Charles-Antoine Jombert père, libraire du

E iv

Roi , pour l'artillerie & le génie , rue Dauphine.

Parmi les singularités que nous offrent les Anglois dans tous les genres & qui caractérisent leur génie libre & ennemi de toutes les règles , celle dont un étranger amateur des arts est le plus agréablement frappé , c'est la maniere dont ils composent & décorent leurs jardins. On ne sauroit en imaginer qui présente plus de grandeur & de simplicité , puisqu'elle nous charme par les seules beautés de la nature , & que tout l'art consiste à savoir les imiter ou les employer à propos. Cette réflexion est celle du traducteur de cet ouvrage , homme de goût , qui a souvent éclairci ou modifié par ses notes les observations de l'auteur Anglois , Sir Thomas Whately , ancien secrétaire de la trésorerie sous le ministère de M. George Grenville & membre actuel du parlement. Les remarques de M. Whately plairont d'autant plus aux Anglois , qu'il est le premier écrivain de leur nation qui , inspiré par le génie des arts , ait écrit sur la composition des jardins. Il les entretient d'ailleurs d'objets qu'ils ont actuellement sous les yeux & auxquels ils ont accordé plus d'une fois leur approbation.

Mais ces remarques seront-elles également accueillies chez l'Etranger, en France spécialement? C'est ce qu'il n'est pas facile de prévoir. Le Nôtre, célèbre dessinateur de jardins sous Louis XIV, jouit encore parmi nous d'une si haute réputation que nos artistes n'oseroient s'écarter des principes qu'il a établis. Les riches propriétaires veulent même que leurs jardins leur rappellent, du moins en partie, les jardins de Versailles, de Trianon, de Meudon, de Sceaux, de Clagny, &c.; ils ne s'imaginent pas que l'on peut sortir de cette froide symétrie, de cette triste uniformité que le Nôtre avoit admis dans les dessins de ses jardins. Les portiques de verdure, les berceaux, les grottes, les bosquets, les treillages, les labyrinthes, des parterres dont il varioit les dessins, mais en observant toujours une exacte symétrie, étoient à-peu-près les seuls objets qu'il employoit dans ses compositions. Il n'eut pas la hardiesse d'envisager un jardin comme un spectacle immense dont les scènes variées doivent faire naître dans l'ame du spectateur des sensations diverses de plaisir, de mélancolie, d'admiration, d'étonnement, de surprise, de frayeur même. Le célèbre Dufresnoy,

E-v

## 106 MERCURE DE FRANCE.

presque contemporain de le Nôtre, génie singulier, moins connu par le talent qu'il avoit de dessiner des jardins que par ses comédies, annonçoit cependant plus de génie pour cet art que le Nôtre. Il ne travailloit avec plaisir, & pour ainsi dire, à l'aise, que sur un terrain inégal & irrégulier. Il lui falloit des obstacles à vaincre ; & quand la nature ne lui en offroit pas, il s'en donnoit à lui-même : c'est-à-dire que d'un emplacement regulier & d'un terrain plat, il en faisoit un montueux, afin, disoit-il, de varier les objets en les multipliant ; & pour se garantir des vues voisines, il leur opposoit des élévations de terre, qui formoient en même-tems des belvederes. Les dessinateurs Anglois sont parvenus également, en copiant les effets les plus pittoresques de la nature agreste ou sauvage, à varier presque à l'infini les scènes de leurs jardins. M. Whately demande dans son ouvrage qu'on emploie les bâtimens, ou, pour parler en style de peinture, les fabriques dans la composition des jardins non-seulement comme des objets d'ornement, mais encore comme un moyen pour donner de l'élévation & de l'énergie au caractère que le dessinateur a voulu expri-

mer. « Un temple, par exemple, ajoute  
 » à la majesté de la scène la plus superbe,  
 » une cabane à la simplicité du tableau  
 » le plus champêtre. La légèreté d'une  
 » obélisque, la gaîté d'une rotonde ou-  
 » verte, le brillant d'une longue colon-  
 » nade, sont moins des ornemens que  
 » des expressions de caractère. Une peti-  
 » te retraite écartée, qui par elle-même  
 » ne se fut pas attiré notre attention, de-  
 » vient remarquable dès qu'elle est déco-  
 » rée de quelque bâtiment consacré à la  
 » solitude & à la tranquillité ; & le lieu  
 » le moins fréquenté nous paroît moins  
 » solitaire que celui qui semble n'avoir  
 » été habité que par un seul homme ou  
 » par une famille retirée, & qui n'est re-  
 » marquable que par une petite maison  
 » écartée ou par des ruines d'une habita-  
 » tion abandonnée. On emploie les mê-  
 » mes moyens, mais que l'on applique  
 » différemment pour corriger le caractère  
 » de la scène ; animer sa pesanteur, éclair-  
 » cir son obscurité, masquer ou redresser  
 » ce qui s'éloigne du genre dominant,  
 » & pour, selon les circonstances, adou-  
 » cir, renforcer & balancer par des con-  
 » trastes beaucoup d'autres objets de la  
 » même perspective. Mais il faut éviter

E vj

## 108 MERCURE DE FRANCE.

» avec soin que les bâtimens ne choquent  
» pas trop sensiblement le caractère gé-  
» ral. Ils peuvent diminuer les horreurs  
» d'un désert, mais non pas au point d'y  
» répandre de la douceur : ils doivent  
» rendre les objets moins terribles, mais  
» jamais gracieux. Avec leurs secours une  
» perspective obscure & unie peut devenir  
» agréable & même intéressante, mais  
» jamais pittoresque : & la sérénité peut  
» succéder à la tristesse, mais non pas à la  
» gaîté. Enfin dans tous ces cas, & même  
» dans beaucoup d'autres, ils ne font que  
» corriger & perfectionner le caractère  
» dominant, sans le changer entièrement ;  
» car s'ils produisoient cet effet & ne con-  
» servoient aucune analogie avec les au-  
» tres parties, ils perdroient presque tout  
» leur prix.

» On peut quelquefois suppléer au dé-  
» faut d'étendue d'une scène par un effet  
» qui suppose beaucoup d'efforts & de  
» violence. Un rocher qui semble sus-  
» pendu par un art invisible, & qui me-  
» nace continuellement sa chute, tire  
» toute sa grandeur de sa situation, & non  
» de ses dimensions. Un torrent nous re-  
» mue d'une toute autre manière qu'une  
» rivière tranquille d'une largeur égale.

» Un arbre qui ne seroit rien dans une  
 » plaine ordinaire , devient intéressant  
 » s'il sort avec effort du milieu d'un ro-  
 » cher. C'est dans de pareilles circon-  
 » stances que l'art est toujours mis en œu-  
 » vre avec succès. Il est quelquefois né-  
 » cessaire de couper plusieurs arbres pour  
 » en faire voir un seul qui paroît avoir  
 » ses racines dans le roc. Il est possible  
 » qu'en ôtant seulement quelques buis-  
 » sons, on offre à la vue le spectacle ef-  
 » frayant d'un rocher, dont la base a été  
 » creusée & détruite par quelque cause  
 » extraordinaire ; & si sur ce sommet es-  
 » carpé il se trouve un peu de bonne ter-  
 » re, & quelques arbres plantés, ce sera  
 » un objet encore plus étonnant. Quant  
 » aux eaux on fait qu'elles sont généra-  
 » lement susceptibles des plus grands  
 » changemens. C'est pourquoi il est utile  
 » de bien déterminer celles qui convien-  
 » nent à telle ou telle perspective, parce  
 » qu'il est en notre pouvoir d'augmenter  
 » ou de diminuer leur étendue, d'accé-  
 » lérer ou de retarder leur rapidité, de  
 » créer ou de faire disparaître les obsta-  
 » cles qu'elles éprouvent, & toujours de  
 » nuancer ou changer entièrement leur  
 » caractère, &c.

» Quelques morceaux de sculpture ;

## 110 MERCURE DE FRANCE.

» tels que des vases & des termes, peu-  
 » vent servir quelquefois à reculer en ap-  
 »arence un jardin au-delà de ses limi-  
 »tes réelles, & à donner à une prairie un  
 »air plus cultivé & plus soigné que ne le  
 »sont ordinairement les objets de la  
 »campagne. On peut les employer aussi  
 »comme ornemens dans les pelouses les  
 »plus unies. Les peintures que notre  
 »imagination se forme des scènes arca-  
 »diennes, d'après la description des  
 »poètes, conviennent très bien à de tel-  
 »les décorations. Quelquefois une urne  
 »placée dans un lieu écarté, avec une  
 »inscription à la mémoire d'une person-  
 »ne qui fréquentoit autrefois les mêmes  
 »lieux & venoit se reposer sous les mê-  
 »mes ombrages, est un objet également  
 »élégant & intéressant.» L'auteur An-  
 glois, comme le remarque son traducteur,  
 s'est sans doute rappelé ici le beau pay-  
 sage du Poussin qui représente une contrée  
 riante de la fertile Arcadie. Cet artiste  
 ingénieux, pour intéresser & faire réflé-  
 chir le spectateur, avoit toujours soin de  
 placer dans ses paysages des figures ani-  
 mées elles-mêmes par le sentiment ou la  
 réflexion. Il a représenté dans son beau  
 paysage de l'Arcadie deux jeunes garçons  
 & deux jeunes filles, parées de guirlandes

J U I L L E T. 1771. P R I

des de fleurs, & qui, au milieu de leurs plus doux plaisirs, se trouvent arrêtés par un sentiment de mélancolie à la vue du monument d'une jeune fille morte à la fleur de son âge. La statue de cette fille est couchée sur le tombeau à la manière des anciens. L'inscription sépulchrale n'est que de quatre mots latins : *Et in Arcadia ego*, & moi aussi je vivois dans la délicieuse Arcadie.

Le même génie mélancolique qui a dicté à Young le poëme des *Nuits* porte volontiers les Anglois à caractériser plusieurs scènes de leurs jardins par des tombeaux ou des pyramides sépulchrals. Les superbes jardins de Stowe, dont le traducteur nous donne une description très-détaillée & très-satisfaisante, nous offre au milieu même des bosquets formés pour les amours & les plaisirs, une retraite sombre qui renferme une église & un cimetière. Le spectateur, surpris, se rappelle alors cette tête de mort que les anciens Egyptiens faisoient présenter sur leur table dans le moment que les convives étoient le plus animés par la bonne chère & le plaisir.

Mais on quitte bientôt cette retraite lugubre pour se rendre vers le lieu le plus

## 112 MERCURE DE FRANCE

intéressant de ces jardins, *le Temple des illustres Bretons* ; c'est une suite à-peu-près demi-circulaire de seize niches dans chacune desquelles a été placé le buste d'un Anglois cher à la nation. Une inscription accompagne chaque buste & fait connoître au spectateur les vertus ou les talens de l'homme célèbre dont le ciseau lui offre les traits. Il faut voir cette description dans l'ouvrage même ; & quel lecteur, en la lisant, sera assez insensible à la gloire, assez étranger à la vertu pour refuser son estime à une nation qui met au nombre de ses plaisirs les plus chers, celui d'honorer les grands hommes.

S'il y avoit un reproche à faire aux artistes qui ont composé les jardins de Stowe & plusieurs de ceux dont il est parlé dans cet ouvrage de M. Wately, ce seroit d'avoir trop souvent fait usage de la ressource des bâtimens pour caractériser ou distinguer leurs différentes scènes. Cette multiplicité de petites parties décele l'art, gâte un peu la belle nature & rapproche le goût anglois du goût chinois qui, suivant le témoignage des voyageurs, se plaisent à découper leurs jardins & à les orner de pavillons, de belvederes, de machines hydrauliques & d'une infinité de petites

bâtimens qui n'ont souvent d'autre destination que de varier l'aspect d'un point de vue.

*Essai sur les maladies des Gens du monde;*  
par M. Tissot, D. M. de la société de Londres, de l'académie méd. Ph. de Basle, de la soc. éc. de Berne, & de la soc. phys. exp. de Rotterdam; troisième édition originale fort augmentée; in-12. Prix 2 liv. 10 sols relié. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, quai des Augustins.

Cet Essai qui instruit les gens du monde du physique des maladies & des précautions qu'ils doivent prendre pour conserver leur santé & arriver à une vieillesse douce & tranquille, a été d'autant plus accueilli que l'habile médecin s'est mis à la portée de ses lecteurs. Il est devenu pour eux un ami éclairé, véridique & qui ne leur dissimule pas les maux qu'ils se préparent par une vie molle & effeminée. Combien de femmes languissent dans les douleurs parce qu'elles n'étoient pas assez éclairées sur les inconvéniens des pommes pour faire passer quelques boutons au visage. L'auteur cite plusieurs faits bien capables de les faire réfléchir sur les

maladies qu'elles se préparent souvent en voulant, par des applications extérieures, presque toujours nuisibles, dissiper quelques éruptions de la peau qui altèrent leur teint. Mais ces faits vraisemblablement ne corrigeront point la plûpart d'entre elles. Presque toutes pensent comme cette actrice dont on cite ici la réponse. Elle devoit jouer le rôle de Clitemnestre ; elle étoit à sa toilette, &, sans s'occuper beaucoup de l'habillement convenable à son rôle, elle cherchoit à relever ses charmes par tout ce que l'art de la coquetterie pouvoit lui suggérer. Un homme judicieux lui fit remarquer que l'observation du costume devoit être dans ce moment le premier principe de sa toilette : *le premier principe d'une femme, Monsieur, lui repartit-elle, c'est de paroître jolie.*

*Système du Monde*, in-12. Prix, 30 sols, A Bouillon, aux dépens de la Société typographique ; & à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Cet écrit est extrait des lettres cosmologiques de M. Lambert, & l'hypothèse qu'il contient est exposée avec une clarté & une précision qui la met à la portée de ceux-mêmes qui redoutent les épines de la géométrie & de l'astronomie. Celui qui

a remarqué avec surprise , à l'aide du microscope , dans un grain de terre , dans une goutte d'eau des multitudes d'êtres vivans dont il ne soupçonnoit pas même l'existence , prendra sans doute également intérêt à considérer avec l'auteur de cet écrit ces soleils & ces mondes innombrables semés dans l'immensité de l'espace. Il trouvera une différence digne d'être remarquée entre le spectacle de la terre & celui de l'Univers. « Le premier, dit » l'auteur , nous présente un désordre apparent , dont nous ne saurions nous mêler qu'en le liant au tout , où il rentre dans la règle : au lieu que le second » manifeste un ordre apparent , & un ordre très-simple , mais qui devient compliqué à mesure qu'on l'approfondit. » Le lever & le coucher du soleil , le firmament tournant autour de nous avec toutes les étoiles , dans l'espace de 24 heures ; se peut-il rien de plus simple ni de plus uniforme ? mais des observations plus exactes font disparaître cette uniformité : on voit retrograder la lune ; on voit les planetes nager contre le courant qui les entraîne , & outre le mouvement commun , suivre des mouvemens qui leur sont propres. Ceci con-

## 116 MERCURE DE FRANCE.

« duit à l'hypothèse de Copernic , qui éta-  
 « blit l'ordre dans le monde , mais un  
 « ordre déjà plus composé. Enfin le so-  
 « leil & les étoiles fixes commencent à se  
 « mouvoir dans des orbites : des systêmes  
 « entiers d'étoiles fixes , & des systêmes  
 « de systêmes se remuent : l'ordre se com-  
 « plique de plus en plus , jusqu'à la plus  
 « grande complication possible , où nous  
 « l'avons contemplé. N'est - ce pas une  
 « chose bien merveilleuse que dans l'ar-  
 « chitecture de l'Univers le tems & l'es-  
 « pace soient par - tout si bien combinés ,  
 « que , malgré cette infinité de roues &  
 « de ressorts qui tiennent les uns aux au-  
 « tres , & qui sont tous nécessaires au jeu  
 « de la machine , l'ordre visible conserve  
 « néanmoins par-tout un air de simplicité  
 « & d'uniformité? »

*Omnia in mensurâ , & numero & pondere  
 disposuisti.* ( Sap. c. xi v. 21. ) C'est l'épi-  
 graphe placée à la tête de cet écrit bien  
 capable de remplir le lecteur de la plus  
 profonde admiration pour les œuvres du  
 Tout-Puissant , & d'inspirer des sentimens  
 d'humilité à celui qui , transporté sur les  
 ailes de l'imagination , verra cette terre ,  
 où il croit être quelque chose , confondue  
 au milieu d'une poussière de soleils & de

mondes répandus dans l'espace, Tous les individus périssent ou se dissolvent par le mouvement même qui a été la cause de leur existence. Notre terre que l'on ne peut regarder que comme un très-petit individu de l'Univers doit donc périr ; elle se dissoudra dans quelques myriades de siècles, car le tems de la révolution des grands corps s'accroît avec leur masse. Que deviendront alors, conquérans ambitieux, hommes ridiculement vains, tous ces travaux que vous avez entrepris pour perpétuer votre nom ? Profitez donc de cette réflexion pour jouir tranquillement ici bas du peu de jours qui vous sont accordés, & borner vos projets à faire votre bonheur & celui de vos semblables en quoi consistent la suprême sagesse & la suprême vertu.

*Dictionnaire vétérinaire, & des animaux domestiques*, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la manière de les nourrir, de les élever & de les gouverner, les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés, tant pour la médecine & la nourriture de l'homme, que pour tous

## 118 MERCURE DE FRANCE.

les différens usages de la société civile, auquel on a joint un *Fauna Gallicus* ; par M. Buchoz, médecin du feu Roi de Pologne, docteur agrégé du collège royal & de la faculté de médecine de Nanci, & associé de plusieurs académies ; in-8°. petit format. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-de Bauvais.

Le médecin Lorrain, dont les connoissances sont très-variées, très-étendues, sur les objets principalement qui ont rapport à l'économie champêtre & domestique, n'a rien négligé pour rendre son nouveau dictionnaire d'une utilité générale aux médecins, aux naturalistes, à ceux enfin qui desiront de connoître tout le service que l'on peut retirer des animaux ; mais ce dictionnaire intéressera particulièrement ceux qui vivent à la campagne. Ils y trouveront bien des connoissances utiles & même nécessaires que l'auteur a puisées dans ses propres observations & dans les entretiens qu'il a souvent eus avec les intendants de domaines, les laboureurs, les fermiers, les chasseurs, les pêcheurs, les maréchaux, les bergers, les pâtres, sur ce qui étoit relatif à chaque partie de leur administration. On doit

donc distinguer ce dictionnaire des compilations ordinaires & faites le plus souvent par des écrivains étrangers aux instructions qu'ils se proposent de rassembler.

Il ne paroît encore que le premier volume de ce dictionnaire qui en aura trois de près de 700 pages chacun avec un très-grand nombre de planches gravées en taille-douce. La condition de l'acquisition actuelle de l'ouvrage est de payer 10 liv. 10 sols en recevant le premier volume en feuilles. Le troisième sera délivré *gratis*, & l'on ne payera que 5 liv. 5 sols en retirant le second, actuellement sous presse. L'ouvrage entier complet ne coûtera par conséquent que 15 liv. 15 s. aux personnes qui s'empresseront de l'acquérir. Celles qui ne le feront par conformées à cette condition, avant la distribution du second volume, payeront chaque volume 8 liv. Les reliures seront payées séparément.

On distribue du même auteur & chez le même libraire, le troisième & le quatrième volume du « dictionnaire universel des plantes, arbres & arbrustes de la » France, contenant une description raisonnée de tous les végétaux du royaume.

## 120 MERCURE DE FRANCE.

» me, considérés relativement à l'agricul-  
» ture, au jardinage, aux arts & à la mé-  
» decine des hommes & des animaux. »  
Ces deux volumes complètent l'ouvrage  
qui est en quatre volumes, & se vend relié  
24 liv.

*Philosophia ad usum scholarum accommodata*, &c. Philosophie à l'usage des  
écoles, par M. Seguy, prêtre du dio-  
cèse de Tulle, licencié de théologie de  
la faculté de Paris & professeur de phi-  
losophie au collège de la Marche, 5  
vol. in-12; prix, 15 liv. reliés. A Pa-  
ris, chez la V. Savoye, Des Ventes,  
Brocas, rue St Jacques; & Barbon, rue  
des Mathurins.

Ce corps complet de philosophie qui étoit  
desiré sera d'autant plus utile à ceux auxquels  
il est destiné que l'estimable professeur en  
a retranché toutes les questions de pure  
scholastique pour se renfermer dans cel-  
les qui sont d'une utilité reconnue. Com-  
bien de tems d'ailleurs & de dégoûts ce  
cours de philosophie n'épargnera-t-il pas  
à la jeunesse obligée souvent de copier  
des cahiers remplis de fautes? Le style de  
l'auteur a la clarté que l'on desiré dans ces  
sortes

sortes de matieres. Il a divisé la partie de la physique en physique générale & en physique particuliere, & il l'a puisée dans les sources les plus pures. On peut même la regarder comme un précis très-substantiel de la théorie & des faits les mieux constatés.

*Cinquième Recueil philosophique & littéraire de la Société typographique de Bouillon*; vol. in-12. prix, 40 s. broch. A Bouillon, aux dépens de la Société typographique; & à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

L'art de se taire, nous dit l'auteur d'un *Essai sur les besoins de l'enfance, sur les défauts de l'éducation des jeunes gens, & sur la meilleure méthode de nourrir les enfans & d'instruire les jeunes gens*, inséré dans ce recueil, est, sans contredit, celui qui influe le plus sur notre propre tranquillité, & très-souvent aussi sur le bonheur & le repos des autres. En effet, mille exemples prouvent que le silence observé à-propos est plus estimable que le plus éloquent discours. Ce fut sans doute dans la vue de donner la plus haute idée de la majesté du silence que les anciens instituèrent les mystères sacrés; cérémonies

## 122 MERCURE DE FRANCE.

dont le but principal fut d'accoutumer les hommes à contenir leur langue, afin que l'habitude où ils seroient de ne pas reveler les secrets concernant la religion, leur apprît à garder aussi les secrets qu'on leur auroit revelés concernant la société en général ou quelques uns des citoyens en particulier. Eh ! qui ne sait combien de malheurs, de désastres irréparables, l'intempérance de la langue a entraînés. Dans le nombre presque infini de ceux qui se sont perdus par leur propre indiscretion, on cite ici deux exemples qui devroient effrayer tous les babillards. Un Roi d'Egypte, Ptolomée Philadelphie, ayant épousé sa sœur Arsinoé, Sotades, homme imprudent, incapable de contenir sa langue, fut assez indiscret pour dire au Roi lui-même : « Que fais-tu, coupable abeille ? » tu introduis ton aiguillon dans une loge de ta ruche, où les dieux te défendent de l'introduire. » Sotades paya cher cette mauvaise plaisanterie : Ptolomée irrité le fit jeter dans un cachot où il périt de misère & d'ennui, après plusieurs années de la plus dure captivité, & ayant eu tout le tems de pleurer lui-même pour avoir eu la forte ambition de faire rire les autres. Théocrite, non le

poète, mais un très-mauvais plaisant, subit bien plus cruellement encore la juste punition de son intempérance. Alexandre, le plus absolu des tyrans & le plus impérieux des hommes, ayant écrit aux Grecs de préparer une très-grande quantité de robes de pourpre, à cause d'un sacrifice solennel qu'il vouloit faire aux dieux, pour les remercier de ses victoires sur les Barbares : « J'avois, dit Théocrite, » ignoré jusqu'à présent ce qu'Homère » veut dire lorsqu'il parle de la mort pur- » purée ; mais aujourd'hui, graces au Roi » de Macédoine, je connois bien le sens » de ces expressions. » Alexandre, informé de cette remarque satyrique, en fut très-offensé, & disgracia Théocrite, que cette punition ne parvint point à corriger ; car quelques années après s'étant hasardé jusqu'à plaisanter sur Antigone & à l'insulter, cet excès d'impudence lui coûta la vie ; & l'injure méritoit la rigueur de ce châtiment. En effet Eutropion, jadis cuisinier d'Antigone, & élevé par son mérite à un grade militaire, ayant été chargé par le Roi de faire rendre compte à Théocrite de l'administration des finances dont il étoit chargé, Théocrite refusa plusieurs fois ce qu'on lui demandoit. Eutropion

le pressa d'obéir aux ordres du prince , & de rendre ses comptes ; Théocrite impatienté : « Je vois bien , dit-il à Eutropion , » que tu veux absolument me mettre à » nud , me servir tout crud sur la table , » pour me faire manger par ce cyclope » couronné , » reproche aussi outrageant pour Antigone , qui avoit perdu un œil , qu'il l'étoit pour Eutropion auquel il rappeloit son premier état de cuisinier. « Oui » Théocrite , lui dit-il , oui je te servirai , mais ce sera sans tête ; car avant » peu , je jure que tu payeras de ta vie » l'outrage que tu viens de faire à ton » maître & à moi : » Et en effet , à l'instant même , Eutropion alla se plaindre à Antigone , qui fit trancher la tête à l'indiscret Théocrite.

Pythagore recommançoit à ses disciples de *s'abstenir des fèves* , & là-dessus on a cru qu'il regardoit cette plante comme une espèce de divinité. Le sens de ce précepte étoit cependant bien facile à saisir ; il conseilloit à ses élèves de ne pas s'empresser à se mêler de l'administration des affaires publiques ; car on sait que dans les délibérations du peuple les voix se comptoient par des fèves blanches ou noires , soit pour les affaires les plus im-

portantes, soit qu'il s'agît de l'élection des magistrats : *N'enfermez point*, disoit-il encore, *vos alimens dans un vase immonde*, & par-là il vouloit que l'on eût soin de ne pas confier même un propos utile à une méchante ame. En effet, la parole est comme la nourriture de l'ame, & cette nourriture se corrompt aisément par la perversité de ceux avec qui on s'en sert. *Arrivez au même terme*, disoit-il, *ne veuillez pas retourner sur vos pas* : c'est-à-dire, quand vous vous sentirez à votre dernier jour, & que vous toucherez aux bornes de la vie, ne vous avilissez point par des regrets superflus, par des desirs stériles de retourner vers la jeunesse; mais supportez constamment votre sort, & ranimez votre courage au lieu de vous désespérer.

L'essai d'où ces réflexions sont tirées a été imité de Plutarque par M. L. Castillon. Cet essai, le morceau le plus considérable de ce recueil, est d'autant plus intéressant que l'auteur, à l'imitation de son modèle, a su animer son récit par des adages, des traits historiques, des exemples mêmes qui feront toujours plus d'impression sur l'esprit du lecteur que des maximes dont il ne sent pas toujours l'application.

## 116 MERCURE DE FRANCE.

Les autres pièces insérées dans ce cinquième volume sont une dissertation sur les Volces; un article sur le bonheur national, extrait du docteur B. M.; des observations critiques sur les victoires, les conquêtes & le regne de Sésostris, par M. L. Castilhon; un essai sur les avantages & les dangers de l'imagination, traduit de l'anglois; des recherches & observations au sujet de la bataille livrée par Alexandre à Porns, sur les bords de l'Hydaspe; un éloge de Jean-Etienne Duranti, premier président au parlement de Toulouse; par M. Baragnon, de la ville d'Uzès, avocat au parlement de Paris; un traité de la nature de la pensée & du principe pensant. Toutes ces différentes pièces annoncent le goût de l'éditeur & le soin qu'il prend pour rendre ce recueil une espèce de bibliothèque portative également intéressante & pour l'homme de lettres qui aime à s'instruire, & pour le lecteur philosophe qui veut des dissertations qui soient pour lui un objet de méditation utile.

*Mémoire sur les haras*, par M. le Boucher du Crosco, de l'académie royale d'agriculture de Bretagne; brochure in-8°.

J U I L L E T. 1771. 127

de 140 pages. A Utrecht ; & se trouve à Paris , chez Lacombe , libraire , rue Christine. Prix , 24 s.

Les recherches sur la structure intérieure du cheval , & sur ses maladies se multiplient ; mais ne néglige-t-on pas un peu trop l'éducation de cet animal & les soins de perfectionner sa race ? L'art de l'équitation n'est pas non plus aussi cultivé qu'il devroit l'être , & il le sera encore moins à mesure que le luxe , le goût pour les arts agréables & la mollesse qui est une suite de ce goût feront plus de progrès. Un ministre se plaignoit au commencement de ce siècle de ce qu'on avoit trop abandonné en France, l'exercice du cheval, & que les voitures s'étoient trop multipliées : que diroit-il donc aujourd'hui ? Un bon citoyen cherche dans le mémoire que nous annonçons à remédier à ces inconvénients. Il propose les moyens les plus efficaces pour rappeler parmi nous l'exercice du cheval si propre pour fortifier le tempérament & donner à l'état des cavaliers exercés qui puissent contribuer aux succès d'une bataille. Des écrivains éclairés ont porté cet avantage jusqu'à dire que 10000 hommes instruits dans l'équita-

Fiv

## 128 MERCURE DE FRANCE.

tion, en battoient 20000 & même 30000 qui ne le feroient pas.

L'auteur s'applique sur-tout à faire voir que des haras fixes sont nécessaires dans tout pays pour former une race parfaite de chevaux. Ils le sont principalement en Bretagne, où il faut faire connoître l'éducation des chevaux dont on n'a pas la première idée, & vaincre les préjugés qui s'opposeroient aux changemens que l'on desire. Un seul haras fixe, bien dirigé, suffiroit actuellement dans cette province, dit l'auteur; il doit être formé d'étalons étrangers des pays chauds, ou tout au moins de chevaux limosins & navarrius avec des jumens angloises & normandes. Ce mémoire présente quelques détails satisfaisans sur l'administration de ce haras & fait voir que pour en accélérer le succès, & même pour l'assurer, il faut y joindre des encouragemens. Le seul vraiment utile, parce qu'il est à l'abri de toute faveur & de toute prédilection, consiste dans des courses à l'imitation de celles d'Angleterre. Ces courses ou cette espèce de gymnastique, indépendamment de l'émulation qu'elle répandroit parmi ceux qui élèvent des chevaux, pourroitveiller parmi nous l'exercice du cheval,

exercice qui est en Angleterre un préservatif contre la consommation & le *splén*, & qui pourroit en être un en France contre la pulmonie & la maladie appelée *vapeurs*. Il y est déjà connu, mais on l'emploie trop tard, & moins comme préservatif que comme remède. Cet exercice est fait pour tout le monde. Il ne faut pas en excepter même les femmes. On dira peut-être que c'est changer le vœu de la nature, & qu'il faut laisser à chaque sexe le goût & les plaisirs qui lui paroissent propres. Mais, ajoute l'auteur, il y a longtemps que nous sommes loin de la nature, & une promenade à cheval en est plus près qu'une partie de Wisk ou de brelan. On ne demande pas ici que les femmes fassent un cours complet d'équitation, ou qu'à l'exemple de quelques Angloises, elles courent la chasse tout un jour à la tête des chiens, sautant barrières & fossés; mais il n'y a aucunes raisons fondées qui doivent priver les femmes d'un exercice salutaire, dont elles ont autant besoin que nous, puisque leur vie est en général moins active & plus sédentaire que la nôtre.

## 130 MERCURE DE FRANCE.

*L'Esprit de Madame de Maintenon*, avec des notes ; par l'auteur des mémoires du Chevalier de KILPAR ; vol. in-12. petit format de 126 pag. A Paris, chez Durand, neveu, libraire, rue St Jacques ; & Delalain, libraire, rue de la Comédie Française.

On a imprimé sept volumes de lettres de M<sup>de</sup> de Maintenon. « Les connoissances qu'on peut puiser dans ce recueil, dit M. de Voltaire, sont trop achetées par la quantité de lettres inutiles qu'il renferme. » C'est sans doute d'après cette réflexion qu'a été conçu l'ouvrage que nous annonçons. L'auteur a sur-tout recueilli les traits qui peignent le caractère d'esprit ou l'élévation d'ame de cette femme illustre qui disoit, en parlant d'une personne de sa connoissance ; *Elle n'a de bourgeois que sa vanité sur sa noblesse.*

*La magnificence*, écrivoit-elle aussi, *est la passion des dupes.* Elle pouvoit ajouter & de ceux qui n'ayant aucune ressource dans eux-mêmes, veulent se distinguer par quelque en droit.

Madame de Maintenon vouloit qu'on parlât à un enfant de sept ans aussi sensé-

ment qu'à une personne de vingt ans. *C'est en exigeant beaucoup de leur raison,* disoit-elle, *qu'on en hâte les progrès.*

*On est généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette générosité est si peu véritable , qu'on ne peut plus les souffrir quand ils sont heureux.* Madame de Maintenon auroit-elle trouvé cette maxime dans son propre cœur ? Nous ne le présumons point. Elle l'avoit trop généreux pour connoître l'envie qui nous fait envisager d'un œil chagrin l'homme heureux, comme si cet homme nous avoit dérobé les biens dont il jouit.

L'ambitieux se tromperoit s'il pensoit que M<sup>de</sup> de Maintenon n'ayant plus rien à désirer du côté de la fortune, étoit enfin parvenue au suprême bonheur. « Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! » écrivoit-elle. « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui devore les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer. » L'exemple de cette Dame est une nouvelle preuve que l'espèce de servitude qui accompagne toujours les grands est un obstacle à leur bonheur.

## 132 MERCURE DE FRANCE.

*Etrennes du Parnasse* ; 3 vol. in-12. A Paris, chez Fétil, libraire, rue des Cordeliers.

Cet ouvrage est divisé en deux parties ; la première contient une notice des poëtes Grecs , & la seconde un choix de poésies légères. L'auteur de cette collection se propose de donner successivement chaque année une idée rapide des poëtes Latins , Italiens , Espagnols , Anglois , Allemands , &c. Il ne s'attache pas simplement aux faits historiques ; il rapporte des jugemens sur les poëtes , indique les morceaux les plus frappans de leurs ouvrages , & fait connoître les imitations qu'on en a fait dans notre langue.

La notice qu'il présente cette année offre une infinité de traits intéressans qu'on ne trouve point dans *la vie abrégée des poëtes Grecs de le Fèvre* , le seul ouvrage en ce genre qu'on puisse lire avec plaisir. Cet illustre pere de *la Dacier* parle légèrement d'une cinquantaine de poëtes , & l'ouvrage que nous annonçons en contient près de cent. Le plan d'ailleurs en est plus étendu & les articles sont plus variés & plus agréables.

L'auteur commence par offrir un ta-

bleau des poètes célèbres qui ont précédé Homère. On distingue dans le premier âge de la poésie en Grèce les noms de *Linus*, d'*Orphée*, de *Thamiris*, d'*Amphion*, de *Musée*, &c. Voici comme le chantre de la Thrace est annoncé : « Jamais nom » ne fut aussi célèbre que celui d'*Orphée*. » Il a je ne sçai quoi de divin qui impose » & qui fait naître dans l'esprit des idées » grandes & sublimes. Parle - t-on d'*Orphée* ? l'imagination présente aussi - tôt » un pontife sacré, un sage législateur, » un poète divin, un chantre mélodieux. » Les poètes le peignent comme un ministre d'*Apollon*, revêtu d'une robe » éclatante, assis sur le sommet d'une » colline : son regard doux & majestueux » est élevé vers le Ciel. Il tient dans sa » main une lyre d'or, qu'il pince, tantôt » avec ses doigts légers, tantôt avec un » dé d'ivoire. Dans un transport ravissant, il chante les dieux immortels, la » vertu du héros, la sagesse des hommes » & l'espérance flatteuse de l'immortalité. » La nature est touchée de ses accords. » Les lions, les tigres, les panthères viennent lécher ses pieds & suspendent leur » fureur. Les nymphes, les satyres dansent autour de lui : les fleuves remontent vers leur source ; les arbres sont

## 134 MERCURE DE FRANCE.

» émus ; les rochers attendris descendent  
 » des montagnes : & semblable au fonda-  
 » teur d'Argos, \* peint si divinement par le  
 » sensible *Fénélon*, il semble sortir de sa  
 » bouche & de son cœur un parfum ex-  
 » quis : l'harmonie de sa lyre ravit les  
 » hommes & les dieux.

» Quel est le sein de ces vives méta-  
 » phores & de ces figures hardies ? Levons  
 » le voile & nous verrons qu'Orphée,  
 » homme sublime dans ces siècles sauva-  
 » ges, par la douceur de sa voix & par ses  
 » accords mélodieux, captiva l'oreille  
 » rude & grossière des premiers hommes,  
 » fit couler dans leurs cœurs des senti-  
 » mens d'humanité, de paix & de con-  
 » corde & les unit par les liens de la so-  
 » ciété, &c. »

La poésie mérita dans ces premiers tems  
 d'être appelée le *langage des Dieux*, par  
 les grands objets auxquels elle se consac-  
 roit. « Les noms de sage & de poëte  
 » étoient alors synonymes. L'harmonie  
 » n'avoit d'autre emploi que de transpor-  
 » ter les hommes en faveur de la vertu  
 » & de la religion ; la poésie & la musique  
 » étoient le partage des âmes grandes &  
 » sublimes. »

---

\* Inachus.

J U I L L E T. 1771. 133

- *Homère, Hésiode, Archiloque, Tyrtée, Terpandre, &c.* brillent dans le 2<sup>e</sup>. âge. Le génie des Grecs se développe & la poésie acquiert une mâle vigueur. La vie d'Homère paroît écrite avec soin. L'auteur s'élève avec force contre ses détracteurs & le reconnoît avec raison comme le premier & le plus grand peintre de la nature. Il termine ces réflexions sur ce prince des poètes par ce morceau d'écrit par la vérité. « Quel est donc cet homme » étonnant qui offre des modèles aux *Socrate*, aux *Platon*, aux *Aristote*, aux *Sophocle*, aux *Apelle*, aux *Pindare*, aux *Alexandre*, aux *Virgile*, aux *Milton*, aux *Bossuet*, &c.? Quel est donc ce génie puissant qui enfante tant de grands hommes, & qui, dès le premier pas qu'il fait dans la carrière, sçait se couronner de tous les lauriers? Richesse dans l'invention, enthousiasme divin, action impétueuse & véhémence, unité parfaite, merveilleux admirable, fable universelle, belle ordonnance, caractères d'une variété prodigieuse, images fortes & abondantes, harangues pathétiques, peintures, tantôt naïves & gracieuses, tantôt tendres & passionnées; diction pure & sage, ornemens simples

## 136 MERCURE DE FRANCE.

» & naturels, expressions d'une grandeur  
 » & d'une magnificence achevée, élocu-  
 » tion si rapide, si serrée, si harmonieuse,  
 » qu'on croit entendre les clairons de  
 » Mars & la trompette guerrière. C'est  
 » un aigle intrépide qui s'élève jusques  
 » dans la région du tonnerre & ose fixer  
 » l'astre du jour. Il possède tout ce qui fait  
 » le grand poëte. *Ingenium cui sit, cui*  
 » *mens divinior*, &c. La majestueuse Epo-  
 » pée semble sortir de sa tête sublime,  
 » comme Minerve sortit toute armée de  
 » la tête de Jupiter. Voyez les poëmes  
 » des *Collathus*, des *Tryphiodore*, des  
 » *Apollonius*, des *Calaber*, des *Nonnus*,  
 » &c. Ils parlent tous le même langage,  
 » ils se servent du même instrument  
 » qu'Homère : en tirent-ils les mêmes  
 » accords; s'emparent-ils de l'imagina-  
 » tion, charment-ils les oreilles, tou-  
 » chent-ils le cœur, comme cet illustre  
 » pere de la poésie? Non. Tout languit,  
 » tout se flétrit, tout meurt entre leurs  
 » mains. Rien n'anime, rien n'émeut.  
 » *Nervi deficiunt animique*. Le génie d'Ho-  
 » mère nous subjague avec empire : il  
 » nous touche ou nous enflamme à son  
 » gré. »

*Archiloque*, ce poëte assassin, est pré-

senté sous des traits qui doivent rendre odieux l'abus du génie satyrique. *Tyrtée*, par des accens mâles & fiers, par ses poésies martiales, rassemble les soldats dispersés & les conduit au combat. L'antiquité n'en parle qu'avec admiration « Ses » *chants guerriers* servoient à l'éducation » de la jeunesse. Avant le combat chaque » Spartiate alloit dans la tente des Rois » écouter ses leçons sublimes, & en sortoit » plein d'ardeur. Voilà quelle étoit la littérature en honneur à Lacédémone! on répé- » toit sans cesse le nom de *Tyrtée*. Quand » nous appelons la jeunesse au combat, » disoient les bons vieillards, *Tyrtée* » sonne la charge; il est à la fois la trom- » pette & le héros, &c. »

La poésie lyrique & la tragédie commencent à s'élever dès le troisième âge. La saine morale est ornée de fleurs de la poésie. *Stésichore*, *Alcée*, *Sapho*, *Mimnerme*, *Anacréon* en font le plus bel ornement. Le sage *Phocylides* y méritoit une place distinguée. Son cœur étoit pur, » son style étoit sage, & son esprit lumineux & juste. Il ne nous reste de ses » écrits qu'un poëme qu'il composa pour » l'instruction des Milésiens, & qui ren- » ferme des leçons dictées par la sagesse

## 138 MERCURE DE FRANCE.

» & la vertu. Les vérités éternelles de la  
 » morale y sont exposées avec cette élo-  
 » quence qui leur suffit. . . . Phocylides  
 » assigne à chaque devoir son véritable  
 » rang. Il adore un Dieu suprême ; il est  
 » persuadé de l'immortalité de l'ame ; il  
 » recommande l'amour de ses sembla-  
 » bles. Son ouvrage est plein de cette  
 » morale active & consolante qui devrait  
 » être empreinte plus fortement dans le  
 » cœur de tous les hommes, & qui s'efface  
 » de jour en jour par de froids raisonne-  
 » mens & de tristes erreurs. »

Le beau siècle de *Periclès*, de *Socrate*,  
 de *Platon*, de *Pindare*, d'*Eschyle*, de  
*Sophocle*, d'*Euripide* & d'*Aristophane*  
 forme le 4<sup>e</sup>. âge de la poésie. Les articles  
 de Pindare & des poètes dramatiques sont  
 intéressans par les détails. L'auteur donne  
 un coup-d'œil rapide sur chaque pièce de  
 théâtre, & ne cesse de recommander l'é-  
 tude de la belle antiquité. Sophocle sur-  
 tout lui paroît mériter l'attention des jeu-  
 nes gens qui entrent dans la carrière,  
 « L'esprit plein de ces grands modèles,  
 » le goût s'épure, l'ame s'élève. On se  
 » forme une idée du beau & du vrai, &  
 » l'on ne peut plus souffrir sans un ennui  
 » mortel ces misérables productions dont

» notre siècle est inondé; ces tragédies  
 » monstrueuses, sans ordonnance, sans  
 » art, sans génie, sans vérité; chargées  
 » d'épisodes superflus, de machines for-  
 » cées, d'incidens mal préparés, de nœuds  
 » mal tissus, de surprises ménagées sans  
 » adresse, de dénouemens sans naturel,  
 » de discours sans ame, de figures de rhé-  
 » teur, de prétentions à la philosophie,  
 » de sentences déplacées, d'antithèses ri-  
 » dicules, de sentimens bizarres, fades &  
 » gigantesques, &c. »

Le génie commence à s'épuiser au cin-  
 quième âge & ne présente plus d'aussi  
 grands poètes: cependant on y voit naî-  
 tre la comédie nouvelle, & la poésie pas-  
 torale s'y perfectionne. L'auteur admire  
 avec raison le naturel & la simplicité de  
*Théocrite*; la sublimité, l'élévation & la  
 richesse des images de *Callimaque*; les  
 graces touchantes, l'élégance & la délica-  
 resse de *Bion* & de *Moschus*; la sagesse,  
 la pureté, la vérité des caractères de *Mé-  
 nandre*, &c. &c.

Tel est à-peu près la marche de cet ou-  
 vrage, qui pourra devenir par la suite une  
 bibliothèque poétique fort intéressante;  
 sur-tout si l'auteur épure davantage son  
 style, ne prodigue pas tant les citations,

## 140 MERCURE DE FRANCE.

& veille un peu plus à la correction typographique.

Cette collection est d'un jeune homme attaché à la bibliothèque du Roi.

*Histoire de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, &c. tom. xxxiii, xxxiv & xxxv<sup>e</sup>. A Paris, de l'imprimerie royale ; & chez Panckoucke, libraire, rue des Poitevins, à l'hôtel de Thou.\**

Le premier de ces trois nouveaux volumes renferme la table des matières contenues dans les dix tomes précédens. Les deux autres offrent la continuation de l'histoire de l'académie & des mémoires de littérature composés par différens membres de cette savante compagnie. On trouve de plus dans le trente-quatrième volume les éloges de trois académiciens, M. le Comte d'Argenson, M. le Comte de Cailus, & M. le Beau, cader. Les deux premiers sont très-intéressans & pleins de détails heureux. Le second sur-tout nous a paru de cette éloquence sage, précise, instructive, qui doit être

*\* Article de M. de la Harpe.*

celle des éloges historiques, faits pour offrir à l'esprit une nourriture solide & non pour étaler le vain appareil des figures oratoires. Nous croyons, par exemple, qu'il n'étoit pas possible de donner un meilleur résumé des travaux de M. de Cailus que celui-ci : « L'étude de la littérature devint sa passion dominante. » Il y consacra son tems & ses biens ; il renonça même aux plaisirs pour se livrer tout entier à celui de faire quelque découverte dans le vaste champ de l'antiquité. Mais il se renferma presque toujours dans la sphère des arts. A l'aide de ses lumières, nous vîmes les Egyptiens embaumer leurs mumies, & changer les lames du Papyrus en feuilles légères propres à recevoir l'écriture. Nous vîmes cette nation patiente & infatigable, attachée pendant des années entières à des roches de granit, trancher & cerner à l'entour des blocs d'une grandeur énorme, & creuser dans une seule pierre des blocs de quarante coudées dans toutes leurs dimensions. Nous suivîmes sur le Nil ces masses effrayantes dans l'espace de deux cent lieues depuis Eléphantine jusqu'à Saïs & à Buto, & par les efforts d'un art

## 142 MERCURE DE FRANCE.

„ presque aussi puissant que la nature ;  
 „ nous les vîmes sortir de dessus leurs  
 „ radeaux & s'avancer sur la terre jus-  
 „ qu'au lieu destiné à leur assiette. Il fit  
 „ servir les connoissances que lui avoit  
 „ procurées la pratique du dessin à l'éclair-  
 „ cissement des passages où Pline le Na-  
 „ turaliste paraît obscur aux lecteurs qui  
 „ n'ont pas le même avantage. Il déve-  
 „ loppa dans plusieurs mémoires ces traits  
 „ profonds & expressifs sous lesquels cet  
 „ auteur universel a peint avec une briè-  
 „ veté énergique les talens divers des  
 „ peintres & des sculpteurs distingués. Il  
 „ fit plus, il nous transporta, si j'ose le  
 „ dire, dans les ateliers antiques, & fit  
 „ travailler sous nos yeux les artistes de  
 „ la Grèce. Il retrouva dans Pausanias le  
 „ pinceau de Polignose & fit revivre la  
 „ composition des tableaux dont ce grand  
 „ peintre avoit décoré le portique de  
 „ Delphes. Il reconstruisit le théâtre ver-  
 „ satile de Cusion, & sous la conduite de  
 „ Pline, il nous fit voir encore cette éton-  
 „ nante machine, & tout le peuple Ro-  
 „ main tournant sur un pivot. Rival des  
 „ premiers architectes de la Grèce, sans  
 „ autres matériaux qu'un passage de ce  
 „ même Pline, il osa relever le magnifi-

» que tombeau de Mausole, & rendre à  
 » cette merveille du monde ses propor-  
 » tions & ses ornemens.»

Tel est le style noble, riche & animé  
 qui regne dans cet éloge. Voici un mor-  
 ceau d'un autre ton, qui ressembleroit à  
 la manière agréable & délicate de Fonte-  
 nelle, mais avec un goût plus sûr. « Rien  
 » de ce qui étoit antique ne lui sembloit  
 » indifférent. Depuis les dieux jusqu'aux  
 » reptiles, depuis les plus riches métaux  
 » & les plus beaux marbres jusqu'aux fra-  
 » gmens de verre & de vase de terre cuite,  
 » tout trouvoit place dans son cabinet.  
 » L'entrée de sa maison annonçoit l'ancien-  
 » ne Egypte; on y étoit reçu par une belle  
 » statue Egyptienne de cinq pieds cinq  
 » pouces de proportion. L'escalier étoit  
 » tapissé de médaillons & de curiosités de  
 » la Chine & de l'Amérique. Dans l'ap-  
 » partement des antiques on se voyoit  
 » entouré de dieux, de prêtres, de ma-  
 » gistrats Égyptiens, Étrusques, Grecs,  
 » Romains, entre lesquels quelques figu-  
 » res Gauloises sembloient honteuses de  
 » se montrer. Lorsque l'espace lui man-  
 » quoit, il envoyoit toute sa colonie au  
 » dépôt des antiques de Sa Majesté, &  
 » bientôt la place étoit remplie par de

## 144 MERCURE DE FRANCE.

» nouveaux habitans qui s'y rendoient en  
 » foule de toutes les contrées. Cette peu-  
 » plade s'est renouvelée deux fois pen-  
 » dant sa vie ; & la troisième collection,  
 » au milieu de laquelle il a fini ses jours,  
 » a été , par son ordre , transportée après  
 » sa mort dans le même dépôt. . . . .  
 » Les antiquaires , ceux qui croyoient  
 » l'être , ceux qui vouloient le paroître ,  
 » s'empressoient d'entrer en commerce  
 » avec lui ; ils se flattoient d'être admis  
 » au nombre des savans , dès qu'ils pou-  
 » voient montrer une lettre de M. le  
 » Comte de Cailus ; c'étoit pour eux un  
 » brevet d'antiquaire. »

Le recit des voyages du Comte de Cai-  
 lus n'est pas moins piquant & moins cu-  
 rieux. « Il fit le voyage d'Italie. Sa curio-  
 » sité le promena sur toutes les merveil-  
 » les de cette contrée où l'antiquité pré-  
 » sente encore tant de membres épars &  
 » toujours féconde , quoiqu'enfvelie ,  
 » sort quelquefois de ses tombeaux pour  
 » enfanter des artistes , & par une heu-  
 » reuse imitation *faire produire* de nou-  
 » veaux modèles. Les yeux du Comte  
 » n'étoient pas encore savans ; mais ils  
 » s'ouvroient à la vue de tant de beautés  
 » & apprenoient à les connoître, .. Arri-  
 » vé

„ vé à Smirne , il profita d'un délai de  
 „ quelques jours pour visiter les ruines  
 „ d'Ephése , qui n'en sont éloignées que  
 „ d'environ une journée. Vainement s'ef-  
 „ força-t-on de l'en détourner , en lui re-  
 „ présentant les dangers qu'il alloit cou-  
 „ rir. Le redoutable Caracayali , à la tête  
 „ d'une troupe de brigands , s'étoit rendu  
 „ maître de la campagne , & portoit l'ef-  
 „ froi dans toute la Natolie ; mais dans le  
 „ Comte de Cailus , la crainte fut tou-  
 „ jours plus foible que le desir. Il s'avisa  
 „ d'un stratagème qui lui réussit. Vêtu  
 „ d'une simple toile de voile , ne portant  
 „ sur lui rien qui pût tenter le plus mo-  
 „ deste voleur , il se mit sous la conduite  
 „ de deux brigands de la bande de Cara-  
 „ cayali , venu à Smirne , où par crainte on  
 „ les souffroit ; il fit marché avec eux ,  
 „ sous la condition qu'ils ne toucheroient  
 „ l'argent qu'au retour. Comme ils n'a-  
 „ voient d'intérêt qu'à le conserver , ja-  
 „ mais il n'y eut de guides plus fidèles.  
 „ Ils le conduisirent avec son interprète  
 „ vers leur chef , dont il reçut l'accueil  
 „ le plus gracieux. Instruit du motif de  
 „ son voyage , Caratayali voulut servir sa  
 „ curiosité ; il l'avertit qu'il y avoit dans  
 „ le voisinage des ruines dignes d'être

## 146 MERCURE DE FRANCE.

» connues ; & pour l'y transporter avec  
 » plus de célérité, il lui fit donner deux  
 » chevaux arabes, de ceux qu'on appelle  
 » *chevaux de race*, qui sont estimés les  
 » meilleurs du monde, tant leur allure  
 » a de vitesse & de douceur. Le Comte  
 » se trouva bientôt comme par enchan-  
 » tement sur les ruines indiquées, c'é-  
 » toient celles de Colophon. Il y admira  
 » les restes d'un théâtre dont les sièges  
 » pris dans la masse d'une colline qui re-  
 » garde la mer, joignoient autrefois au  
 » plaisir du spectacle celui de l'aspect le  
 » plus riant & le plus varié. Il retourna  
 » passer la nuit dans le fort qui servoit de  
 » retraite à Caracayali, & le lendemain  
 » il se transporta sur le terrain qu'occu-  
 » poit anciennement la ville d'Ephèse.....  
 » Il passa le détroit des Dardanelles pour  
 » reconnoître ces campagnes si riches &  
 » si fleuries dans les Poëmes d'Homère.  
 » Il ne s'attendoit pas à rencontrer aucun  
 » vestige de l'ancien Ilion, mais il se  
 » promettoit bien de se promener sur les  
 » bords du Xante & du Simois. Ces fleu-  
 » ves avoient disparu. Les vallées du  
 » mont Ida abreuvées du sang de tant de  
 » héros, n'étoient plus qu'un terrain dé-  
 » sert & sauvage, fournissant à peine

» quelque nourriture à des avortons de  
 » chênes dont les branches rampoient sur  
 » la terre & se desséchoient presqu'en  
 » naissant. »

L'auteur de l'éloge passe aux qualités morales de M. le Comte de Cailus. » Ce  
 » qui prouva qu'il aimoit les arts pour  
 » eux-mêmes, ce sont les bienfaits secrets  
 » par lesquels il s'empressoit d'encoura-  
 » ger les talens qui n'étoient pas secon-  
 » dés de la fortune : il alloit les cher-  
 » cher jusques dans les retraites où l'indi-  
 » gence les tenoit cachés ; il prévenoit  
 » leurs besoins. Il en avoit peu lui-même ; sa libéralité faisoit tout son luxe.  
 » Quoique ses revenus fussent fort au  
 » dessous de sa condition, il étoit riche  
 » pour les assister, & lorsque vers la fin  
 » de sa vie sa fortune se fut accrue de celle  
 » du Duc de Cailus son oncle, il n'ajouta  
 » rien à sa dépense ; il ne lui survint au-  
 » cun nouveau besoin, *il se substitua* les  
 » arts & les lettres ; tout l'héritage tourna  
 » à leur profit, il n'en fut que le législa-  
 » teur. Sa générosité n'a été égalee que  
 » par celle de plusieurs artistes qui ont  
 » avoué ses bienfaits. »

*Il se substitua* est un mot très-fin ; il  
 l'est peut-être trop ; ce n'est pas qu'il ne

soit suffisamment expliqué par ce qui suit; mais il l'eût été mieux s'il avoit été accompagné d'un mot analogue à l'idée de succession, qui rendît la métaphore plus claire. Nous nous permettons cette remarque, parce que tout le discours est d'un excellent goût, & certainement l'un des meilleurs que l'on ait faits depuis les meilleurs de Fontenelle. Au reste, nous ajouterons à ce que dit l'éloquent écrivain sur la bienfaisance de M. de Cailus, une circonstance que nous pouvons garantir, & qui fait beaucoup d'honneur au jugement & au caractère de cet homme célèbre; c'est que parmi les jeunes littérateurs qu'il étoit toujours disposé à secourir, s'il en remarquoit qui eussent pris les erreurs de l'amour-propre pour l'instinct du génie, & qui se trompassent sur le talent qui leur manquoit, il cherchoit à les éclairer, & ne leur accordoit même ses bienfaits qu'à condition qu'ils renonceroient à des prétentions vaines & dangereuses, & prendroient une profession plus conforme à leurs dispositions naturelles; c'étoit une leçon donnée à ceux qui secrètement jaloux du talent qui s'élève, encouragent la médiocrité souple & rampante, & lui ouvrent les premiers la route

J U I L L E T. 1771. 149  
du mépris qui les attend, & quelquefois  
de l'infortune.

Nous citerons un morceau de l'éloge  
de M. d'Argenson, qui présente un rap-  
prochement très-heureux & saisi avec  
beaucoup d'art. » Tandis que l'Ecole Mi-  
» litaire s'élevoit, l'hôtel royal des Inva-  
» lides s'embellissoit dans le voisinage,  
» & prenoit de nouveaux accroissemens.  
» On partageoit, on plantoit d'arbres ces  
» belles allées qui s'étendent jusqu'aux  
» bords de la Seine, où nos vieux guer-  
» riers s'entretenant des hasards de leur  
» vie & des victoires acquises par leurs  
» blessures, rappellent, selon la pensée  
» d'un illustre écrivain, l'image douce &  
» riante des héros d'Homere & de Vir-  
» gile errant dans l'Elisée. Noble & pré-  
» cieuse portion de terre qui réunit l'en-  
» fance & la vieillesse de notre brave mi-  
» lice; où la valeur d'un côté se prépare  
» & s'évertue à fournir une glorieuse car-  
» rière, de l'autre se repose après sa  
» course, & montre dans une même  
» perspective & son berceau & son der-  
» nier asyle. »

Les savantes recherches de M. de Gui-  
gues sur les Egyptiens & les Chinois, de  
l'Abbé Mignot sur les Phéniciens, de M.

G iij

l'Abbé Foucher sur les Grecs , de M. Anquetil sur les Parfes , sur les Indiens & sur Zoroastre , de M. le Beau sur la légion Romaine , de M. Chabanon sur Pindare , de M. l'Abbé Belley sur les médailles , &c , ont enrichi ce trésor de connoissances tiré des mines fécondes de l'antiquité , trop négligées aujourd'hui par des littérateurs indigens & frivoles , mais où le génie & le goût n'ont jamais dédaigné de fouiller.

*Discours de Cléopâtre appuyée sur le tombeau d'Antoine. Extrait de la vie d'Antoine , par Plutarque.*

» Mon cher Antoine , il y a peu de  
 » jours que ces mains encore libres te  
 » fermerent les yeux ; mais aujourd'hui  
 » je fais ces libations sur ton tombeau ,  
 » captive & gardée à vue de peur que dans  
 » ma douleur & dans mon désespoir , ve-  
 » nant à tourner contre moi une main  
 » meurtrière , je ne flétrisse ce corps es-  
 » clave & réservé pour décorer le triom-  
 » phe de ton vainqueur. N'attends pas de  
 » moi d'autres honneurs que ces effu-  
 » sions funèbres ; on t'enlève ta chère  
 » Cléopâtre ; elle te rend aujourd'hui ses

» derniers devoirs. Pendant que nous  
 » avons vécu , rien n'a pu nous séparer ;  
 » mais la mort va nous éloigner égale-  
 » ment l'un & l'autre des lieux qui nous  
 » ont vus naître. Toi romain , tu auras  
 » tes cendres en Egypte , & moi mal-  
 » heureuse ! ... j'aurai les miennes en Ita-  
 » lie. Ta patrie , cher epoux , n'a plus à  
 » m'offrir qu'un tombeau ; mais si tu peux  
 » compter sur la puissance & sur le secours  
 » des Dieux de ton pays. ( car les nôtres  
 » nous ont abandonnés ) ne laisse point  
 » ton épouse vivante à la merci de tes  
 » fiers ennemis , ne souffre pas qu'on  
 » triomphe de toi dans sa personne. Ca-  
 » che moi ici avec toi ; donne moi la moi-  
 » tié de ton tombeau. De tous les maux  
 » dont je suis accablée il n'en est point  
 » qui m'aient causé de chagrins plus  
 » amers & plus cuisans que ce peu de  
 » temps que j'ai vécu sans toi. »

*Extrait de la vie de Romulus par Plu-  
 tarque.*

Après plusieurs combats les Romains  
 & les Sabins étoient encore sur le point  
 d'en venir aux mains. Tout à-coup on  
 voit accourir de tous côtés avec des cris

G iv

## 152 MERCURE DE FRANCE.

& des hurlemens horribles les jeunes Sabines qui avoient été enlevées. Elles s'élancent au travers des épées nues & des cadavres entassés : elles se présentent à leurs maris & à leurs peres , les unes portant leurs enfans dans leurs bras , les autres ayant les cheveux épars & en désordre , & toutes ensemble s'adressant tantôt aux Sabins , tantôt aux Romains , elles les appellent par les noms les plus chers & les plus tendres.

*Na.* En général ce préambule n'est pas une traduction littérale de ce qui , dans Plutarque , précède le discours des Sabines.

» De quels crimes nous sommes-  
 » nous rendues coupables envers vous ,  
 » quel déplaisir vous avons nous causé ,  
 » pour mériter que vous mettiez aujour-  
 » d'hui le comble aux maux affreux que  
 » nous avons déjà soufferts ? Devenues la  
 » proie de la violence & de l'injustice de  
 » ceux à qui nous appartenons actuelle-  
 » ment ; dans notre malheur abandonnées ,  
 » oubliées de nos frères , de nos pères ,  
 » de nos proches , nous avons été forcées  
 » de nous unir par les nœuds les plus  
 » saints aux objets de notre haine. Quel-  
 » qu'injustes qu'aient été nos ravisseurs ,

J U I L L E T. 1771. 153

» s'ils ont aujourd'hui les armes à la main,  
» les droits sacrés qu'ils ont acquis sur  
» nous exigent que nous craignons pour  
» leurs jours ; & vous ne pouvez les sa-  
» crifier à votre ressentiment sans faire  
» couler nos larmes. Pendant que nous  
» étions encore filles, vous n'êtes pas ve-  
» nus nous venger de nos ravisseurs, &  
» aujourd'hui vous venez arracher des  
» femmes à leurs maris, des mères à leurs  
» enfans ! Malheureuses que nous som-  
» mes ! le secours que vous nous apportez  
» est pour nous plus cruel que cet aban-  
» don , que cet oubli où vous nous avez  
» laissées. Voilà les témoignages que  
» nous avons reçus de nos ennemis. Voilà  
» les marques de tendresse & de sensibilité  
» que vous nous donnez. Si nous ne som-  
» mes pas la cause qui vous a fait prendre  
» les armes , pouvez-vous refuser de les  
» mettre bas par considération pour celles  
» qui vous ont unis à vos ennemis par les  
» titres les plus sacrés ? Alliés, beaux-pe-  
» res , ayeux de ceux que vous poursui-  
» vez , emmenez-nous avec vos gendres  
» & vos petits fils : rendez nous nos pe-  
» res , rendez-nous nos proches ; ne nous  
» ravissez pas nos maris, laissez-nous les  
» tendres gages de leur amour ; épargnez-

G v

» nous la honte d'un second esclavage ;  
 » nous vous en conjurons au nom des  
 » Dieux.»

*Ces deux morceaux sont traduits de Plutarque  
 par M. Coamier de la Genais, docteur agrégé  
 ès arts en l'Université de Paris, au collège de  
 Navarre.*

*Observations Elementaires* pour introduction & supplément à la tactique & discipline prussienne & autre ; accompagnées de principes *mathématiciens & tacticiens*, par M. de Keralio, ancien aide de camp du maréchal, duc & prince de Broglie, en VI parties avec LXX planches en taille-douce. A Francfort, Leipzig & à la Haye, aux dépens de la compagnie. 1771.

M. le chevalier de Keralio qui, dans le cours de la dernière guerre, à servi en qualité d'aide-major général de l'infanterie, aux ordres de M. le maréchal de Broglie, désavoue l'ouvrage que nous annonçons. On a eu lieu d'être surpris de le voir publier sous son nom. Il est singulier que des compilateurs veuillent ainsi en imposer au public en attribuant une telle compilation à un officier estimable.

C'est le sieur Van-duren , libraire à Francfort , qui vient de publier ces *observations élémentaires* , recueil informe & découfu , dans lequel on a mis à contribution plusieurs autres ouvrages.

Le traité intitulé , *Pensées sur la tactique par M. le marquis de Silva* , qui a paru à Paris chez Jombert en 1768 , lui a fourni ses principes de tactique ; mais il a tellement défiguré ce qu'il en a pris , qu'il l'a rendu méconnoissable , il a de même puisé ses observations sur la tactique supérieure dans les *principes élémentaires sur la tactique , ou nouvelles observations sur l'art militaire , par M. B . . . . Chevalier de l'ordre royal & militaire de saint Louis. A Paris chez Laurent Prault , 1768. & dans les réflexions militaires sur différens objets de guerre , par G. K. A Francfort , & Leipzig , chez Knoch & Eslinger , 1762. & dans les causes du mauvais succès des armées françoises éloignées de la France en général , & particulièrement en Allemagne : il a pris aussi les pensées sur la formation du soldat à la guerre , qui sont à la suite de ce morceau. Parmi ces différens ouvrages mutilés , il ne rapporte en entier que les *réglemens de l'infanterie prussienne qui ont paru à Paris en 1756 ou**

156 MERCURE DE FRANCE.

1757, *les lettres du roi de Prusse au général Fouquet, & les recherches sur les principes généraux de la tactique*, Paris chez Desaint, 1769. Le reste de ce volume contient des évolutions & des manimens d'armes, où l'on donne des exercices de 1703 pour introduction à la tactique moderne; avec l'instruction de M. le Maréchal de Broglie pour le service de l'armée du Roi en 1760, suivie d'un règlement pour le service des grenadiers de France, morceau moins utile que propre à grossir le recueil qui, en outre, est rempli de planches aussi mauvaises que le papier & l'impression. Quoique le libraire assure dans un avertissement que cet ouvrage vaut bien *un vieux louis d'or ou cinq écus*, & qu'il semble ne le donner pour *quatre écus* aux souscripteurs que par grace, nous craignons fort que cette compilation, marquée au coin de l'ignorance la plus profonde de l'art militaire, n'ait pas un grand débit.

J U I L L E T. 1771. 157

*Recueil complet* de l'histoire & des mémoires de littérature & belles-lettres de l'Académie royale des inscriptions & belles lettres, *in*-12. avec le même nombre de figures & de planches que dans l'édition *in*-4°. Proposés par souscription; chez Panckoucke, libraire, rue des Poitevins, hôtel de Thou.

Les vingt-six premiers volumes ont paru il y a deux ans.

Les vingt-quatre volumes suivans sont actuellement en vente.

Les derniers volumes paroîtront en Décembre 1771.

Les mémoires de l'Académie des Inscriptions sont si connus, & l'édition *in*-4°. en est si répandue en France & cher l'Etranger, qu'on peut se dispenser d'entrer dans un grand détail pour en faire connoître le mérite & l'utilité. Ce dépôt littéraire, l'ouvrage d'une compagnie savante & d'un siècle entier de travaux, est le recueil de littérature le plus complet & le plus étendu qui existe en aucune langue, soit sur la géographie, la chronologie, l'histoire ancienne, l'histoire moderne; soit pour les notices de nos anciens romans ou de nos vieux poètes; sur-tout pour toutes les observations & singularités qui concernent la poésie, l'art dramatique, les théâtres d'Athènes & de Rome; la musique & la danse, la peinture, la sculpture, & tous les arts anciens. Cette riche collection, dans le cabinet d'un homme de lettres, d'un

## 158 MERCURE DE FRANCE.

amateur ou d'un curieux , est une bibliothèque entière , qui peut lui tenir lieu de plusieurs milliers de volumes. Elle est pour un homme de lettres ce que sont les mémoires des académies des sciences & la collection académique pour un savant.

L'édition *in-4°*. étant entièrement épuisée , on a cru rendre service au public & aux gens de lettres en acquérant tout le fonds de l'édition *in-12*. des vingt-six premiers volumes imprimés en Hollande. Un ouvrage de littérature de cette importance exigeoit , pour en faciliter l'acquisition , qu'on lui donnât une forme plus commode , plus portative & moins dispendieuse.

On a séparé dans l'édition *in-12*. l'histoire des mémoires , & l'on continuera de même.

La condition de la souscription est simplement de payer chaque volume en les recevant 2 liv. 10 s. Après la souscription , chaque volume sera de 3 l. 10 sols , prix que ces volumes se sont toujours vendus.

Quatre ou cinq volumes *in-12*. forment deux volumes *in-4°*. On n'a pu toujours faire quatre volumes *in-12*. de deux *in-4°*. parce que certains volumes *in-4°*. sont plus épais que d'autres. Il y a de ces volumes qui ont jusqu'à cent à cent dix feuilles.

Les deux volumes *in-4°*. se vendent 24 liv. Et comme ils forment quatre ou cinq volumes *in-12*. qui se vendent ensemble 10 liv. ou 12 liv. 10 s. la différence du prix de cette édition *in-12*. à celle *in-4°*. est de plus de moitié.

Ceux qui ont précédemment acheté en Hollande les vingt-six premiers volumes *in-12*. sont éga-

lement admis à souscrire pour la suite : ils payeront les volumes en les recevant 2 liv. 10 s. au lieu de 3 liv. 10 s.

Pour rendre cette acquisition encore plus facile, on donne la liberté d'acquérir chaque livraison séparément.

On a mis en vente au même hôtel le tom. XVI *in-4°*. de l'histoire naturelle en entier de M. de Buffon. Le même ouvrage grand & petit *in-fol.* avec planches enluminées. Ce tome seize forme le premier de l'histoire des oiseaux.

Le même ouvrage *in-12.* formant les tomes 32, 33 de l'édition de l'histoire naturelle en 31 vol., & les tomes 14 & 15 de l'édition en 13 vol.

La souscription de l'histoire naturelle, treize volumes *in-12.* restera ouverte toute cette année 1771.

*Ouvrages proposés à une diminution de près de moitié, jusqu'au premier Août 1771.*

Histoire générale des voyages, par M. l'Abbé Prevôt, 1 vol. *in-4°*. ; le volume, *en blanc*, 8 l. au lieu de 14 liv.

Le même ouvrage, 68 vol. *in-12.* ; le vol. *bl.* 1 liv. 10 s. au lieu de 2 liv. 10 s.

Les tom. 18, 19, *in-4°*. & les tom. 69 à 76, *in-12.* qui forment les volumes de la continuation, resteront à l'ancien prix de la souscription ; savoir, le vol. *in-4°*. *bl.* 12 liv. & l'*in-12.* 2 liv.

## 160 MERCURE DE FRANCE.

Collection académique, 10 vol. in-4°. le vol. 8 liv. au lieu de 12 liv.

Les tomes XI, XII, XIII, qui viennent d'être mis en vente seront de 12 liv. ancien prix.

*Les reliures se payent séparément.*

---

### S P E C T A C L E S.

#### O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations des *Fragmens* composés du *Prologue de Dardanus*, de l'Acte d'*Alphée & Aréthuse*, & de la *Fête de Flore*. Mlle Beaumesnil joue par intervalles en l'absence de Mlle Arnould le rôle d'*Aréthuse*, qu'elle rend avec ame & avec intelligence. M. Larssure remplace M. l'Arrivée dans le rôle d'*Alphée*. Madame Ch\*\*\*, excellente musicienne, a débuté dans cet acte par un air brillant qu'elle chante avec autant de goût que de précision. Un organe flatteur, un talent perfectionné, les graces de sa personne doivent lui promettre le plus grand succès.

---

*COMÉDIE FRANÇOISE.*

**L**ES Comédiens François ont donné le samedi 6 Juillet la première représentation des *Amans sans le sçavoir*, *Comédie nouvelle en trois actes & en prose.*

L'amour naît souvent de la douce habitude de se voir ; c'est ce qu'ont éprouvé le Marquis de Sainville , fils de la Comtesse d'Auray , & la jeune Henriette sa niece. Sainville avoit la légèreté & la gaîté de son âge ; il imitoit son père le Comte d'Aurai , & s'amusoit avec lui des aventures de société. Rien n'altéroit son bonheur ; il demouroit avec sa cousine. Cependant la tante d'Henriette conçoit que le Chevalier , fils de la Présidente de Candeuze , sa voisine & son amie , peut former un établissement riche & honorable pour sa niece qui n'a point de fortune. Elle lui propose son projet avec une tendresse & des expressions qui ne lui permettent que des témoignages de sa reconnoissance. Mais Henriette sent une aversion involontaire pour cette alliance , & Sainville l'apprenant tombe dans une

## 162 MERCURE DE FRANCE.

profonde rêverie ; il ne peut supporter la pensée d'être séparé de sa cousine , il ne tarde pas à lui marquer ses inquiétudes , & à lui déclarer sa passion. Henriette l'aime en secret ; mais elle n'ose avouer des sentimens qu'elle doit au Chevalier. Sainville ne néglige rien pour rompre l'intelligence de sa mère avec la Présidente. Il répand dans la société des propos capables de les brouiller. On attribue ces discours au Comte d'Aurai , pere de Sainville , qui a la complaisance de les avouer pour excuser son fils auprès de la Comtesse. La mère de Sainville découvre la vérité & conçoit bientôt les motifs qui font agir son fils. Elle le blâme de ces moyens indignes de lui , elle lui défend d'empêcher par son indiscretion un établissement si avantageux à sa cousine , & de prétendre avec peu de bien épouser Henriette qui n'a point de fortune. La Comtesse leur représente les suites fâcheuses d'une pareille union , souvent suivie de regrets. Sainville amoureux ne se rend pas à ces raisons. Sa mère lui ordonne de renoncer à sa passion , & pour en empêcher les progrès , elle lui prescrit de s'absenter.

La Présidente , grande parleuse , mais

très-obligeante, ne se fâche pas des vains bruits semés contre sa famille. Elle presse son amie de terminer un mariage qui doit augmenter leur union. Le Chevalier très-indifférent ne craint ni ne desire cette alliance. Il surprend Sainville aux genoux de Henriette, & ne doutant plus de leur amour, il s'éloigne. La Présidente rend à la Comtesse d'Aurai sa parole; elle ne trouve pas mauvais que Sainville soit préféré à son fils puisqu'il aime Henriette & qu'il en est aimé. Ils étoient *Amans sans le savoir*, ils deviennent époux.

On attribue cette Comédie à Madame de S. C., qui a beaucoup d'esprit & le talent de bien exprimer ce qu'elle pense. On a loué le style, qui est en général élégant & facile, le dialogue qui est vif & ferré. Il y a des caractères esquissés légèrement. On a applaudi à des vérités utiles exprimées avec précision. Ce drame manque peut-être par le choix de l'action, & par cet art si difficile de préparer des situations intéressantes ou comiques, & de faire jouer toutes les parties ensemble, en sorte qu'il n'y ait aucune scène, aucune expression qui ne concourent au but général. Le *Marquis de Sainville* est

## 164 MERCURE DE FRANCE:

parfaitement joué par M. Molé; le comte d'*Aurai* par M. Brizard; la *Comtesse d'Aurai* par Mlle Dumefnil, *Henriette* par Mlle Doligni; la *Présidente de Candeuſe* par Mad. Drouin. Le *Chevalier de Candeuſe* a été bien représenté par M. Monvel, *Germon, valet de Sainville*, par M. Feulie, *Liſe, femme de chambre d'Henriette*, par Mlle Fanier.

---

## A C A D É M I E S.

### I.

*Séance publique de l'Académie royale des sciences & belles-lettres, tenue le 16 Avril 1771, dans la ſalle de l'hôtel-de-ville de Béſiers.*

M. L'ABBÉ MILLIÉ, principal du collège royal de cette ville, a ouvert, en qualité de directeur, la ſéance par un diſcours ſur l'étude des ſciences & des belles-lettres. Il a prouvé qu'elles procurent à la ſociété les plus grands avantages: & comme les jeunes gens ſont ſouvent rebutés par les difficultés qu'il faut vaincre pour réuſſir, il leur a fait voir que

J U I L L E T. 1771. 165

l'homme d'étude se délasse en travaillant,  
& qu'il goûte les plaisirs les plus purs.  
« Un algébriste, a-t-il dit, qui trouve la  
» solution d'un problème compliqué,  
» sent une joie inexprimable. Un physi-  
» cien qui prend la nature sur le fait, est  
» dans le ravissement & l'extase. Un li-  
» tératureur ne quitte qu'avec peine un livre  
» que le génie, le bon goût & les mœurs  
» ont dicté. »

Dans le second point il a parlé contre  
ces hommes superficiels qui ne font que  
voltiger d'objet en objet, qui, pour sa-  
voir un peu de tout, se contentent de  
feuilleter des journaux & des diction-  
naires, & qui se croient instruits. « Il se-  
» roit bien facile, a dit M. Millié, de  
» mortifier un peu leur-amour-propre. Il  
» suffiroit de leur demander à quoi ils se  
» font sérieusement & constamment ap-  
» pliqués. Ils verroient d'un coup - d'œil  
» qu'ils n'ont jamais rien approfondi; &  
» puisqu'ils ont de l'esprit, ils concluroient  
» qu'ils ne savent rien. »

M. Bouillet, secrétaire perpétuel, lut  
l'éloge de M. de Mairan, né à Béziers en  
1678, & mort à Paris le 10 Février 1771,  
doyen de l'académie royale des sciences,  
l'un des Quarante de l'académie françoise

## 166 MERCURE DE FRANCE.

& membre de beaucoup d'autres académies du royaume & des pays étrangers.

M. Bouillet résuma en peu de mots ce qu'il avoit dit à la louange de M. de Mairan en 1769, & qui se trouve imprimé dans le Mercure de France, premier vol. de Juillet 1769; & il ajouta qu'il étoit juste de rendre à notre fondateur, maintenant que la mort vient de nous l'enlever, un hommage plus étendu & plus éclatant. Comme il se propose de faire bientôt imprimer cet éloge à la tête du second tome des opuscules de M. de Mairan, qu'il a recueillis, & que M. de Mairan auroit fait imprimer, s'il avoit vécu davantage, on n'en donnera pas ici l'extrait.

M. de Gleises de Lablanque, nouvellement élu à l'académie, lut son discours de remerciement. Il y prouva qu'on ne peut mieux reconnoître le vrai mérite que dans l'homme de lettres.

« Livré, dit-il, aux douceurs d'une vie  
» tranquille, il en emploie tous les instans à l'étude avec une avarice estimable. Il y puise dans sa jeunesse cette nourriture précieuse qui élève l'ame & la porte à la vertu. Il y trouve de quoi se consoler des rides de la vieillesse,

J U I L L E T. 1771. 167

» Dans tous les tems, dans tous les lieux,  
» elle fait ses plus cheres délices. Elle  
» charme même les tristes dégoûts que  
» peut répandre sur sa vie la vicissitude  
» des choses humaines. \* Les lumieres  
» qu'il acquiert, en éclairant sa raison,  
» perfectionnent son cœur & son esprit.  
» Elles lui apprennent à connoître ses  
» passions & à en triompher. Délivré de  
» leur joug, aucun obstacle ne l'arrête  
» dans les sentiers qui conduisent à la  
» sagesse.»

» Mais ce ne seroit pas assez pour lui  
» que de les connoître, ces sentiers, &  
» de les suivre. Peu content de son pro-  
» pre bonheur, l'homme de lettres veut  
» encore se rendre utile à sa patrie. Ex-  
» cellent citoyen, il lui voue ses travaux.  
» Tantôt, destiné à des emplois impor-  
» tans, il en remplit les fonctions avec  
» cette étendue de lumiere qu'on ne peut  
» trouver que dans lui. Tantôt, préférant  
» le repos de la vie privée, il transmet à

---

\* *Studia adolescentiam alunt ; senectutem  
oblectant ; adversis per fugium ac solatium præ-  
bent ; delectant domi ; non impediunt foris ; per-  
noctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.*

*Cicero pro Archia Poëtâ.*

» la postérité de grands exemples, des  
 » leçons sublimes qui forment le sage &  
 » le héros. »

M. de Gleises de Lablanque finit son discours, en exprimant à MM. les Académiciens le bonheur & la joie de leur patrie commune de ce que leurs travaux augmentent sa gloire & les feront vivre eux-mêmes au-delà du tombeau.

M. Bonillet le fils prouva, par des raisons tirées de la théorie & de la pratique de la médecine, la nécessité des saignées & des purgatifs dans le traitement des maladies humorales aiguës; & il confirma ce qu'il avoit avancé par l'exposition abrégée qu'il fit du traité de Galien, *Quos, quibus & quando purgare oporteat*, sur lequel les ennemis de ces moyens osent s'appuyer.

M. de Manse lut ensuite un mémoire sur la conservation des vieillards. C'est aux jeunes gens qu'il adresse les motifs qui doivent leur rendre précieux les jours de ces hommes respectables, & c'est à ces hommes respectables qu'il indique les moyens de prolonger une vie dont l'humanité tire chaque jour les plus grands avantages.

Les vieillards sont les peres de la société;

J U I L L E T. 1771. 169

ciété; ils en sont les bienfaiteurs; ils en sont les guides. Jeune homme! voilà les titres de ceux qui ont long-tems vécu; vous leur devez de l'amour, de la reconnaissance & du respect.

M. de Manse, dans la seconde partie de son mémoire, développant le progrès de la vieillesse d'après M. de Buffon, établit que pour la prolonger il faut commencer de bonne heure à ne plus vivre comme les jeunes gens. La nature, dit-il, nous indique l'instant où nous devons changer de régime: nous n'avons plus à quarante ans les appetits que nous avions à trente; d'ailleurs les besoins ne doivent plus être les mêmes, parce que nos organes sont différemment affectés, ils se développoient encore, ils commencent à s'engorger à présent. Il se forme en nous un commencement de pletore; à mesure que nous avançons en âge le mal augmente, & nous devons en retarder les progrès en diminuant à proportion les alimens, le sommeil & l'application aux affaires; ce n'est point seulement aux vieillards que l'auteur adresse ses conseils, mais encore à ceux qui sont sur le point de le devenir.

M. Bertholon, prêtre de la Congrégation

*II. Vol.*

H

## 170 MERCURE DE FRANCE.

tion de la Mission & professeur de théologie au séminaire , qui avoit déjà lu dans d'autres séances de l'académie (*Voyez le Mercure de France , second volume de Janvier 1771 , pag. 183.*) quelques mémoires sur le magnétisme ,où il avoit exposé son nouveau système sur cette matiere , expliqua conséquemment à cette théorie le phénomène de la direction & de la déclinaison de l'aiman. Il montra , d'après plusieurs expériences physiques, comment l'augmentation de la déclinaison avoit paru être reguliere en certains endroits, ainsi que l'ont pensé plusieurs savans, faisant voir cependant que l'influence de plusieurs causes particulieres avoit pu quelquefois troubler cette régularité. Il examina l'opinion de M. Hallei sur ce sujet , la carte qu'il a tracée , celle qu'ont publiée MM. Mountaine & Dodson, &c. & détermina aussi la quantité précise de la déclinaison actuelle de l'aiguille aimantée dans Béziers , déclinaison qu'il avoit trouvée après avoir tracé pour cet effet une méridienne par des opérations astronomiques & gnomoniques , & s'être servi d'une aiguille de boussole plus grande que celle de l'observatoire de Paris.

Notre Académicien exposa rapidement

J U I L I E T. 1771. 171

les nombreux & brillans effets, l'éclatante révolution qu'a produite ce simple phénomène de la physique, la découverte de la direction de l'aiman; l'art de la navigation inventé, car, qu'étoit-il avant cette époque? la géographie perfectionnée & étendue, un nouveau monde découvert, de nouvelles routes connues, les plus fécondes sources du commerce ouvertes, le domaine des sciences accru, &c. Ils ne méritent donc que le dernier mépris ces injustes détracteurs des sciences, ces vils contempteurs des arts qu'on entend quelquefois nous demander de quel prix sont les connoissances qui font l'objet de nos études, le charme de nos jours & les délices de notre vie.

On n'eut pas le tems de lire ce que M. Maillot, l'un de nos associés, auteur du mémoire imprimé sur l'inscription hébraïque qu'on voit à Beziers, venoit d'écrire au secrétaire. Il répond d'une manière victorieuse à toutes les objections qui lui ont été faites sur l'explication qu'il a donnée de cette inscription.

## P R O G R A M M E.

L'Académie de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge, fondée à Rouen, étoit dans l'usage d'annoncer tous les ans les prix qui y ont été successivement fondés dans les siècles précédens & en celui-ci. Ils étoient au nombre de douze, comme le portent les programmes insérés depuis plusieurs années dans les feuilles périodiques. Cette moisson étoit rarement recueillie en entier, soit que le concours ne fût pas toujours rempli, soit que les auteurs, voulant embrasser tous les genres de composition, ne faisoient qu'approcher de chaque but au lieu de s'attacher à en atteindre un seul avec plus de force, & par conséquent plus de succès. La modicité, la forme même des symboles d'argent, le laurier, le lys, la rose... qu'on donnoit aux vainqueurs, avoient peut-être contribué à rallentir l'émulation, dans ceux particulièrement qui sont plus sensibles à l'appas de l'intérêt qu'à l'aiguillon de l'honneur. Ces considérations, ainsi que les représentations faites sur ces objets à MM. les Juges de cette

J U I L L E T. 1771. 173

académie, les a déterminés à la réduction de tous les prix dont ils sont les dispensateurs, pour en augmenter la valeur intrinsèque. Cette réforme vient en effet d'être conclue, pour la forme & le nombre des prix, sous les yeux de M. le Couteux, premier président en la chambre des Comptes, Prince de l'académie en 1769, & de M. de Crofne, intendant de la généralité de Rouen, Prince pour la présente année 1771. La forme sera celle des médailles qui sont en usage dans toutes les académies, à l'exception qu'elles seront encore d'argent, jusqu'à ce que de nouveaux bienfaiteurs se joignent à ceux qui viennent de procurer à cette compagnie la facilité de recouvrer son ancienne splendeur. Ces médailles représenteront l'image de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge : le revers sera rempli par une inscription relative au prix qu'on aura remporté. Le nombre en est fixé à quatre pour chaque année : sçavoir, un prix pour le discours françois sur un sujet de religion qui sera proposé chaque année. Deux prix de poésie françoise, alternatifs entre l'ode & l'idille, les stances & le poëme héroïque. Un prix enfin pour une pièce de poésie latine, alternative entre l'ode

H iij

## 174 MERCURE DE FRANCE.

alcaïque ou saphique, & l'allégorie, anciennement appelée épigramme.

En conséquence de cette délibération, MM. les Juges de cette académie proposent pour la présente année 1771 : 1°. Un prix pour un discours françois, dont le sujet sera : *L'utilité & les avantages d'une Société académique consacrée en même tems à la Religion & aux belles-lettres.* Ce discours doit être terminé, suivant l'usage, par une Prière à la Ste Vierge, sur le privilège de son Immaculée Conception. 2°. Un prix pour une ode françoise. 3°. Un prix pour une idille françoise. 4°. Un prix pour une ode latine. On laisse à la volonté des poëtes le choix de leur sujet pour toutes ces pièces. L'histoire sainte, ecclésiastique, civile & naturelle ; le dogme, la morale, la discipline & les cérémonies de l'Eglise, voilà leurs sources. La mythologie seule leur est interdite, ainsi que toute satire & toute personnalité. Les sujets qui auront le mérite & les graces de la nouveauté seront toutes choses égales plus favorablement accueillis. Et quels tems plus féconds en événemens dignes d'être célébrés dans ce lycée consacré à la gloire de la Religion & des lettres ? L'exaltation assez récente d'un grand

J U I L L E T. 1771. 175

Pontife sur le Siège de St Pierre, le sacrifice d'une illustre Princesse dans les déserts du Carmel, l'heureuse union des premières Maisons de l'Europe, qui assure notre félicité, la gloire & le succès des écrivains distingués qui consacrent leurs veilles à la défense du dépôt de la foi : quoi de plus capable de reveiller le zèle, d'enflammer l'imagination, d'élever l'ame & de faire éclore les chef-d'œuvres, fruits du cœur & du génie, qui conduisent d'autant plus sûrement à l'immortalité, qu'on en reçoit la palme de la main même de la Religion ?

Outre ces quatre prix, M. de Crofne, intendant de la généralité de Rouen, ayant accepté la qualité de Prince & de protecteur de l'académie, propose pour matiere du prix surnuméraire que les Princes ont coutume de donner, l'année de leur principauté, une pièce de poésie françoise de cent vers héroïques au moins, ou une ode françoise de dix à douze strophes. Dans celle des deux pièces qu'on choisira, le sujet est libre ; mais on doit mettre à la fin une allusion à l'Immaculée Conception, suivant l'institution de l'académie. Cette clause est aussi pour les quatre prix annoncés ci-dessus. Elle ces-

H iv

## 176 MERCURE DE FRANCE.

seroit néanmoins d'avoir lieu, si le fonds de l'ouvrage étoit pris dans la vie même de la Ste Vierge. Toutes personnes, excepté les juges de l'académie, sont admises à concourir. Les ouvrages seront envoyés doubles & francs de port avant la St Martin 11 Nov. au *R. P. Prieur des Carmes, trésorier de l'académie de l'Immaculée Conception*. Les auteurs auront soin d'écrire lisiblement & correctement chacune de ces deux copies; le nom de l'auteur sera mis avec une sentence dans un billet cacheté, & cette sentence sera répétée au bas de la pièce & sur l'adresse du billet. On ne pourra envoyer qu'une seule pièce de chaque genre, ni supposer aucun nom. Le recueil des pièces couronnées en 1770 paroîtra avec celui de cette année, au commencement de 1772. On trouve une suite de tous les recueils précédens de cette académie, & sur-tout des dernières années, chez Etienne-Vincent Machuel, imprimeur-libraire, rue St Lo, vis-à-vis le palais, à Rouen, in-12. brochés.

J U I L L E T. 1771. 177.

---

A R T S.

ARCHITECTURE.

I.

*Cours d'Architecture Civile*, ou Traité de la décoration, distribution & construction des bâtimens, contenant les leçons données en 1750 & les années suivantes, par J. F. Blondel, dans son Ecole des Arts, 3 volumes in - 8°, y compris les planches gravées, publié de l'aveu de l'auteur par M. R\*\*\*; à Paris chez Desaint, Libraire, rue du Foin S. Jacques. 1771.

O n desiroit depuis long-temps ce *cours d'architecture* où l'art est réduit en principes, où l'exemple vient à l'appui du précepte, où l'histoire & le raisonnement concourent également pour faire connoître ce qu'il faut imiter & ce qu'il faut éviter. L'habile professeur nous enseigne dans la première partie de cet excellent traité, ce qui concerne la décoration des édifices & il donne une idée rapide de l'origine,

H v

## 178 MERCURE DE FRANCE.

des progrès , & des révolutions arrivées dans l'Architecture , ainsi que dans les arts du jardinage , de la sculpture , & de la Peinture. Dans la seconde partie , il s'occupe de la distribution , & il rapporte ce qu'on peut dire d'intéressant sur les bâtimens d'habitation, de magnificence , d'utilité & de sûreté. La troisième partie traite des loix concernant les bâtimens , de l'art de faire des devis , du poids , & des différentes qualités des matières propres à l'art de bâtir. Cet ouvrage formera six volumes in-8° & sera enrichi d'environ 250 planches nécessaires à l'intelligence des discours. On publie actuellement deux volumes de discours & un volume de planches pour l'intelligence de ces deux volumes.

---

## G É O G R A P H I E.

*Explication générale de la Mappemonde historique* , publiée l'an 1750 en deux feuilles , par M. J. L. Barbeau de la Bruyere , & se vend à Paris avec la mappemonde historique qui se trouve avec les Cartes de Guill. Delisle , chez M. Buache quai de l'horloge du

J U I L L E T. 1771. 179

palais & chez Herissant libraire rue S. Jacques.

CETTE explication s'étoit répandue depuis long-temps en manuscrit. On a engagé l'auteur à la laisser imprimer. Il y a consenti après l'avoir revue. Elle est non-seulement utile pour l'intelligence de la mappemonde historique, mais elle a encore l'avantage de présenter un tableau rapide des peuples qui se sont succédés dans la révolution des temps.

On trouve pareillement chez M. Buache les *globes* céleste & terrestre de G. Delisle, d'un pied de diamètre, revus & augmentés par Ph. Buache : prix 84 liv. chacun. Hemisphères septentrionale & méridionale du même, avec les nouvelles découvertes... Turquie, Arabie & Perse, nouvelle édition augmentée. Suite des cartes & tables de la géographie physique, considérée par les chaînes de montagnes & les terrains ou bassins de fleuves ; savoir ; une carte de la France ainsi divisée, une carte du bassin particulier de la Seine, trois tables analytiques & relatives à ces cartes, un tableau de la crue & de la diminution des eaux de la Seine, depuis 1730, jusqu'en 1767.

H vj

**G R A V U R E.**

**I.**

*Les Pêcheurs Italiens & la Pêche au clair de la lune.* Deux estampes en pendant de 10 pouces de haut sur 7 de large, gravées par Mlle Bertaud d'après les tableaux originaux de même grandeur de M. Vernet, peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue St Germain-l'Auxerrois, au coin du carrefour des trois Maries, maison du marchand de vin.

**C**ES deux nouvelles estampes, qui nous rappellent bien agréablement deux très-jolies marines de M. Vernet, confirment les talens de Mlle Bertaud. Elles ont de la couleur & de l'effet.

**I I.**

On publie chez Desnos, libraire-géographe, rue St Jacques, la première livraison ou les soixante-douze planches du premier volume de l'histoire générale

**J U I L L E T. 1771. 181**  
des plantes & insectes de Surinam *in-fol.*  
avec les discours imprimés.

Cet ouvrage est distribué en trois différentes reprises. On donne, en retirant la première, 30 liv. ; pareille somme à la seconde qui paroîtra le 20 Octobre prochain, & pareille somme à la troisième, qui ne passera pas le mois de Décembre de cette année. Le Sr Desnos se charge de faire enluminer moyennant 24 sols par planche. Voyez le *prospectus* de cet ouvrage imprimé dans le Mercure de Mai 1771.

On trouve chez le même un *Atlas portatif universel & historique*, composé d'après les meilleures cartes, tant gravées que manuscrites des plus célèbres géographes & ingénieurs, & généralement tout ce qui concerne la géographie pour les globes, sphères & cartes.

## I I I.

Troisième cahier de *charges* à l'eau forte par le sieur Chevalier. A Paris, chez Niquet, place Maubert, à côté de la rue des Lavandieres.

Ce cahier est composé de six petits sujets, y compris le titre.

## I V.

*Almanach perpétuel composé de deux cadrans placés sur un petit catton , avec une explication détaillée sur la maniere de s'en servir. On peut monter cet almanach sous verre.*

## C H O R É G R A P H I E.

*Principes de Chorégraphie , ou l'art d'écrire & de lire la danse par caracteres démonstratifs accompagné d'un passe-pied & d'une allemande à quatre , in-8°. Prix , 3 liv. broché. A Paris , chez Denis , rue Saint-Jacques , vis-à-vis le collège de Louis le Grand.*

L'ART du Chorégraphe n'étoit point connu des anciens ; notre goût pour la danse l'a créé parmi nous. On peut comparer cet art à celui de noter la musique. Le Chorégraphe trace les figures de la danse avec des lignes , divise ces lignes par des portions égales correspondantes aux mesures , aux tons , aux notes de chaque tems ; donne des caracteres dif-

inctifs à chaque mouvement, & place ces caractères sur chaque division correspondante des lignes du chemin. Dans la danse on se sert de positions, de pas, de pliés, d'élevés, de sauts, de cabrioles, de tombés, de glissés, de tournemens de corps, de cadences, de figures, &c. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons donne les définitions de ces termes; mais ces définitions ne sont pas exprimées avec toute la clarté & toute la précision désirées. *La position*, nous dit-on, *démontre en dansant la position des pieds*. N'est-il pas plus exact de dire que la position est ce qui marque les différentes situations des pieds posés à terre. *Le glissé démontre qu'en marchant le pied glisse*; cette définition ne s'entend pas ou plutôt n'en est pas une. Le *glissé* est l'action de mouvoir le pied à terre sans la quitter.

L'auteur, après avoir donné l'énumération des mouvemens usités dans la danse passe à la connoissance des caractères qui désignent ces mouvemens, & donne un *pas-pied* & une *allemande* écrits avec ces différens caractères qui sont gravés avec assez de soin.

Cette Chorégraphie élémentaire pourra être utile aux amateurs de la danse, à

## 184 MERCURE DE FRANCE.

ceux qui veulent lire ou écrire un air de danse comme ils lisent ou écrivent un air de musique.

---

### M U S I Q U E.

AIRS détachés de la *Buona figliuola*, musique de M. Piccini, célèbre compositeur Italien, arrangés par M. Baccelli; prix, 1 liv. 16 s. A Paris, chez Houbaut, marchand de musique, près de la comédie italienne & aux adresses ordinaires.

On distribue aussi la partition gravée de la musique de cet opéra-comique.

---

*Journal de pièces d'orgues*, par M. Lascieux, mois de Juillet 1771. On souscrit en tout tems aux adresses ordinaires de musique, & chez l'auteur, rue St Victor, moyenant 24 liv. par an pour Paris, & 36 liv. pour la Province, franc de port par la poste.

---

*Le Printems*, ariette à voix seule & symphonie dédiée à M. le baron de la Richerie, & composé par M. Joubert,

J U I L L E T. 1771. 185  
organiste de l'abbaye royale de St Aubain  
d'Angers. Prix, 3 liv. 10 s. avec les par-  
ties séparées. A Paris, chez M. Moria,  
vis-à-vis la Comédie Française; & à An-  
gers, chez l'auteur, rue Haute St Martin.

---

*ELÉGIE première du livre premier de Ti-  
bule; traduction par M. P\*\* , à Dijon.*

*Divitias alius fulvo sibi congerat auro, &c.*

Qu'un autre, épris de l'éclat de l'or, multi-  
plie ses richesses, qu'il possède dans une vaste  
étendue, des terres bien cultivées, mais qu'il  
s'attende à sentir son cœur dans un trouble con-  
tinuel à l'approche de l'ennemi; il n'entendra pas  
sans effroi le son bruyant de la trompette mar-  
tiale qui éloignera de lui les douceurs du som-  
meil. Pour moi, ma médiocrité me fait passer  
une vie tranquille & pleine d'un doux loisir. Je  
serai heureux pourvu que le feu brille toujours  
dans mon foyer, si l'espérance ne m'abandonne  
point, si toujours j'obtiens d'elle que mes gre-  
niers soient remplis de bleds & que mon cellier  
abonde en vins. Habitans de la campagne, je cul-  
tiverai moi-même la vigne dans sa saison; je  
ferai mon amusement de planter dans mon verger  
des arbres à haute tige; \* je ne rougirai point de

---

\* *Grandia poma.*

## 186 MERCURE DE FRANCE.

tenir quelque fois le manche d'une charrue & de presser de l'aiguillon la marche lente des taureaux ; si je trouve une brebis ou le petit d'une chèvre que sa mere aura abandonné , je ne dédaignerai pas de les rapporter au bercail. C'est ici que tous les ans j'ai coutume de purifier mon berger & de faire des libations de lait à la bienfaisante Palès ; car je revère cette divinité , & , soit qu'au milieu d'un champ elle ait la forme d'un tronc ou bien celle d'une pierre antique , je ne manque jamais de la couronner de fleurs. Blonde Cérès , recevez pour prémices de mes moissons une couronne d'épics que j'attacherai aux portes de votre temple : je veux élever au milieu de mon verger une statue au dieu conservateur des jardins , afin que de sa faux redoutable il écarte les oiseaux.

O vous les protecteurs d'un héritage jadis étendu & fertile , aujourd'hui resserré dans des bornes étroites , dieux Lares , je vous destine aussi des offrandes. Quand alors je voulois purifier mes troupeaux , je pouvois vous immoler une génisse , à présent un agneau est une victime importante pour un si petit domaine ; oui , une jeune brebis est celle que je puis vous offrir. Cette rustique jeunesse , en dansant autour , s'écriera : grands dieux ! donnez nous d'abondantes moissons & d'heureuses vendanges , venez , divinités puissantes , soyez-nous propices , ne rejetez point les offrandes que nous vous présentons à cette table pauvre , & dans des vaisseaux de terre. Nos anciens laboureurs n'ont fait leurs vases qu'avec de l'argile. Larrons avides , vous , aussi , loups cruels , épargnez un bétail peu nombreux ; c'est dans les grands troupeaux qu'il vous faut chercher une proie ; je n'ambitionne pas les richesses de mes peres ni l'ample

produit de leur domaine ; un honnête revenu me suffit. C'est assez si sous mon humble toit il m'est toujours permis de me livrer aux douceurs du repos. Ah ! qu'il est agréable d'entendre de son lit siffler les vents & de presser sa maîtresse tendrement contre son sein , ou quand les autans ont ramené les frimats, de s'endormir au doux bruit que fait la pluie ; puisse un tel bonheur être toujours le mien ; soit riche à bon droit celui à qui il est possible de braver les dangers d'une mer furieuse & d'endurer toutes les rigueurs des tristes hyades. Satisfait de ma médiocrité , je vivrai tranquille, je ne me verrai plus forcé de m'éloigner & de faire des voyages de long cours ; assis sous l'ombrage près d'une eau fugitive , je pourrai éviter le chaud des étés ; que tout ce qu'il y a d'or & de pierreries s'anéantisse plutôt que jamais mon absence coûte des larmes à aucune de mes maîtresses. C'est à vous , Messala, qu'il convient de chercher les hasards sur mer & sur terre , afin qu'à votre retour on voie la façade de votre palais se décorer des dépouilles des ennemis. Une femme charmante me retient dans ses chaînes ; & comme si j'en étois le portier , je ne cesse de me tenir devant sa maison. Ma chere Delie , un nom célèbre me rousse peu , oui , que l'on me traite d'homme inutile & sans courage , j'y consens pourvu que je ne vous quitte jamais , pourvu qu'en votre présence je puisse accoupler mes bœufs & mener paître avec vous mes troupeaux sur une colline déserte ; puisse-je même n'avoir , pour goûter les douceurs du sommeil , que la terre toute nue , mais qu'il me soit permis de vous tenir entre mes bras.

Sans la possession d'une maîtresse qui vous aime autant qu'elle est aimée , que sert au bonheur de

## 188 MERCURE DE FRANCE.

reposer sur un lit de pourpre , quand la nuit doit s'écouler dans les larmes & les regrets ; car pour lors ni le duvet de la plume , ni les étoffes peintes dont on couvre un lit , ni le murmure que fait entendre une eau tranquile ne peuvent provoquer le sommeil.

Cet amant qui pouvant jouir du bonheur de te posséder aime mieux , insensé qu'il est ! chercher les combats & le butin , est un homme qui a la dureté du fer ; est-il pardonnable , quoiqu'il voie fuir devant lui les Ciliciens vaincus , quoiqu'il ait placé ses tentes sur le terrain conquis , & qu'enfin tout éclatant d'or & d'argent , il s'avance à la vue du peuple , monté sur un coursier superbe ? Mes vœux sont bien différens ; arrivé à ma dernière heure , puissent encore mes yeux s'attacher sur toi , puissent mes mains défaillantes presser les tiennes. Delie , tu pleureras en voyant ton amant étendu sur le bucher , tu me donneras des baisers auxquels viendront se mêler les plus tristes larmes ; oui , tu pleureras ; un dur acier n'entoure point tes entrailles & tu ne portes pas un caillou dans ton cœur ; aucun d'entre tous les jeunes gens & les jeunes filles , aucun ne reviendront de mes obsèques qu'il n'ait les yeux baignés de pleurs. Crains alors d'offenser mes mânes , épargne tes beaux cheveux , épargne tes joues délicates. Mais aimons tandis que l'âge nous le permet encore , bientôt viendra la mort enveloppée d'épaisses ténèbres ; bientôt la vieillesse nous surprendra : alors conviendra-t-il d'être amoureux , & avec des cheveux blancs de tenir des conversations galantes ; parlons d'amour & de plaisir tandis qu'on peut encore sans ridicule , rompre des portes & faire du tapage ; c'est là où je me pique d'être à la

J U I L L E T. 1771. 189

fois bon chef & bon soldat. Loin d'ici étendards & trompettes, que pour prix de vous avoir suivi les ambitieux rapportent des blessures & des richesses; pour moi, tranquille possesseur du peu que j'aurai amassé, je dédaignerai les riches, je braverai l'indigence.

---

## A N E C D O T E S.

### I.

**L**E Comte de Rochester a été célèbre par son esprit, par sa gaîté & par ses vices. Un jour qu'il se promenoit dans le parc avec des compagnons de son humeur, il apperçut le Docteur Barrow, ecclésiastique, & le plus grand mathématicien de son tems, se promenant seul, & occupé de ses méditations ordinaires: il se proposa de l'aborder & de lui faire ou de lui dire quelque plaisanterie; il courut à lui, & lui faisant une profonde révérence, il lui dit : *bon jour, Docteur, je suis votre serviteur jusqu'au centre de gravité.* Le Docteur qui le connoissoit, découvrit son dessein, lui rendit son salut sans s'émouvoir, & lui répondit : *Je suis le vôtre jusqu'aux Antipodes.* Le Comte s'arrêta un

moment & enfilant de nouveaux complimens de cette tournure , il promena de côté & d'autre le Docteur qui ne fut pas en reste , & enfin lui dit qu'il étoit à lui jusqu'au fond de l'enfer ; *en ce cas* , reprit le Docteur , *Mylord me permettra de l'y laisser*. Il le quitta à ces mots & continua sa promenade.

## I I.

M. Cibber , après le succès de l'opéra des Gueux , tenta de donner une pièce à-peu-près dans le même genre , mais il se méprit malheureusement sur le sujet. Son drame annoncé avec beaucoup de bruit , fut très-mal reçu du public ; on le joua deux fois , & il disparut ensuite pour toujours. Son ouvrage étoit précisément l'opposé de celui de M. Gay : celui ci avoit présenté la grandeur & l'autorité sous le jour le plus méprisable , & s'étoit attaché à donner de l'agrément aux vices les plus bas ; aussi avoit il eu le plus grand succès ; mais quand on joua la pièce de Cibber , il n'y eut que l'héritier de la couronne , le Prince de Galles , qui osât entreprendre de protéger la vertu & l'innocence. Comme il étoit seul contre

J U L L E T. 1771. 191

rous , il ne fut pas assez fort. La première représentation avoit été tellement tumultueuse , que personne ne l'avoit entendue : le Prince de Galles se trouva à la seconde. Cibber s'aperçut aux mouvemens qui se faisoient dans le parterre , qu'elle ne seroit pas mieux écoutée que la première ; il essaya de parer le coup, & s'avancant sur le bord du théâtre , il adressa ces mots aux spectateurs. « *Messieurs*,  
» puisque je vous vois peu disposés à  
» permettre que ce drame aille plus loin,  
» je vous donne ma parole que passé ce  
» soir, on ne le représentera plus ; mais  
» j'espère en même-tems que vous dai-  
» gnerez respecter le Prince qui honore  
» cette représentation de sa présence , &  
» que vous voudrez bien suspendre pour  
» ce moment., les témoignages de mé-  
» contentement que vous m'avez donnés  
» hier , & que vous pensez que j'ai mé-  
» rités ». On garda un profond silence ; la pièce fut jouée sans être interrompue, & on l'applaudit même beaucoup plus que l'auteur ne l'espéroit ; cependant il n'osa pas la risquer une troisième fois ; il la fit reparoître ensuite avec beaucoup de changemens , sous un autre titre , & sans s'en faire connoître pour l'auteur :

## 192 MERCURE DE FRANCE.

elle eut un grand succès, & on la redonne souvent; elle est intitulée *Damon & Philis*.

### I I I.

Un matin qu'il faisoit grand froid, Diogène s'en vint à la place publique, & pour exercer sa patience s'y tint tout nud, cependant comme plusieurs personnes qui s'étoient assemblées autour de lui, ne le pouvoient regarder sans que la compassion les touchât. Platon qui vint à passer, connoissant bien que ce que Diogène en faisoit, n'étoit que pour être vû: *si vous en avez pitié, dit-il, vous ne pouvez mieux faire que de ne le point regarder.*

### I V.

Un Capitaine envoyé contre l'ennemi avec si peu de forces, qu'elles n'étoient pas capables d'exécuter une si haute entreprise, s'en retourna vers son Général & le pria de reprendre la moitié des soldats qu'il lui avoit donnés. *Pourquoi donc, lui demanda le Général? C'est,* répondit le Capitaine, *parce qu'il vaud mieux que peu de gens périssent que beaucoup.*

V.

## V.

Phocion voyant qu'Alexandre lui en-voioit un Gentilhomme pour lui faire un présent de sa part, pourquoi demanda-t-il, le Roi n'use-t-il de libéralité qu'envers moi? C'est, répondit le Gentilhomme, parce qu'il vous tient pour le seul homme de bien qui soit dans Athènes. *Si cela est, répliqua Phocion, il m'obligera fort de me laisser vivre en cette qualité.*

## V I.

Quelque tems après l'avenement du Roi Georges I. au trône de la Grande Bretagne, il s'éleva une révolte en faveur de la maison de Stuart, qui avoit encore des amis en Angleterre & en Ecosse. Le gouvernement qui connoissoit les principaux Jacobites, fit arrêter ceux qui pouvoient être dangereux, dans le dessein de les tenir en prison jusqu'à ce que les troubles fussent apaisés; parmi ceux-ci on comptoit Sir Willam-Wyndham; mais comme il avoit épousé la fille du Duc de Somerset, qui étoit alors Général de la Cavalerie, & qui jouissoit

## 194 MERCURE DE FRANCE.

de la plus grande faveur, on jugea qu'il étoit honnête de prévenir ce Seigneur des dispositions de son gendre à se joindre aux rebelles & de la nécessité de l'arrêter pour prévenir quelque chose de pis. Le Duc allarmé de cet avis, écrivit à Sir William, pour le ramener à son devoir, & lui fit sentir qu'en s'attachant aux rebelles, il déshonoreroit sa famille. Sir Wyndham répondit qu'il étoit un fidèle sujet du Roi, & parut affligé des soupçons qu'on avoit contre lui. Le Duc enchanté le jugea innocent ; il revint à la Cour, & offrit de répondre de son gendre, disant qu'il seroit honteux pour lui qu'on mît en prison un homme sur lequel il avoit assez d'autorité pour lui ordonner la fidélité, ou du moins pour l'empêcher de commettre aucun acte de trahison. Le Roi lui promit que son gendre ne seroit point molesté. Le ministère cependant jugea qu'il falloit l'arrêter ; il sentoît que si l'on cédoit aux sollicitations d'un Seigneur respectable, dans cette occasion, on ne pourroit refuser la même faveur à d'autres qui la demanderoient. En conséquence, l'ordre qu'il avoit donné fut exécuté, & Sir Windham fut arrêté au moment même où il se

J U I L L E T. 1771. 195

mettoit en chemin pour joindre les rebelles ; on le conduisit à la tour de Londres. Son beau-père qui étoit extrêmement haut , fut piqué de ce procédé ; il alla trouver sur le champ le Roi , lui remit ses emplois , en lui disant qu'il ne pouvoit plus servir un maître qui avoit la bassesse de manquer à sa parole. Le Roi feignit de ne l'avoir pas entendu ; & il eut la bonté de dire quelque chose pour se justifier , mais l'orgueilleux Duc refusa de l'entendre , & se retira sur le champ , en déchirant ses commissions qu'il avoit reçues du Roi , dont il jeta les morceaux devant la porte du palais ; un pareil acte de mépris auroit été puni sévèrement sous un autre gouvernement ou sous un autre Roi. George I. étoit trop grand pour en prendre du ressentiment : *Laissons-le faire*, dit-il, *le Duc veut se bannir lui-même de la cour, & s'emprisonner dans ses terres ; il sera suffisamment puni.* En effet le Duc se retira à la campagne ; il ne reparut plus à la cour ; parce qu'il y avoit des hommes au-dessus de lui ; retiré à la campagne , enfermé pour ainsi dire dans son château , il n'y vit personne , parce que tout ce qui l'entouroit étoit au-dessous de lui.

## A V I S.

## I.

*Eponges préparées par M. Sieuve de Marseille, auteur du mémoire sur les olives, qui a découvert le godron pour garantir les oliviers des insectes qui piquent les olives, & la manière d'extraire de l'huile de la seule chair de ce fruit.*

**C**ES Eponges sont propres à conserver l'huile d'olive dans toute sa limpidité, elles attirent & retiennent les parties crasses, aqueuses & visqueuses que l'huile acquiert dans les chaleurs par sa fermentation.

La manière de s'en servir consiste à les placer dans le fond des vases dans lesquels on déposera les huiles; & chaque année après le tems de leur fermentation, qui arrive toujours en été, on aura l'attention de transvaser les huiles avec précaution dans de nouveaux vases: on prendra les éponges qu'on lavera dans de l'eau tiède, & après les avoir bien exprimées, pour leur faire dégorger les parties crasses, aqueuses & visqueuses dont elles seront chargées, on les replacera dans le fond de ces mêmes vases, dans lesquels on remettra les huiles. Les éponges conservent leur vertu pendant environ deux ans, après lequel tems il faudra les renouveler.

Ces éponges sont de différentes grosseurs ; les petites n'opèrent leur effet que jusqu'à la concurrence de cent livres d'huile , & les secondes jusqu'à celle de deux cens livres.

On en trouvera à *Marseille, chez l'Auteur ; & à Paris, chez M. Maurice, maison de M. Macquer, médecin, rue S. Sauveur, vis-à-vis le vitrier, son correspondant*, chargé également d'inscrire les demandes qu'on fera des huiles extraites de la la chair des olives par M. Sieuve, & chez qui l'on marquera la quantité de ces huiles qu'on demandera, & la manière de les faire venir, soit en barils, soit en bouteilles. Le prix de ces huiles sera relatif à la cherté des olives, & n'excédera pas de beaucoup le prix des huiles ordinaires.

## I I.

*Graine de Garance.*

Il est arrivé de la graine de Garance de Smyrne. On en fera distribuer gratuitement aux cultivateurs avec une nouvelle instruction sur la manière de la cultiver, de la préparer pour la vente & sur son produit. Ceux qui voudront s'en procurer peuvent s'adresser à Paris, rue des Capucines, chez M. Bertin, ministre & secrétaire d'état, au bureau de M. Parent, tous les jours excepté le dimanche, depuis midi jusqu'à deux heures. Quoique la saison soit avancée, on verra par l'instruction, qu'on est encore à tems de semer cette graine.

*L'Ami des Malades*, ou discours historique & apologétique sur la Poudre purgative de M. Ailhaud, depuis son origine jusqu'à présent.

Ce livre se distribue *gratis* à l'entrepôt général des Poudres d'Ailhaud, chez M. le Maître du Rival, rue des Prêtres St Germain-l'Auxerrois.

Cet ouvrage volumineux contient tout ce qu'on peut dire & tout ce qu'on a dit pour & contre la poudre de M. Ailhaud. Il en résulte que ce remède est salutaire, qu'il convient dans presque toutes les maladies, & qu'employé à propos il opère de grandes guérisons.

## EDITS, ARRÊTS.

### I.

**I**L paroît un arrêt du conseil d'état du Roi, du 15 de ce mois, qui ordonne que le droit de mutation & le quinzième d'amortissement cesseront d'être perçus, à compter du premier Janvier 1771; & que, pour en tenir lieu, il ne sera plus fait fonds, dans les états du Roi, que pour les quatorze quinzièmes des rentes qui étoient assujetties à ces deux droits: & qu'il ne sera de même fait fonds, à l'avenir, pour les rentes viagères, sur les revenus du Roi, que pour les neuf dixièmes.

## I I.

Déclaration du Roi, donnée à Versailles, le 23 de Juin, & enregistrée en parlement, le 26, par laquelle Sa Majesté ordonne que les sommes qui ont été consignées entre les mains des Buvetiers ou autres de la grand'chambre du parlement de Paris & des trois chambres des enquêtes ci-devant existantes en ce parlement, pour servir au paiement des épices des arrêts qui devoient y être rendus sur les instances & procès qui y étoient pendans, seront rendues aux parties qui les ont consignées.

## I I I.

Il paroît aussi quatre édits du Roi. Le premier porte suppression de quarante offices de courtiers, agens de change de Lyon, & création de quarante offices de courtiers, agens de change, banque & commerce de la même ville; le second porte suppression de tous les offices de jurés priseurs, vendeurs de biens meubles, à la réserve de ceux de la ville de Paris, & création de nouveaux offices avec supplément de finance. Le troisième porte création de cent dix charges de perruquiers. Le quatrième porte suppression, remboursement & création d'office au bureau des finances & à la chambre du domaine de Paris.

## I V.

On vient de publier trois arrêts du conseil d'état du Roi : l'un, du 9 Juin, ordonne la réunion des domaines & droits domaniaux de Bretagne, ci-devant aliénés aux états de ladite province, à

compter du premier Juillet 1771, & le payement des arrérages des rentes constituées pour le principal de quarante millions, prix de ladite aliénation, par le sieur de Gagny, trésorier de la caisse des arrérages; l'autre, du 16, ordonne que Julien Alaterre, adjudicataire actuel du bail général des fermes du Roi, à compter du premier du présent mois, sera mis en possession de tous les objets compris aux baux faits à Nicolas Besnard & à Pierre Henriot, lesquels objets avoient été cédés aux gens des trois Etats de la province de Bretagne, par les commissionnaires nommés par Sa Majesté, par contrat du 18 Février 1759; le troisième, aussi du 16, porte règlement pour la perception des droits seigneuriaux, dus à Sa Majesté, lors des mutations des biens assis dans les mouvances & directes dépendantes de ses domaines.

## V.

Il paroît deux édits du Roi, donnés à Versailles au mois de Juin 1771, & enrégistrés en parlement, le 2 Juillet 1771; l'un porte suppression du siège général de l'Amirauté de Paris; l'autre porte réunion de la sénéchaussée de Villefranche à celle de Lyon.

## VI.

On a publié aussi des lettres - patentes du Roi, données à Versailles, le 28 Juin 1771, & enrégistrées en parlement, le premier du présent mois. Ces lettres - patentes nomment le sieur Desforges pour être chargé de toutes les minutes, registres, sacs, papiers & renseignemens des deux chambres des requêtes du palais & du parquet d'icelles.

*Fêtes données par la ville de St Hipolite ,  
le 16 Décembre 1770, pour la réception  
de M. de Marquis de Comeiras, en qua-  
lité de Gouverneur.*

A la premiere nouvelle de la nomination de M. le Marquis de Comeiras au gouvernement de cette ville, tous les habitans s'empreserent de le recevoir d'une maniere digne du mérite de cet illustre concitoyen. Les fêtes qu'on donna à ce sujet furent très-brillantes, & durerent trois jours. La milice bourgeoise partagée en trois divisions, l'une d'infanterie, l'autre de dragons, & l'autre de hussards, étoit sous les armes. L'uniforme en étoit lesté & brillant, la symphonie mâle & guerriere. On avoit dressé des arcs de triomphe, des décorations ornées d'inscriptions latines & françoises, analogues au sujet de la fête. Les illuminations, les feux d'artifice & de joie furent prodigués, ainsi que les bals & les festins. La belle harangue prononcée par un citoyen de la part des magistrats, & le discours patriotique & éloquent du nouveau gouverneur, exciterent de grands applaudissemens, mêlés d'exclamations non interrompues de *vive le Roi, vive Comeiras.*

Le troisième jour se trouvant être l'anniversaire de la naissance de M. le Marquis de Comeiras, fut plus particulièrement célébré. Une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, avec de petits chapeaux ornés de rubans, vinrent à son lever au son

## 202 MERCURE DE FRANCE.

des instrumens lui offrir l'hommage d'un agneau chargé de rubans & de cocardes. L'une d'entr'elles portant la parole pour ses compagnes, fit au Gouverneur, en son patois, un petit compliment aussi naïf qu'éloquent, qui fit verser des larmes d'attendrissement à tous ceux qui étoient présens. M. le Marquis de Comeiras les combla de libéralités & de caresses. Le reste de la journée se passa en chants & danses, festins, feux de joie & autres démonstrations de l'allégresse publique.

---

### NOUVELLES POLITIQUES.

*De Constantinople, le 17<sup>e</sup> Mai 1771.*

**M**ALGRÉ les mesures que le gouvernement a prises pour rétablir la tranquillité dans cette capitale, il s'y est commis encore beaucoup de désordres. Il y eut, le 6, un nouvel incendie, dont on parvint heureusement à arrêter les progrès, & l'incendiaire fut pris & étranglé sur le champ. Les personnes du premier rang ne sont pas à l'abri des insultes. Dernièrement le caïmacan fut attaqué par une troupe de soldats qui ne le laisserent aller qu'après qu'il leur eut donné soixante sequins. A peu près dans le même tems, deux femmes furent enlevées dans la rue, malgré les efforts que fit la garde pour les défendre. Le Grand Seigneur, pour réprimer ces excès d'une manière plus efficace, ordonna, le 8 de ce mois, que tous les gens de mer qui se trouvoient dans la capitale, eussent à se rendre à bord des vaisseaux. Sa Hauteffe fit aussi publier dans la ville & dans les faubourgs de Ga-

lata & de Pera, une défense à tous les gens de guerre de paroître dans les rues avec des armes, sous peine d'être massacrés sur le champ par la garde. Il fut ordonné en même tems d'ouvrir les boutiques, & permis aux Chrétiens non-seulement de se défendre, mais encore de tuer ceux qui les attaqueroient. On espère que ces dernières mesures du gouvernement auront plus de succès que les précédentes & en imposeront aux mutins, déjà intimidés par le supplice de trente de leurs camarades qui ont été étranglés.

*De Petersbourg, le 25 Mai 1771.*

Avant-hier au matin, il y eut dans cette capitale, à Wasiley-Ostrow, un violent incendie qui réduisit en cendres les plus belles maisons de ce quartier; l'après midi, il en y eut un second dans un autre quartier, où il fit aussi beaucoup de ravage; enfin, hier, le feu prit, aux environs de la bourse, dans des magasins de chanvre qui furent presque entièrement consumés. On fait monter à cinq cens cinquante le nombre des maisons qui ont été détruites dans ces trois incendies, & on évalue à plus d'un million de roubles les pertes qu'on y a faites. Comme il paroît impossible que ces incendies multipliés soient un effet du hasard, on a arrêté plusieurs personnes qu'on soupçonne d'y avoir eu part.

*De Warsovie, le 6 Juin 1771.* 4

Malgré tous les efforts du régimentaire Zarem-ba pour maintenir le bon ordre & la discipline parmi les confédérés, il ne peut empêcher que les postillons de Breslaw ne soient arrêtés & pillés; ce qui porte un préjudice d'autant plus considéra-

I vj

## 204 MERCURE DE FRANCE.

ble au commerce , que la Vistule est fermée , & qu'on ne permet à aucun bateau de passer à Dantzick.

*De Stockholm , le 7 Juin 1771.*

On a imprimé , dans les gazettes de cette ville , l'article suivant. « On avertit le public que Sa Majesté a bien voulu fixer les lundi , mardi & mercredi de chaque semaine , depuis quatre jusqu'à cinq heures du soir , d'ici au premier de Novembre , pour donner des audiences publiques dans lesquelles tous les sujets de Sa Majesté , de quel qu'état & condition qu'ils soient , auront un libre accès auprès de sa personne & pourront lui remettre directement leurs placets. »

*Du 10 Juin.*

Le Roi revint , le 8 de ce mois , d'Eckholm (und en cette capitale. Le lendemain , le comte de Vergennes , ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne en cette cour , eut une première audience du Roi , à qui il présenta ses lettres de créance. Aujourd'hui , Sa Majesté a admis à son audience le comte de Lacy , envoyé extraordinaire du Roi d'Espagne.

*Du 14 Juin.*

Hier au matin , on publia , par ordre du Roi , l'ouverture de la diète , avec les cérémonies ordinaires. Les quatre ordres s'assemblerent , ce jour-là , pour procéder à l'examen des pleins-pouvoirs de leurs membres. Les députés de la bourgeoisie restèrent assemblés , depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir , & ils rejetterent les pouvoirs de treize personnes , parce qu'ils n'étoient pas dans la forme requise. Après quoi le

Sr Sebaldt, conseiller de la cour & bourguemaître de cette capitale, fut élu orateur de son ordre, à la pluralité des voix. Il avoit déjà rempli cette fonction à la diète de 1765. L'ordre des paysans, après quelques débats au sujet des pleins-pouvoirs, procéda aussi à l'élection d'un orateur, & les suffrages se réunirent en faveur de Joseph Hansson, qui avoit aussi rempli cette fonction à la diète de 1765. Lundi prochain, l'ordre de la noblesse s'occupera de l'élection d'un maréchal.

*De Coppenhague, le 22 Juin 1771.*

Sur ce qui a été représenté au Roi, par la Commission de Santé, que la maladie contagieuse qui a cessé en Pologne & en d'autres endroits, pendant l'hiver, pourroit bien recommencer pendant les chaleurs de l'été, Sa Majesté a ordonné que tous les vaisseaux venant des ports de la Méditerranée, de Dantzick, de Prusse, de Courlande, de Livonie & de Russie, seront tenus de jeter l'ancre auprès des vaisseaux de garde à la rade, lesquels ne permettront à personne de prendre terre, qu'on n'ait produit un passeport & prouvé qu'on ne vient d'aucun lieu suspect de contagion. Comme la maison de Quarantaine n'est pas encore achevée, deux frégates ont été, le 15, mouiller à la rade, avec quatre inspecteurs & une quantité suffisante d'eau pour l'usage des vaisseaux qui y seront retenus.

*De Vienne, le 10 Juin 1771.*

Il vient de paroître ici un édit impérial qui ordonne aux curés des états héréditaires de vendre, sans délai, tous les biens fonds attachés à leurs bénéfices. L'argent provenant de ces ventes est destiné à former un capital dont le revenu sera

## 206 MERCURE DE FRANCE.

partagé également, chaque année, entre tous les pasteurs, dont la plupart manquoient du nécessaire, tandis que quelques-uns avoient beaucoup de superflu.

*Du 15 Juin.*

Les différens corps de troupes qui sont dans la Moravie & dans l'Autriche Supérieure, ont ordre de rester dans leurs quartiers. Deux régimens venus des Pays-Bas entreront dans Prague, & un troisième sera reparti dans les environs; un bataillon de grenadiers est entré dans cette capitale, le 13, & un autre qui y étoit venu pour se rendre en Hongrie, est retourné à Gratz où il étoit d'abord en garnison. Une partie des chevaux qu'on avoit destinés pour le service de l'artillerie ont été renvoyés à leurs propriétaires, avec permission d'en faire l'usage qu'ils jugeront à propos.

*De Rome, le 5 Juin 1771.*

Le Saint Pere a acheté pour 1500 écus romains, le Jupiter du palais Verospi, & Sa Sainteté a fait placer cette statue dans le nouveau Museum qu'elle forme à côté de la galerie du Vatican.

Le Saint Siège vient de recevoir la nouvelle que le patriarche des Nestoriens, résidant à Mosul, & cinq autres évêques de la même province avoient fait abjuration entre les mains des Peres Dominicains missionnaires en Asie, & avoient déclaré en même tems qu'ils reconnoissoient le Souverain Pontife Romain pour seul chef de l'Eglise Universelle; ils ont écrit, à ce sujet, au St Pere une lettre conçue dans les termes les plus soumis. Cette affaire a été remise à la Propagande, qui fera les dispositions nécessaires pour recevoir la profession

de foi du patriarche, ainsi que des cinq évêques, conformément aux loix orthodoxes, & pour procéder à la confirmation des dignités dont ils sont revêtus.

*Du 19 Juin.*

Le Souverain Pontife, qui se concilie de plus en plus l'amour & la vénération des nations étrangères, reçoit, chaque jour, des témoignages de leur part. Les Anglois font faire ici le buste de Sa Sainteté qu'ils veulent avoir chez eux ; c'est le Sr Neweton, sculpteur Anglois, qui exécute ce buste en marbre,

*De Trieste, le 12 Juin 1771.*

Les avis qu'on a reçus du Levant paroissent confirmer la nouvelle que l'escadre russe se trouve dans un mauvais état, tant par le manque d'argent, que par la disette des vivres qu'elle éprouve.

*De Gênes, le 15 Juin 1771.*

Des lettres de Constantinople portent qu'il est arrivé aux Dardanelles trois frégates, une galère & deux chebecs de Tunis, & que les Turcs ne craignent rien pour ce passage ni pour les îles de Lemnos & de Metelin.

*De Londres, le 21 Juin 1771.*

Des dépêches reçues, le 17, du lord Cathcart, ambassadeur du Roi à Pétersbourg, portent que le prince de Lobkowitz, ambassadeur de Leurs Majestés Impériale & Royale, reçoit à cette cour l'accueil le plus distingué ; qu'il y a apparence que sa négociation pour la paix entre la Russie & la Porte, & pour le rétablissement de la tranquillité

en Pologne, aura tout le succès qu'on en attend ; que cependant l'Impératrice a établi, dans son empire, une capitation qui, quoique très-modique, produira une somme considérable & mettra Sa Majesté impériale en état de pousser vigoureusement la guerre, si l'accommodement, auquel on travaille, ne peut pas avoir lieu.

Il étoit passé, d'Hallifax à Boston, deux régimens ; mais ces troupes & les bâtimens qui les avoient transportées à Boston, ainsi que plusieurs vaisseaux de guerre, ont reçu, bientôt après, ordre du général Gage, de retourner à Hallifax ; l'expédition pour laquelle on les avoit destinés ne devant plus avoir lieu, en conséquence de l'accommodement entre l'Angleterre & l'Espagne.

*Du 28 Juin.*

La Bourgeoisie de Londres n'a pas renoncé au dessein qu'elle avoit d'intenter un procès à l'orateur des Communes. Lorsqu'on fera le rapport de la réponse du Roi à la remontrance de la Cité, on mettra en délibération les mesures qu'il convient de prendre pour suivre cette affaire, & les ministres sont occupés, de leur côté, des moyens de rompre ces mesures.

Les vaisseaux de guerres Russes ont été vus dans la Manche, venant des mers du Levant & dirigeant leur route vers la Mer Baltique. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, confirme les apparences d'une prochaine réconciliation entre la Russie & la Porte.

*De Marseille, le 28 Juin 1771.*

Le capitaine d'un navire parti de Smyrne, le 29 du mois dernier, a rapporté que, le lendemain,

étant à deux lieues au sud de l'isle de Metelin , il avoit rencontré trois vaisseaux de guerre & trois autres bâtimens Russes, l'un desquels lui avoit envoyé son canot, avec ordre de se rendre à bord du commandant, avec ses papiers de m<sup>er</sup>, qui avoient été rigoureusement examinés ; après quoi on lui avoit permis de continuer sa route, en lui remettant une lettre pour le consul de Danemarck en cette ville.

Les vaisseaux de guerre Danois *le Groenland* & *le Sweit*, de cinquante canons chacun & d'environ quatre cens hommes d'équipage, aux ordres du Commandeur Comte de Moltke, ont mouillé dans cette rade, le 23 de ce mois, venant de Mahon.

Le capitaine Rolland, venu de l'isle Saint-Domingue, a rencontré, le 16 de ce mois, entre Majorque & Minorque, une frégate Russe dont il s'est séparé, le 17 ; & un capitaine Hollandois a rencontré, à Carthagene, un vaisseau de guerre Danois & une frégate de la même nation, qui escortoient quatre bâtimens de transport, faisant route à l'ouest.

Le capitaine Guerrard, venu d'Athènes, a vu, le 31 du mois dernier, à la hauteur des isles de Saint-Pierre, deux frégates Russes faisant route à l'ouest ; il a amené le capitaine Ventre, dont le bâtiment, qui étoit destiné pour Salonique, fut pris, le mois de Novembre dernier, par trois bâtimens de Pirates qui le conduisirent à l'isle Provençale.

La frégate *la Pleïade* a coulé bas, dans l'Archipel, un petit chebec forban Grec, & elle en a pris un autre que le chevalier de Glandèves a fait conduire à Marseille.

On a appris par le capitaine Azan, venu de Salonique, d'où il est parti le 18 Mai, qu'avant son départ, il y étoit arrivé de Smyrne un vaisseau Vénitien qui avoit annoncé que le Papa Manoli & tous les gens du bateau avec lequel il exerçoit la piraterie avoient été pris & pendus par les Russes, & que ceux-ci avoient trouvé beaucoup d'argent dans ce bateau. Le même capitaine ajoute qu'il a rencontré, le 30 du même mois, sur le Cap Matapan, les capitaines Bertrand & Daumar, venant de la même Echelle, lesquels lui ont appris qu'ils avoient été chassés sur ce parage, par une pinque & un bateau pirates que leur bonne contenance avoit obligés de s'éloigner.

*De Paris, le 8 Juillet 1771.*

Le 28, Madame la Comtesse de Provence se rendit, vers les cinq heures du soir, à la maison royale de Saint Louis à Saint Cyr, où elle donna le voile aux Dllles de Vandrets & de Badel, Demoiselles élevées dans cette maison. L'évêque de Chartres, premier aumonier de Madame la Dauphine, officia pontificalement à cette cérémonie, & le sermon fut prononcé par l'Abbé Durvé.

On apprend de Londres que, le premier de ce mois, on a terminé, à la maison de ville, l'élection des Sherifs de Londres & du comté de Middlesex; que le Sieur Wilkes a eu 2315 voix; le sieur Bull, 2149; le sieur Kirkman, 1949; le sieur Plumbe, 1875, & le sieur Oliver, 245; moyennant quoi, les sieurs Wilkes & Bull ont été déclarés légalement élus.

## N O M I N A T I O N S.

Le Roi vient de disposer, en faveur du Comte de la Marche, du régiment de Clermont - Prince, cavalerie, qui prend le nom de la Marche.

Le Roi vient de nommer commandeurs de l'ordre royal & militaire de St Louis le Comte d'Auger, lieutenant-général de ses armées, ancien lieutenant des gardes du corps de Sa Majesté, & le Comte de la Chèze, lieutenant-général des armées, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires de la garde de Sa Majesté.

Le Roi a accordé le grade de chef d'escadre, devant prendre rang à la première promotion, au sieur de Broves, capitaine de vaisseau, qui a été chargé du commandement de l'escadre employée, l'année dernière, contre la régence de Tunis. Sa Majesté lui a en même-tems assuré la première place de commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis qui viendra à vaquer, & Elle a aussi accordé différentes grâces aux officiers qui y ont été employés, sous ses ordres, à cette expédition.

Le Marquis de St Contest, ayant donné sa démission de la charge de cornette dans la seconde compagnie des mousquetaires de la garde ordinaire du Roi, Sa Majesté a nommé, pour le remplacer, le Comte de la Grandville, ci-devant sous-lieutenant au régiment de ses gardes.

Le Roi a nommé à l'évêché de Glandèves l'évêque de Sidon; Sa Majesté a donné l'abbaye de St Georges de Bocheville, ordre de St Benoît, dio-

## 212 MERCURE DE FRANCE.

cèse de Rouen, à l'ancien évêque de Glandèves, qui s'est démis de celle de Villeneuve-les-Avignon; celle de Ligneux, même ordre, diocèse de Périgueux, à la Dame de la Marthouie de Caussade, religieuse de la même abbaye; celle de St Sernin, même ordre, diocèse & ville de Rhodéz, à la Dame de la Roche-Lambert, abbesse de St Jean du Buis à Aurillac, & celle de St Jean du Buis, même ordre, diocèse de St Flour, à la Dame de Narbonne-Pelet, religieuse à Bagnols.

### M A R I A G E S.

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, signe le 23 Juin, le contrat de mariage du Marquis de Crillon, colonel à la suite des Grenadiers de France, avec Dlle de Vallois de Mursay; & celui du Comte des Escorais, capitaine dans le régiment d'Estérbazi, fils du Comte de Chantilly, mestre de camp de cavalerie, avec Dlle de Plas.

---

### M O R T S.

Jacques-David Comte de Cambis, brigadier des armées du Roi, est mort en cette ville, le 23 Juin, âgé de 52 ans.

Le Marquis de Villeneuve, frere du feu ambassadeur de ce nom, lieutenant pour le Roi de la citadelle de St Nicolas de Marseille, est mort subitement d'une attaque d'apoplexie, le 16 Juin, âgé de 85 ans.

Thérèse de la Blache, fille de Gabrielle de Levy, veuve du Marquis d'Haraucourt, commandeur

J U I L L E T. 1771. 213

de l'ordre de Saint Maurice en Savoie, chevalier d'honneur d'épée du sénat de Chambéry, est morte, le 16 du mois dernier, dans son château de St André en Bugey, âgée de 83 ans.

Jean - Paul de Relongue, Chevalier, Seigneur de la Louptiere, ancien mousquetaire du Roi, est mort en son château de la Louptiere en Champagne, le 23 Juin, dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Il avoit fait ses premières campagnes dans l'infanterie sous les ordres du fameux Duc de Vendôme.

---

### LOT E R I E S.

Le cent vingt - sixième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois dernier, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 62532. Celui de vingt mille livres au N°. 66254, & les deux de dix mille aux numéros 74929 & 76922.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de ce mois. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 56, 21, 63, 27, 53. Le prochain tirage se fera le 5 d'Août.

*FAUTES à corriger.*

Dans le premier volume de Juillet, pag. 63, par M. de la Borere, &c. *lisez*, par M. le Comte de Cousturelle, chambellan de S. A. S. Electorale Palatine, auteur de l'éloge de M. Ansart de Mouy, & des deux madrigaux suivans.

Page 76, par le même, *lisez*, par M. Houllier de St Remi.

*T A B L E.*

|                                                     |              |
|-----------------------------------------------------|--------------|
| <b>P</b> IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5 |              |
| Palémon, idille, imitation de Gessner,              | <i>ibid.</i> |
| L'Arbre & la Terre, fable,                          | 10           |
| L'Araignée & le Ver à soie, fable,                  | 11           |
| Inconvéniens de la sévérité,                        | 13           |
| Epître à Zaïde,                                     | 29           |
| L'Effet de la peur, conte,                          | 32           |
| Les deux Amis, anecdote espagnole,                  | 33           |
| Traduction d'une scène de la tragédie de Ca-        |              |
| ton,                                                | 44           |
| Le Triomphe de la musique, ode,                     | 49           |
| La fête d'Alexandre par Dryden, ode,                | 55           |
| Explication des Enigmes & Logogryphes,              | 61           |
| ENIGMES,                                            |              |
| LOGOGRYPHES,                                        | 66           |

# J U I L L E T. 1771. 215

|                                                                       |              |
|-----------------------------------------------------------------------|--------------|
| NOUVELLES LITTÉRAIRES ,                                               | 70           |
| L'Homme moral , par M. l'abbé de Crillon ,                            | <i>ibid.</i> |
| Histoire des révolutions de Corfe ,                                   | 80           |
| Jenni ou le désintéressement , drame ,                                | 90           |
| Clarisse , drame ,                                                    | 95           |
| L'Art des jardins anglois ;                                           | 103          |
| Essai sur les maladies des Gens du monde ,                            | 113          |
| Système du monde ,                                                    | 114          |
| Dictionnaire vétérinaire ,                                            | 117          |
| Philosophia ad usum scholarum , autore<br>Seguy ,                     | 120          |
| Cinquième recueil philos. & littéraire de la<br>Société de Bouillon , | 121          |
| Mémoire sur les haras ,                                               | 126          |
| L'Esprit de M <sup>de</sup> de Maintenon ,                            | 130          |
| Etrennes du Parnasse ,                                                | 132          |
| Histoire de l'Académie , tom. 33 , 34 , 35 ,                          | 140          |
| Discours de Cléopâtre sur le tombeau d'An-<br>toine ,                 | 150          |
| Extrait de la vie de Romulus ,                                        | 151          |
| Observations élémentaires ,                                           | 154          |
| Recueil complet de l'histoire & mémoires de<br>littérature ,          | 157          |
| Ouvrages au rabais ,                                                  | 159          |
| SPECTACLES ,                                                          | 160          |
| Opéra ,                                                               | <i>ibid.</i> |
| Comédie françoise ,                                                   | 161          |
| ACADÉMIES ,                                                           | 164          |
| Séance de l'Académie des Sciences ,                                   | <i>ibid.</i> |

## 216 MERCURE DE FRANCE.

|                                                       |              |
|-------------------------------------------------------|--------------|
| ARTS, Architecture,                                   | 177          |
| Cours d'Architecture civile,                          | <i>ibid.</i> |
| Géographie,                                           | 178          |
| Explication générale de la Mappemonde,<br>historique, | <i>ibid.</i> |
| Gravure,                                              | 181          |
| Choréographie,                                        | 182          |
| Principe de Choréographie,                            | <i>ibid.</i> |
| Musique,                                              | 18           |
| Élégie première du liv. premier de Tibulle,           | 185          |
| Anecdotes,                                            | 189          |
| Avis,                                                 | 190          |
| Edits, Arrêts,                                        |              |
| Fêtes données par la ville de St Hippolyte,           |              |
| Nouvelles politiques,                                 |              |
| Nominations,                                          | 211          |
| Mariages,                                             |              |
| Morts,                                                |              |
| Loteries,                                             |              |

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le second volume du Mercure du mois de Juillet 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 13 Juillet 1771.

LOUVEL.

---

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.







